C. S.

BIBLIOTHÈQUE

DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS

—

2e SÉRIE



Il dit à l'aide de camp de sortir, et je me trouvai tête à tête avec ce grand homme.

VOYAGES
ENTRE
LA BALTIQUE
ET
LA MER NOIRE

RECUEILLIS
PAR N.-A. KUBALSKI.

NOUVELLE ÉDITION

TOURS
Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
1857

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGES DU COMTE DE SÉGUR

(1784-1789)

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Fils d'un maréchal de France ministre sous le règne de Louis XVI, le comte de Ségur, fort jeune encore, se distingua d'abord dans la guerre d'Amérique, et embrassa ensuite la carrière diplomatique. Ses talents ayant été remarqués, il fut bientôt nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Saint-Pétersbourg, sous le règne si célèbre de Catherine II, position qu'il occupa pendant plus de quatre années.

Ce poste était d'autant plus important, que la Russie, élevée tout récemment au rang de première puissance européenne, avait alors partagé la Pologne de concert avec l'Autriche et la Prusse, s'était emparée de la Crimée, et menaçait de plus en plus l'empire Ottoman.

si imposant et si célèbre. Je savais d'ailleurs que malgré son penchant naturel pour les Français, il partageait l'opinion fausse, mais généralement répandue par nos rivaux, sur notre prétendue légèreté, erreur que les sombres scènes du drame tragique de notre révolution n'ont pu encore totalement dissiper.

Aussi se plaisait-il à raconter souvent un trait échappé à un de nos compatriotes, spirituel, savant et admis dans son intimité, le marquis d'Argens. Un jour, à l'un de ces dîners où le roi, pour rendre la conversation plus libre, permettait une entière familiarité, Frédéric s'amusa à demander à ses convives ce que chacun d'eux ferait s'il était à sa place. Les uns répondirent qu'ils feraient telles ou telles conquêtes; les autres, telles ou telles réformes, telles ou telles institutions. « Et vous, marquis d'Argens? dit le roi. « — Moi, Sire? ma foi, je vendrais mon royaume, « et j'achèterais une bonne terre en France pour « en manger les revenus à Paris. — En vérité, re- « prit Frédéric, voilà un propos bien français! »

En arrivant à Potsdam, je pus croire un instant que ce n'était pas un grand monarque, mais un simple colonel auquel j'allais rendre visite. Il n'y avait à sa porte qu'un soldat en faction. Après avoir passé un corridor, je me trouvai dans une grande salle où M. de Goltz, aide de camp du roi, était seul assis près du feu.

Il se leva, et me dit qu'il allait avertir le roi que

j'étais là. Je lui demandai s'il y avait quelque étiquette particulière à observer à ma présentation. « *Étiquette?* dit-il en riant; ah! nous ne « connaissons guère ici ce mot-là. Si le roi veut « vous recevoir comme la plupart des étrangers, « il sortira de son cabinet, dont vous voyez d'ici « la porte, et viendra vous parler dans ce salon. « Si, relativement à votre caractère de ministre, « il croit devoir vous recevoir dans son cabinet, « il nous appellera tous deux. Enfin, si son des- « sein est de vous traiter avec une distinction « particulière, vous resterez seul avec lui. » Après ce peu de mots il entra chez le roi, et revint presque aussitôt causer avec moi.

Au bout d'un quart d'heure, je vis la porte s'entr'ouvrir, et le roi nous fit signe de venir. Mais à peine fûmes-nous entrés, que ce prince dit à l'aide de camp de sortir. Ainsi je me trouvai, non sans un peu d'embarras, tête-à-tête avec ce grand homme qui remplissait l'univers de son nom glorieux.

Je remerciai Sa Majesté de la bonté qu'elle avait eue de m'accorder si promptement une audience, et de satisfaire le désir impatient que j'avais de présenter mes hommages à un monarque dont l'Europe révérait le génie, et dont l'amitié était précieuse au roi mon maître.

Frédéric, après m'avoir répondu qu'il désirait sincèrement entretenir et même resserrer les liens d'amitié qui existaient entre Louis XVI et lui, me

demanda en détail des nouvelles du roi, de la reine, des princes, de leur famille. Il me dit entre autres choses : « J'ai toujours aimé la France, le caractère « des Français, leur langue, leurs arts, leur litté- « rature, et je vous vois avec plaisir chez moi. « Votre père m'est connu depuis longtemps de « réputation; c'est un honnête homme et un « brave militaire, qui a gagné son bâton de maré- « chal par ses actions et par ses blessures. »

J'examinais avec une vive curiosité cet homme, grand de génie, petit de stature, voûté et comme courbé sous le poids de ses lauriers et de ses longs travaux. Son habit bleu, usé comme son corps, ses longues bottes qui montaient au-dessus de ses genoux, sa veste couverte de tabac, formaient un ensemble bizarre et cependant imposant; on voyait au feu de ses regards que l'âme n'avait pas vieilli; malgré sa tenue d'invalide, on sentait qu'il pouvait encore combattre comme un jeune soldat; en dépit de sa petite taille, l'esprit le voyait plus grand que tous les autres hommes.

Le roi, en me congédiant, me dit : « Adieu, « monsieur de Ségur : je suis bien aise de vous « avoir connu; et, lorsque après votre mission « vous retournerez en France, si je vis encore, « revenez par Berlin, restez-y plus longtemps; « je vous reverrai avec un véritable plaisir. »

Nul plus que ce prince, ajoute l'auteur, ne sut tour à tour flatter, tourmenter, caresser et pincer l'amour-propre de ses sujets.

Quelquefois il se plaisait à embarrasser la personne qui lui parlait, en lui adressant une question peu obligeante, mais aussi il ne s'irritait point d'une repartie piquante. Un jour, voyant venir son médecin, il lui dit : « Parlons franchement, « docteur; combien avez-vous tué d'hommes « pendant votre vie? — Sire, répondit le méde- « cin, à peu près trois cent mille de moins que « Votre Majesté. »

Au moment de paraître à un cercle, un jour de gala, on vint l'avertir que deux dames, près d'une porte, se disputaient le pas avec une vivacité et une opiniâtreté scandaleuses. « Appre- « nez-leur, dit le roi, que celle dont le mari « occupe le plus haut emploi doit passer la pre- « mière. — Elles le savent, répond le cham- « bellan; mais leurs maris ont le même grade. « — Eh bien, la préséance est pour le plus ancien. « — Mais ils sont de la même promotion. — Alors, « reprend le monarque impatienté, dites-leur « de ma part que la plus sotte passe la pre- « mière. »

Comme le petit nombre de princes que leur génie place à une grande élévation, il se montrait insensible aux libelles, aux propos méchants ou séditieux, et méprisait tous ces traits de malignité qui, lancés de trop bas, ne pouvaient atteindre si haut.

Un jour, à Potsdam, il entend de son cabinet un assez grand bruit qui éclatait dans la rue : il

appelle un officier pour s'informer de la cause de ce tumulte. L'officier part, revient et lui dit qu'on a attaché sur la muraille un placard très-injurieux pour Sa Majesté; que, ce placard étant placé très-haut, une foule nombreuse de curieux se presse et s'étouffe à l'envi pour le lire. « Mais la garde, « ajoute-t-il, va bientôt la disperser. — N'en « faites rien, répondit le roi; descendez ce placard « plus bas, afin qu'on le lise à son aise. » L'ordre fut exécuté; peu de minutes après on ne parla plus du placard, mais on parla toujours de l'esprit du monarque.

Cependant Frédéric, philosophe dans ses écrits, était arbitraire dans sa conduite. L'esprit humain n'est que contrastes. Frédéric, étant jeune, avait composé *l'Anti-Machiavel*, et le premier acte de son règne fut un acte de politique machiavélique. Une guerre déclarée sans motif, une rapide invasion de la Silésie, et cinq batailles gagnées, annoncèrent à la fois à l'Europe un ambitieux et un héros.

Les soldats l'aimaient malgré sa sévérité, car ils lui devaient leur gloire; les peuples lui pardonnaient la pesanteur des impôts dont il les chargeait, parce qu'il vivait sans faste, et employait le produit des tributs à étendre son territoire, à favoriser les progrès de l'industrie, et à secourir la pauvreté laborieuse.

L'accueil bienveillant que m'avait accordé le souverain, me valut un redoublement d'obligeance de tous les grands personnages qui habitaient Berlin, où je restai encore plusieurs jours.

J'avais beaucoup connu à Paris le prince Henri de Prusse, digne frère du grand Frédéric; il était arrivé en France, précédé par une glorieuse renommée que lui avaient méritée de brillants exploits.

Vaillant guerrier, habile général, profond politique, ami de la justice, des sciences, des lettres, des arts, protecteur des faibles, secourable aux infortunés, son nom inspirait un juste respect. La simplicité de ses manières, l'urbanité de son langage, l'aménité de son caractère lui attiraient l'affection de tous.

Ce prince, après ma présentation, daigna m'admettre dans sa plus familière intimité. Il me faisait presque tous les jours dîner chez lui, il se plaisait à me raconter tout ce qu'il avait vu et entendu en France.

Il me parla beaucoup de la Russie et de Catherine II. « Elle jette un grand éclat, me « dit-il; on la vante, on l'immortalise de son « vivant. Ailleurs elle brillerait sans doute beau- « coup moins; mais dans son pays elle a plus « d'esprit que tout ce qui l'entoure; on est grand « à bon marché sur un pareil trône : elle n'a pour « voisins que des Chinois dont un désert la « sépare, des Tartares sans civilisation, des « Turcs imbéciles, un roi de Suède pauvre et qui

« n'a qu'une poignée de soldats à lui opposer; « enfin des Polonais braves, mais divisés, et « dont les troupes, comme le gouvernement, « sont en pleine anarchie. Diderot a dit que la « Russie était un colosse aux pieds d'argile; mais « ce colosse immense, et qu'on ne peut attaquer « parce qu'il est couvert d'une cuirasse de glace, « a les bras bien longs. Il peut s'étendre et « frapper où il veut. Ses moyens et ses forces, « quand il les connaîtra bien et saura les em- « ployer, pourront être funestes à l'Allemagne. »

— « Il me paraît déjà, Monseigneur, lui répon- « dis-je, que son ambition connaît peu de bornes : « après avoir conquis la Livonie, détruit les « Zaporoviens, chassé les Tartares de Crimée, « enlevé un grand territoire aux Turcs, et partagé « récemment la Pologne, il semble nous annoncer « une nouvelle et fatale invasion des peuples du « Nord dans l'Occident. »

— « Ah! pour le partage de la Pologne, répliqua « le prince, l'impératrice n'en a pas l'honneur; « car je puis dire qu'il est mon ouvrage. J'avais « été faire un voyage à Pétersbourg; à mon « retour, je dis au roi mon frère : *Ne seriez-vous « pas bien étonné et bien content si je vous faisais « tout à coup possesseur d'une grande partie de la « Pologne?*

— « *Surpris, oui*, répondit mon frère; *mais « content, point du tout; car il me faudrait, pour « faire cette conquête et pour la garder, soutenir*

« encore une guerre terrible contre la Russie, « contre l'Autriche, et peut-être contre la France. « J'ai risqué une fois cette grande lutte qui a failli « me perdre. Tenons-nous-en là; nous avons assez « de gloire; nous sommes vieux, et il nous faut du « repos.

« Alors, pour dissiper ses craintes, je lui « racontai que, m'entretenant un jour avec Ca- « therine II, comme elle me parlait de l'esprit « turbulent des Polonais, de leur anarchie, de « leurs factions, qui tôt ou tard feraient de leur « pays un théâtre de guerre où les puissances « qui les entourent seraient inévitablement en- « traînées, je conçus et lui présentai l'idée d'un « partage auquel l'Autriche devrait naturellement « consentir sans peine, puisqu'il l'agrandirait.

« Ce projet frappa vivement l'impératrice : « *C'est un trait de lumière*, dit-elle; et, *si le roi « votre frère adopte ce projet, étant d'accord tous « deux, nous n'avons rien à craindre; ou l'Au- « triche coopèrera à ce partage, ou nous saurons « sans peine la forcer à le souffrir.*

« *Ainsi*, ajoutai-je, *Sire, vous voyez qu'un tel « agrandissement ne dépend plus que de votre « volonté.* Mon frère m'embrassa, me remercia, « entra promptement en négociation avec Cathe- « rine et la cour de Vienne. L'empereur hésita, « sonda les dispositions de la France; mais, « voyant que la faiblesse du cabinet de Louis XV « ne lui laissait aucun espoir de secours, il céda

« et prit doucement son lot. Ainsi, sans guerroyer, « sans perdre de sang, ni d'argent, grâce à moi, « la Prusse s'agrandit, et la Pologne fut partagée. »

Ce prince, voyant mon étonnement, crut que mon silence venait de mon admiration; mais, trop jeune et trop nouveau diplomate, je ne pus me permettre des louanges qui répugnaient à ma conscience. Je continuai à me taire, ne jugeant pas convenable de choquer sans nécessité, par ma désapprobation, un personnage si supérieur à moi par son rang et par son expérience.

Cependant le prince, lisant apparemment dans mes yeux une partie de ce que je pensais, me dit de parler à cœur ouvert, et de lui faire connaître franchement mon opinion sur ce qu'il venait de me raconter.

Je résistai, et j'alléguai vainement mon âge, mon inexpérience, mon respect et la crainte de lui déplaire; mais, pressé de nouveau, je lui dis enfin : « Eh bien! Monseigneur, vous voulez sa- « voir absolument ce que je pense? le voici : la « Pologne était indépendante, inoffensive; vous « n'aviez aucun grief contre elle; son seul tort a « été sa faiblesse; ce démembrement est un grand « et premier acte d'injustice dont les suites me « semblent incalculables. Que ne doit-on pas « craindre pour l'Europe et pour le bonheur de « l'humanité, si désormais les souverains qui la « gouvernent remplacent le droit des gens par le « droit de convenance? »

Le prince sourit; mais ce sourire me semblait tant soit peu forcé. Il me congédia plus tôt que de coutume; le jour suivant il ne me vit point. Mais le surlendemain, l'humeur du prince étant passée, la bienveillance du philosophe reparut. Il me fit venir de bonne heure chez lui, voulut me lire quelques-uns de ses ouvrages, et, par là, me mit à une épreuve non moins délicate que la première.

Deux jours après, notre voyageur prit congé de la famille royale et partit pour Varsovie.

II

Aspect de la Pologne. — Varsovie et le roi Stanislas-Auguste. — Histoire de ce prince. — L'ambassadeur de Russie. — Agents diplomatiques de France. — Noblesse et dames. — Château de Bialystock. — Départ.

Dès qu'on entre en Pologne, dit l'auteur, on croit sortir entièrement de l'Europe, et les regards sont frappés d'un spectacle nouveau : une immense contrée, presque totalement couverte de sapins toujours verts, mais toujours tristes, coupée à de grandes distances par quelques plaines cultivées, semblables aux îles éparses de l'Océan; une population pauvre, esclave; de sales villages; des chaumières peu différentes des huttes sauvages; tout ferait penser qu'on a reculé de

dix siècles, et qu'on se retrouve au milieu de ces hordes des Huns, des Scythes, des Venètes, des Slaves et des Sarmates, dont les flots, roulant sans cesse l'un sur l'autre, se répandaient successivement en Europe, en chassant devant eux les Bulgares, les Goths, les Scandinaves, les Bourguignons, et toutes ces tribus belliqueuses qui écrasèrent de leur poids les derniers débris de l'empire romain.

Cependant, au sein de ces froides et agrestes contrées, apparaissent quelques grandes villes, riches et populeuses, autour desquelles s'élèvent à de grandes distances des châteaux habités par une noblesse polie, belliqueuse, libre, fière et chevaleresque.

Là, les siècles féodaux revivent; là, retentissent les cris d'honneur, de liberté; là, le voyageur, reçu avec une antique et généreuse hospitalité, trouve dans de vastes salles des preux courtois, des dames remplies de grâces, dont l'âme élevée et le caractère romanesque mêlent à leurs doux attraits je ne sais quoi d'héroïque. On dirait, à les voir et à les entendre, qu'elles vont tout à l'heure présider un tournoi, soutenir un siége, animer leurs époux, leurs frères, les guider aux combats, les parer d'écharpes brillantes, et les couronner après la victoire, au chant des bardes, au son des harpes, ou bien aux doux accents des troubadours.

Telle était la Pologne, et telles étaient les ré-

flexions qui m'occupaient, lorsqu'en sortant de la solitude d'une vaste forêt de cyprès et de pins, où l'on pouvait se croire à l'extrémité du monde, Varsovie s'offrit à mes regards avec l'éclat de la capitale d'un grand royaume.

En y entrant j'y remarquai pourtant encore de singuliers contrastes : des hôtels magnifiques et des maisons mesquines, des palais et des baraques ; enfin, pour achever le tableau, je vis, en arrivant chez la princesse de Nassau, qui m'avait offert un logement, et dans une superbe position qui dominait la Vistule, une sorte de palais dont une moitié brillait d'une noble élégance, tandis que l'autre n'était qu'un amas de décombres et de ruines, triste reste d'un incendie.

Après avoir lu beaucoup de livres d'histoire et de voyages, il faudrait encore, pour se faire une idée juste des institutions d'un pays, de sa statistique, des mœurs de ses habitants, de leurs lois, de leur caractère national, un long séjour et des liaisons avec un grand nombre d'hommes de différentes classes et de différentes opinions. Autrement on tombe nécessairement dans l'erreur selon les diverses positions, préventions ou passions qui peuvent avoir dicté les renseignements insuffisants qu'on a recueillis.

Le surlendemain de mon arrivée, je fus présenté au roi en audience particulière par le comte de Stackelberg, ambassadeur de Russie.

Après m'avoir questionné obligeamment sur ma famille et sur celles dont les noms restaient gravés dans sa mémoire, il me congédia; mais, depuis cette audience, je le vis presque tous les jours en société très-peu nombreuse, tantôt dans son palais, tantôt chez madame de Cracovie, sa sœur, enfin chez madame de Nassau, où il vint plusieurs fois passer la soirée.

Je trouvai sa conversation instructive, agréable, légère et variée, heureuse en transitions; il effleurait tout, n'approfondissait rien, soit pour ne pas embarrasser ses interlocuteurs, soit pour ne pas s'embarrasser lui-même, mais surtout pour plaire: car la conversation ne ressemble pas aux livres; elle devient lourde et languissante dès qu'on s'y permet de graves réflexions et de longues tirades.

Plaire était le but constant, le mérite principal et le grand art de ce prince: ses entretiens, dans le petit cercle où je le voyais, roulèrent presque entièrement sur la littérature française.

Le roi me fit aussi beaucoup de questions sur la guerre d'Amérique et sur les caractères des personnages qui s'y étaient le plus distingués, tels que Washington, La Fayette et Rochambeau; mais en général il évita toute conversation politique.

Je regardai cette réserve comme une obligeance; car le cabinet de Versailles, depuis 1773, abandonnant la Pologne à ses spoliateurs, et n'y pouvant plus exercer aucune influence, y rendait notre position presque embarrassante.

Poniatowski, père de Stanislas, était un noble lithuanien: d'abord il suivit avec éclat les drapeaux du fameux roi de Suède, Charles XII; après la mort de ce monarque, s'étant réconcilié avec le roi Auguste, il le servit avec la même fidélité qu'il avait précédemment montrée au héros suédois.

La mère de Stanislas était une princesse Czartoriska, dont l'origine illustre remontait aux Jagellons. Cette noble Polonaise, fière, romanesque et superstitieuse, ayant fait tirer l'horoscope de son fils par un Italien, dont le charlatanisme passait à ses yeux pour une science profonde, l'astrologue lui prédit qu'un jour cet enfant parviendrait au trône.

Dès lors elle éleva son fils pour le rôle brillant qui lui était promis, fit passer sa conviction dans son jeune esprit, exalta son imagination, et s'efforça de lui donner les talents et les vertus nécessaires au monarque d'un pays libre, qui devait à la fois se montrer, suivant les circonstances, sévère et conciliant, majestueux et populaire, orateur et guerrier; mais la nature ne seconda qu'en partie les vues de l'héroïne polonaise.

Aimant à voyager, comme la plupart de ses compatriotes, il parcourut l'Allemagne et séjourna longtemps en France. L'urbanité de ses

manières, la culture soignée de son esprit, son amour pour les lettres et pour les arts, le firent également bien accueillir par les princes, par les personnes de la plus brillante société, par les poëtes, par les savants et par les artistes.

Comme il aimait beaucoup tous les plaisirs et ne possédait qu'une fortune médiocre, il contracta des dettes à Paris, et ses créanciers le firent mettre en prison; il dut sa liberté à la générosité de la femme du chef opulent d'une manufacture de glaces (Mme Geoffrin).

Lorsqu'il avait quitté la France pour se rendre en Angleterre, il s'y était lié avec un noble anglais qui, récemment nommé ambassadeur à Pétersbourg, lui proposa de l'accompagner en Russie. Son esprit et son audace plurent à la grande-duchesse Catherine; et dès que cette princesse fut montée sur le trône, elle voulut donner celui de Pologne au jeune Polonais dont les qualités l'avaient charmée.

Il aurait pu difficilement l'emporter sur ses rivaux dans un temps ordinaire; mais les démarches actives de l'ambassadeur russe Kaiserling, et le voisinage de cinquante mille hommes commandés par le maréchal Romanzoff, triomphèrent de toute opposition; de sorte que Poniatowski se vit proclamer roi, sous le nom de Stanislas-Auguste, par la diète de Wola, le 7 septembre 1764.

Sur un autre trône moins entouré d'orages,

Stanislas-Auguste, par sa douceur, par sa prudence, par la bienveillance qui lui était naturelle et par son amour pour la justice, aurait régné paisiblement et joui de cette gloire pure, seule et noble ambition des bons rois; mais Stanislas savait plaire et ne savait pas commander; son caractère aimable et liant, auquel il devait comme particulier des succès brillants, devint, lorsqu'il fut couronné, la cause de ses malheurs.

Évitant avec soin la guerre même la plus juste, il ne saisit aucune des occasions que la fortune lui présenta pour acquérir par les armes une gloire nécessaire à un prince sorti du rang des citoyens, et qui veut imposer l'obéissance à des nobles fiers de leur illustration, et dont la plupart avaient été si longtemps non-seulement ses égaux, mais ses supérieurs.

Le roi aurait eu besoin, pour résister, d'une énergie héroïque qui lui manquait, et de ce génie qui peut seul trouver de grandes ressources dans un si grand péril. Le crime politique fut consommé, et le premier partage de la Pologne eut lieu en 1773.

Ainsi, lorsque j'arrivai à Varsovie, le roi ne régnait plus que sur un pays démembré et sur une nation humiliée, ou plutôt c'était Catherine qui régnait; son ambassadeur, le comte de Stackelberg, moins altier cependant que son prédécesseur, le prince Repnin, dédaignait de couvrir d'un voile modeste sa toute-puissance. Stanislas

n'avait plus que la décoration d'un roi; il obéissait aux ordres que son impérieuse protectrice lui dictait, et la cour de l'ambassadeur était plus brillante et plus nombreuse que la sienne.

L'indépendance était perdue, et le joug était trop pesant pour qu'aucun courage pût le secouer. Tous les braves Polonais laissaient voir sur leur visage la profonde indignation qui les pénétrait. De quelque rang qu'ils fussent, le nom d'un Russe prononcé devant eux les faisait rougir de honte, tressaillir de colère, et leur sang fermentait dans leurs veines.

Aussi, quelques années après, au premier rayon d'espoir qui parut luire à leurs yeux, tous coururent aux armes et attaquèrent intrépidement les redoutables armées de leurs puissants oppresseurs; mais cet effort généreux ne ranima que pour quelques moments le feu mourant de la liberté. Le nombre et la tactique triomphèrent d'un courage désespéré; c'était la seule arme qui leur restât. La Pologne fut encore partagée, et Stanislas descendit du trône. Il aurait fallu pour sauver ce trône un héros des beaux temps de l'histoire; et Stanislas-Auguste n'était qu'un paladin de l'époque de la chevalerie.

Il me parut utile, relativement au succès que je désirais obtenir en Russie, de répondre avec empressement aux prévenances obligeantes que m'avait faites l'ambassadeur de Catherine à Varsovie. C'était un homme d'esprit et d'expérience.

L'impératrice lui avait prouvé sa confiance en lui donnant une mission si importante, qui, sous le titre d'ambassadeur, le faisait réellement gouverneur de la Pologne.

Cet ambassadeur me parla sans trop de déguisement du rôle qu'il jouait en Pologne, rôle peu différent de celui des maires du palais de nos anciens rois francs. Son autorité n'avait de bornes que celles que daignait y mettre la douceur de son caractère; il n'écrasait pas cette malheureuse nation, mais il l'empêchait de se relever, maintenait son impuissance, fomentait ses divisions, et favorisait avec soin la prolongation de son anarchie.

Tel était le malheureux secret de sa mission, et le système constant des trois cours copartageantes. C'était à cette seule condition que l'empereur et le roi de Prusse consentaient à laisser à l'impératrice l'honneur de gouverner la république, afin de la dédommager par là du lot trop faible qu'elle avait reçu dans le traité de partage.

Ainsi on encourageait la licence des Polonais pour enchaîner leur liberté; on leur permettait de disputer contre une ombre de royauté, pourvu qu'ils se soumissent à la tyrannie qui était à leurs portes; et cet infortuné pays, avec toutes les charges d'un grand royaume et toute la faiblesse d'une petite république, acquérant de jour en jour un nouveau degré de fermentation, et

perdant à chaque instant quelques parties de son énergie, restait toujours, pour les trois puissances qui l'opprimaient, une proie aussi tentante que facile.

Ce système injuste devait nécessairement dans la suite devenir un sujet de discorde entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, ou plus vraisemblablement l'objet d'un nouveau et complet partage; car, pour éviter l'un ou l'autre de ces dénoûments, il aurait fallu que les puissances qui avaient démembré la Pologne donnassent à ce qui restait de cette république quelque vie et quelque consistance; par là elles auraient à la fois assuré leur repos et adouci ce qu'il y avait d'inique et d'odieux dans leur usurpation.

Tous les renseignements que me donnèrent les Polonais distingués et les agents inférieurs que la France entretenait alors à Varsovie, se réunissaient pour me prouver que M. de Stackelberg avait été franc et sans déguisement avec moi.

Un de nos agents était M. Bonneau, homme de sens, estimé, mais peu répandu; l'autre, M. Auber, fréquentait les plus brillantes sociétés. Le roi le traitait à merveille, et partout j'entendais son éloge.

La cour de France, en tolérant honteusement le partage de la Pologne, s'y voyait nécessairement privée de toute influence, et ne pouvait décemment y envoyer des négociateurs revêtus

d'un titre plus relevé que celui de chargé d'affaires, d'agent ou de consul.

Je formai aussi des liaisons avec plusieurs nobles polonais, qui, par leur patriotisme, par leur fierté, par leur bravoure, par leurs talents, auraient pu relever leur pays et lui rendre son indépendance ainsi que son antique gloire, si leur nation, longtemps éclatante entre les nations héroïques, ne fût pas restée en arrière pour la tactique et pour les institutions, tandis que toute l'Europe, en s'éloignant des ténèbres féodales, faisait les pas les plus rapides dans la politique et dans l'art de la guerre. Ces âmes fortes me paraissaient les géants de la fable, s'efforçant en vain de soulever les montagnes qu'on avait entassées sur eux. Parmi les plus distingués de ces nobles polonais, je conserverai toujours un tendre souvenir pour le comte Ignace Potocki, dont l'éloquence rapide et entraînante charmait dans les conversations particulières et tonnait à la tribune.

La sœur du roi, la comtesse de Cracovie, femme aussi distinguée par ses vertus que par l'aménité de son caractère, me conseillait et me pressait de retarder mon départ, parce qu'il tombait de la neige et qu'elle prévoyait que sous peu de jours les chemins seraient impraticables.

La nécessité d'arriver au terme de mon voyage ne me permit point de suivre cet avis, dont je ne tardai pas à reconnaître la sagesse. Ma première

journée se passa sans accidents; la seconde fut difficile; la troisième, on ne voyait plus de route; la terre était couverte de quatre pieds de neige.

Cette neige s'entassait dans les villages jusqu'à la hauteur des portes, de manière qu'on n'apercevait que les toits de ces hameaux, qui de loin ressemblaient à des tentes éparses dans la plaine. Tous mes efforts parvenaient à peine à faire marcher de temps en temps au pas nos chevaux, et à les retirer des trous où ils tombaient fréquemment. Il fallut s'arrêter dans un très-petit village et y laisser mes trois voitures.

J'achetai des traîneaux de paysan, et je déterminai à force d'argent un courrier russe qui passait en cet endroit, à me céder son kibitka. Malgré la légèreté de ces traîneaux, comme la neige ne s'affermissait pas, j'arrivai très-difficilement à Bialystock.

Je m'établis de mon mieux dans une mauvaise auberge, où il ne manquait aux voyageurs que ce qui leur est le plus nécessaire pour la nourriture et pour le sommeil. Mais j'étais à peine depuis un quart d'heure dans ce triste réduit, lorsqu'un officier polonais entra dans ma chambre, et me dit que la comtesse de Cracovie, au service de laquelle il était attaché, lui avait envoyé l'ordre de m'inviter à loger dans son château, où elle avait tout fait préparer pour me recevoir.

Jamais plus obligeante invitation ne vint plus à propos. Je suivis mon guide, et je me rendis dans

cette demeure vraiment digne de la sœur d'un roi. Je trouvai ce château vaste, noble, complétement et magnifiquement meublé. Ma suite s'y logea; et à ma grande surprise, je vis que, par l'attention la plus délicate, la comtesse y avait envoyé maître d'hôtel, cuisiniers, valets de chambre, et un grand nombre de domestiques qui vinrent prendre mes ordres.

Je reçus d'elle aussi une lettre par laquelle elle mettait son château à ma disposition, en me priant d'y séjourner tout le temps que je voudrais, et d'y donner l'hospitalité aux voyageurs que quelques accidents pourraient mettre dans le cas de s'y arrêter.

Me voilà donc transformé en magnat polonais, et jamais chevalier errant ne trouva dans ses aventures plus noble gîte et accueil plus courtois.

La neige continuait toujours à tomber en abondance et à rendre les chemins impraticables: ainsi je restai plusieurs jours à Bialystock, où vinrent se réfugier plusieurs seigneurs polonais et quelque dames arrêtés comme moi par cette froide tourmente.

Averti de leur arrivée par le majordome de la comtesse, je remplis ses hospitalières intentions; je les invitai à venir au château, dont je leur fis de mon mieux les honneurs; de sorte que pendant une semaine, au lieu d'être en prison dans ma petite auberge enfumée, je vécus en magni-

fique palatin, tenant bonne table, avec une société aimable et polie, employant alternativement mes soirées à causer, à jouer, à faire de la musique et à danser.

Cependant un vent du nord très-froid s'éleva; la neige s'affermit; le traînage commença à s'établir. Ce fut pour moi le signal du départ; je remontai sur mes traîneaux, et je continuai mon voyage, emportant avec moi le souvenir ineffaçable du château de Bialystok, des bontés de la comtesse de Cracovie et de sa gracieuse hospitalité.

CHAPITRE II

RUSSIE SEPTENRIONALE Y COMPRIS LES VILLES DE SAINT-PÉTERSBOURG ET MOSCOU.

I

Riga. — Pétersbourg. — Audience de l'impératrice Catherine II. — Histoire de cette princesse. — Audience du grand-duc Paul et de la grande-duchesse. — Aspect de la ville. — Mœurs et usages du peuple. — Anecdotes.

En quittant Bialystok, le comte de Ségur continua sa route sans obtacles jusqu'à Riga, cette cité forte, populeuse et commerçante, qui ressemble, dit-il, plutôt à une ville allemande ou

suédoise qu'à une ville moscovite. Il n'y resta que quelques heures, et parcourut avec rapidité les deux cents lieues qui la séparent de Pétersbourg.

Arrivé dans cette capitale le 10 mars 1785, il se rendit à l'hôtel qu'avait loué pour lui l'un des officiers attachés à la légation française (M. de la Colinière), et s'occupa aussitôt des démarches à faire pour voir la femme célèbre qui régnait alors en Russie sous le nom de Catherine II.

Laissons maintenant parler l'auteur lui-même.

Après avoir, dit-il demandé au vice-chancelier, le comte Ostermann, l'heure à laquelle il pourrait me recevoir, je lui portai une dépêche dont le comte de Vergennes m'avait chargé pour lui, et je le priai d'obtenir de l'impératrice l'audience dans laquelle je devais présenter mes lettres de créance à Sa Majesté.

Cette princesse me fit dire que le surlendemain elle me recevrait; mais elle était alors souffrante; son indisposition se prolongea, et mon audience fut retardée de huit à dix jours. ainsi j'eus, plus que je ne le voulais, le temps de me reposer et de m'entretenir avec M. de la Colinière sur l'état des affaires et sur les différents personnages de ce grand théâtre où j'allais bientôt débuter.

Catherine, fille du prince d'Anhalt-Zerbst, portait dans son enfance les noms de Sophie-Auguste-Dorothée d'Anhalt. Elle prit celui de Catherine

en embrassant la religion grecque, lorsqu'elle épousa son cousin Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice Élisabeth venait de désigner pour son héritier et de nommer grand-duc de Russie (Pierre III).

Jamais union ne fut plus mal assortie : la nature, avare de ses dons pour le jeune grand-duc, en avait été prodigue en faveur de Catherine. Au mari étaient échues en partage la pusillanimité, l'inconséquence, la déraison d'un être destiné à servir; et à sa femme l'esprit, le courage et la fermeté d'un homme né pour gouverner. Aussi l'un se montra sur le trône et en disparut comme une ombre, tandis que l'autre se maintint avec éclat.

Le génie de Catherine était vaste, son esprit fin, on voyait en elle un mélange étonnant des qualités qu'on trouve le plus rarement réunies. Trop sensible aux plaisirs, et cependant assidue au travail, elle était naturelle dans sa vie privée, dissimulée dans sa politique; son ambition ne connaissait point de bornes, mais elle la dirigeait avec prudence. Constante, non dans ses passions, mais dans ses amitiés, elle s'était fait en administration et en politique des principes fixes; jamais elle n'abandonna ni un ami, ni un projet.

Majestueuse en public, bonne et même familière en société, sa gravité conservait de l'enjouement, sa gaieté, de la décence. Avec une âme

élevée, elle ne montrait qu'une imagination médiocre; sa conversation même semblait peu brillante, hors les cas très-rares où elle se laissait aller à parler d'histoire et de politique : alors son caractère donnait de l'éclat à ses paroles; c'était une reine imposante et une personne aimable.

La majesté de son front et le port de sa tête, ainsi que la fierté de son regard et la dignité de son maintien, paraissaient agrandir sa taille naturellement peu élevée Elle avait le nez aquilin, la bouche gracieuse, des yeux bleus et des sourcils noirs, un regard très-doux quand elle le voulait, et un sourire attrayant.

Elle avait la vertu de la sobriété, et quelques voyageurs satiriques ont commis une grossière erreur en affirmant qu'elle buvait beaucoup de vin; ils ignoraient qu'habituellement la liqueur vermeille qui remplissait son verre n'était que de l'eau de groseille.

Cette princesse ne soupait jamais; elle se levait à six heures du matin, et faisait elle-même son feu. Elle travaillait d'abord avec son lieutenant de police, et ensuite avec ses ministres.

Rarement à sa table, servie comme celle d'un particulier, on voyait plus de huit convives. Là, comme aux dîners de Frédéric, l'étiquette était proscrite et la liberté permise.

Comme elle n'était ni faible, ni méfiante, et que chacun sous son règne gardait avec sécurité ses

charges et ses emplois, l'intrigue n'avait à sa cour ni but, ni activité. Aussi elle put se livrer sans inquiétude à la politique extérieure, et à l'exécution des vastes desseins de son ambitieux génie.

Bientôt elle sut enlever aux Saxons l'élection des ducs de Courlande. Habile dans l'art de lier l'ambition des autres monarques à la sienne, après avoir donné un roi à la Pologne, et voyant que ce prince n'était ni assez fort pour se défendre en roi, ni assez docile pour la servir comme lieutenant, elle partagea avec ses alliés ce malheureux pays, et agrandit ainsi son empire par d'injustes dépouilles. D'un autre côté, marchant avec éclat sur la ligne tracée par Pierre le Grand, elle vainquit les Ottomans, peuple barbare, jadis l'effroi de l'Europe, et dont la ruine inévitable ne fut alors et n'est encore retardée que par la déplorable rivalité des monarques chrétiens. Cinq cent mille Turcs l'avaient attaquée : Catherine en détruisit la moitié par de sanglantes victoires, où s'illustrèrent Romanzoff et Repnin.

Au grand étonnement du monde, on vit des flottes russes déployer leurs voiles sur l'Océan, traverser la Méditerranée, ranimer les cendres de Sparte, annoncer aux Grecs le réveil futur de la liberté, et incendier l'armée navale des musulmans dans le golfe de Tschesmé; enfin, le grand visir ayant été cerné à Schumla par

Romanzoff, l'ombre de Pierre le Grand fut vengée.

Le sultan, vaincu et forcé de conclure une paix honteuse, céda aux Russes la Nouvelle-Servie, Azoff, Taganrock, la libre navigation de la mer Noire, et reconnut l'indépendance de la Crimée. Plus tard Catherine enleva au kan Sahim-Cheray cette presqu'île, et conquit tout le Kuban, ainsi que l'île de Taman.

En marchant à ces conquêtes, ses troupes pénétrèrent par surprise dans le pays des Zaporoviens, peuple qui habitait les îles et les rives du Borysthène; c'était une république de Cosaques, ne vivant que de brigandage et de dépouilles enlevées tour à tour aux Turcs, aux Polonais et aux Tartares.

Ces Cosaques pillaient même quelquefois les Russes, quoiqu'ils reconnussent pour la forme la suzeraineté de l'empire des czars, et que, depuis la fameuse révolte de Mazeppa leur chef, allié si fatal de Charles XII, ils eussent été contraints à recevoir pour prince un hetman nommé par les czars.

Il était plus facile d'anéantir que de soumettre une telle république. Les Russes exterminèrent une partie de ces sauvages guerriers, et en enlevèrent soixante mille qu'ils dispersèrent sur les côtes de la mer Noire. On en fit des matelots, pour armer les escadres créées par Catherine sur le Pont-Euxin.

Telles avaient été les guerres heureuses et les conquêtes croissantes de l'impératrice lorsque j'arrivai à sa cour. Depuis, et dans les dernières années de son règne, combattant de nouveau les Turcs, elle brûla leur flotte à l'embouchure du Borysthène, leur enleva Oczakoff, conquit la Géorgie, s'empara de Choczim, envahit la Moldavie, prit Bender, Ismaïl, et remporta plusieurs victoires, où périrent plus de quarante mille Turcs.

La paix de Jassy, en 1792, donna aux Russes le Dniester pour limite, la possession tranquille du Caucase; Catherine, maîtresse de la Géorgie, étendit ses domaines jusqu'aux frontières de la Perse.

La Pologne, une seconde fois démembrée par elle, perdit son indépendance et jusqu'à son nom. La Courlande devint une province russe.

J'obtins enfin mon audience, et peu s'en fallut que mon début ne devînt malencontreux : j'avais, conformément à l'usage, donné au vice-chancelier la copie du discours que je devais prononcer; arrivé au palais impérial, le comte de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, vint me trouver dans le cabinet où j'attendais le moment d'être présenté

Sa conversation vive, animée, et l'importance de quelques affaires dont il me parla, m'occupèrent assez pour me distraire complétement; de sorte qu'à l'instant où l'on m'avertit que l'impératrice allait me recevoir, je m'aperçus que j'avais totalement oublié le discours que je devais lui adresser.

Je cherchais vainement à me le rappeler en traversant les appartements, quand tout à coup on ouvrit la porte de celui où se tenait l'impératrice. Elle était richement parée et debout, la main appuyée sur une colonne; son air majestueux, la dignité de son maintien, la fierté de son regard, sa pose un peu théâtrale, en me frappant de surprise, achevèrent de troubler ma mémoire.

Heureusement, au lieu de tenter des efforts inutiles pour la réveiller, je pris soudainement le parti d'improviser un discours dans lequel il ne se trouvait peut-être pas deux mots de celui qui avait été communiqué à l'impératrice, et pour lequel elle avait préparé sa réponse.

Une légère surprise se peignit sur ses traits; ce qui ne l'empêcha pas de me répondre sur-le-champ avec autant d'affabilité que de grâce, en ajoutant même à sa réponse quelques paroles personnellement obligeantes pour moi.

Ayant ensuite reçu et remis au vice-chancelier ma lettre de créance, elle m'adressa différentes questions sur la cour de France et sur mon voyage à Berlin et à Varsovie.

Le même jour, je fus présenté au grand-duc Paul Petrowitz, à la grande-duchesse, et à leur fils le grand-duc Alexandre, depuis empereur,

qui vient de mourir (1825) après un règne glorieux. C'était la première fois que ce prince, âgé de sept ans, recevait un ambassadeur et écoutait une harangue. J'ai toujours trouvé très-ridicule l'usage d'adresser de graves paroles à un enfant; aussi je ne lui dis que quelques mots sur son éducation et sur les espérances qu'on en concevait.

L'accueil du grand-duc Paul et de la grande-duchesse fut obligeant pour moi. Les hommages qu'ils avaient reçus en France récemment les disposaient favorablement pour tout Français; et, lorsqu'ils m'admirent plus particulièrement dans leur société, je fus à portée de connaître toutes les qualités rares qui, à cette époque, leur méritaient l'affection générale.

J'ai dit leur société, parce qu'en effet, si l'on en excepte les jours de représentation, leur cercle, quoique assez nombreux, semblait, surtout à la campagne, plutôt une aimable société qu'une cour gênante. Jamais famille particulière ne fit avec plus d'aisance, de grâce, de simplicité, les honneurs de sa maison : dîners, bals, spectacles et fêtes, tout y était marqué à l'empreinte de la plus noble décence, du meilleur ton et du goût le plus délicat.

La grande-duchesse, majestueuse, affable et naturelle, belle sans coquetterie, aimable sans apprêt, donnait l'idée de la vertu parée. Paul cherchait à plaire; il était instruit; on remarquait

en lui une grande vivacité d'esprit et une noble élévation dans le caractère.

Mais bientôt, et sans qu'il fût nécessaire d'une longue observation, on apercevait dans toute sa personne, et principalement lorsqu'il parlait de sa position présente et future, une inquiétude une mobilité, une méfiance, une susceptibilité extrême, enfin ces bizarreries qui dans la suite furent les causes de ses fautes, de ses injustices et de ses malheurs.

Dans tout autre rang où ce prince se fût trouvé placé, il aurait pu faire des heureux et l'être lui-même; mais, pour un tel homme, le trône, et surtout celui de Russie, ne devait être qu'un écueil redoutable, sur lequel il ne pouvait monter sans s'attendre à en être bientôt et violemment précipité.

Sujet à l'engouement, il se passionnait pour quelqu'un avec une singulière promptitude, l'abandonnant et l'oubliant ensuite avec une égale facilité. L'histoire de tous les czars détrônés, ou immolés, était pour lui une idée fixe et toujours présente à sa pensée. Ce souvenir revenait comme un fantôme qui, l'assiégeant sans cesse, troublait les lumières de son esprit et offusquait sa raison.

Avant de commencer le cours de mes négociations, et n'ayant d'ailleurs pour le moment aucune affaire urgente à traiter, je m'appliquai exclusivement à connaître les personnages les

plus influents de la cour, et à étudier les mœurs ainsi que les usages des habitants de cette capitale du Nord, si récemment créée, si peu connue encore de la plupart de mes compatriotes, et dans laquelle je me trouvais transplanté pour plusieurs années.

Assez de voyageurs et d'auteurs de dictionnaires ont décrit et détaillé les palais, les temples, les nombreux canaux, les riches édifices de cette cité, étonnant monument du triomphe remporté par un homme de génie sur la nature.

Tous ont dépeint la beauté de la Néva, la richesse de ses quais de granit, l'imposant coup d'œil du port de Cronstadt, la triste magnificence du palais et des jardins de Petershoff, situés sur les bords de la mer de Finlande, et qui inspirent aux voyageurs une double mélancolie, en les portant à méditer à la fois sur les orages d'une vaste mer remplie d'écueils, et sur ceux qui entourent un despotisme sans limites et un trône colossal sans barrière; car, malgré tous les prestiges du luxe et des arts, là où on ne voit aucune borne à l'autorité, il ne peut exister, de quelque beau nom qu'on les décore, qu'un maître et des esclaves.

L'aspect de Pétersbourg frappe l'esprit d'un double étonnement. On y trouve réunis l'âge de la barbarie et celui de la civilisation, le dixième et le dix-huitième siècle, les mœurs de l'Asie et celles de l'Europe, des Scythes grossiers et des

Européens polis; une noblesse brillante, fière, et un peuple plongé dans la servitude.

D'un côté, des modes élégantes, des habits magnifiques, des repas somptueux, des fêtes splendides, des théâtres pareils à ceux qui embellissent et animent les sociétés choisies de Paris et de Londres; de l'autre, des marchands en costume asiatique, des cochers, des domestiques, des paysans vêtus de peaux de mouton, et portant de longues barbes, des bonnets fourrés, de longs gants de peau sans doigts, et des haches suspendues à une large ceinture de cuir.

Cet habillement, et les épaisses bandes de laine qui forment autour de leurs pieds et de leurs jambes une espèce de cothurne grossier, font revivre à vos yeux ces Scythes, ces Daces, ces Roxolans, ces Goths, jadis l'effroi du monde romain. Toutes ces figures demi-sauvages qu'on voit à Rome sur les bas-reliefs de la colonne Trajane, semblent renaître et s'animer à vos regards.

Quand on entre dans les maisons, hors des villes, on reconnaît la simplicité des vieilles mœurs rustiques : l'agreste bâtiment est composé de troncs d'arbres couchés et croisés les uns sur les autres; une petite lucarne sert de fenêtre; un large poêle remplit la chambre étroite, qui n'a d'autres meubles que des bancs de bois.

En évidence se trouve l'image d'un saint bizarrement et grossièrement peinte ou sculptée au

milieu d'un large cadre de métal : c'est à cette image qu'avant de saluer le maître du logis, on doit rendre un premier hommage.

Le gruau, quelques viandes rôties, voilà leurs mets habituels ; l'hydromel ou un peu de farine fermentée dans l'eau avec de la menthe, telle est leur boisson ; malheureusement ils y ajoutent trop souvent de grands gobelets d'eau-de-vie de grains, dont un palais européen ne pourrait soutenir l'âpreté.

Les marchands des villes, quand ils sont devenus riches, étalent quelquefois à leur table un luxe sans goût et sans mesure ; ils vous servent d'effroyables piles de viande, de volailles, de poissons, d'œufs, de pâtisseries entassées sans ordre, offertes aux convives avec importunité, et capables par leur masse d'effrayer les estomacs les plus intrépides.

Le mobile qui aiguillonne et vivifie tout, l'amour-propre, le désir de s'élever et de s'enrichir pour multiplier leurs jouissances, manquant presque généralement à tous les serfs de ce vaste empire, rien n'est plus uniforme que leur vie, plus simple que leurs mœurs, plus borné que leurs besoins, plus constant que leurs habitudes.

Chez eux toujours le lendemain ressemble à la veille ; rien ne varie : leurs femmes mêmes, avec leur parure orientale et le vermillon dont elles couvrent leurs joues (parce que chez eux le mot *krasnoy*, rouge, signifie *beauté*), portent encore

aux jours de fêtes les mêmes voiles galonnés, et les mêmes bonnets tissus en petites perles, qu'elles ont hérités de leurs mères et qui paraient leurs bisaïeules.

Le peuple russe, végétant dans l'esclavage, ne connaît pas le bonheur moral ; mais il jouit d'une sorte de bonheur matériel : car ces pauvres serfs, certains d'être toujours nourris, logés, chauffés par le produit de leur travail ou par leurs seigneurs, et étant à l'abri de tous besoins, n'éprouvent jamais le tourment de la misère ou l'effroi d'y tomber : funeste plaie des peuples policés, mille fois plus heureux cependant, parce qu'ils sont libres.

Au moment où j'arrivai à Pétersbourg, il restait dans cette capitale, sous les formes extérieures d'une civilisation européenne, beaucoup de vestiges des temps antérieurs ; et, au milieu d'une élite peu nombreuse de seigneurs et de dames qui s'étaient instruits, qui avaient voyagé, et ne se montraient sur aucun point inférieurs aux personnes les plus aimables des cours les plus brillantes, on en voyait encore plusieurs, et c'étaient les plus âgés, dont l'accent, la physionomie, les habitudes, l'ignorance et l'entretien stérile tenaient plus à l'époque des boïards et des czars qu'à celle de Catherine II.

Ce qui me paraissait seulement trop magnifique et fatigant, c'était le grand nombre de fêtes obligées non-seulement à la cour, mais dans la

société. L'usage était de célébrer le jour de naissance et le jour de patron de chaque individu que l'on connaissait; y manquer eût été une impolitesse. Celui qu'on fêtait n'invitait personne; mais sa porte était ouverte, et tous ceux qui avaient quelques liaisons avec lui y accouraient en foule.

On voit par là combien, pour conserver un tel usage, il fallait que les grands seigneurs russes possédassent de richesses, étant presque contraints de tenir si souvent chez eux une sorte de cour plénière.

Un autre genre de luxe fort incommode pour la noblesse, et qui doit un jour la ruiner si elle n'y met ordre, c'est le nombre prodigieux de domestiques qu'elle nourrit. Ces domestiques, tirés de la classe des paysans, regardent le service de la maison comme une sorte d'élévation et de faveur; ainsi, par un étrange préjugé, car les serfs ont aussi les leurs, ils se croiraient punis et presque dégradés si on les renvoyait aux champs.

Or, les hommes et les femmes de cette condition se marient dans la maison, et la peuplent tellement qu'il n'est pas rare de voir un grand seigneur chargé de quatre à cinq cents domestiques de tout âge et de tout sexe, qu'il se croit obligé de garder, quoiqu'il ne puisse les occuper à rien.

Je ne fus pas moins surpris d'un autre usage

introduit par la vanité : toute personne au-dessus du rang de colonel devait avoir, suivant son grade, sa voiture attelée de quatre ou six chevaux, conduite par un cocher à longue barbe et en robe, avec deux postillons.

Le premier jour que je m'y conformai, ayant à faire une visite chez une dame habitant l'hôtel qui touchait au mien, mon postillon était déjà entré sous sa porte, que ma voiture était encore sous la mienne.

L'hiver on ôte les roues des voitures; on place celles-ci sur des patins égaux en hauteur aux roues; et, comme les rues sont larges, couvertes de trois à quatre pieds de neige bien battue et ressemblant au sable le plus uni, le plus ferme et le plus fin, rien n'égale la rapidité avec laquelle on court ou plutôt on glisse, en parcourant cette belle ville.

Cependant ces peuples n'en sont pas moins à plaindre, puisque leur destinée dépend de la volonté du Ciel, qui leur donne à son gré un bon ou un mauvais maître.

L'habitude d'ordonner, sans formes, des châtiments, qui sont aussitôt infligés que commandés, pour des fautes condamnées sans examen et sans appel par un maître absolu, entraîne, de la part même des maîtres les moins durs, d'étranges méprises.

En voici une dont le dénouement fut assez ridicule, grâce au personnage qui s'en trouvait

l'objet, quoique le commencement en eût été fort triste et presque cruel.

Un matin je vois arriver chez moi avec précipitation un homme troublé, agité à la fois par la crainte, par la douleur, par la colère; ses cheveux étaient hérissés, ses yeux rouges et remplis de larmes, sa voix tremblante, ses habits en désordre : c'était un Français.

Dès que je lui eus demandé la cause de son trouble et de son chagrin : « Monsieur le comte, « me dit-il, j'implore la protection de Votre Excel- « lence contre un acte affreux d'injustice et de « violence; on vient, par ordre d'un seigneur puis- « sant, de m'outrager sans sujet, et de me faire « donner cent coups de fouet.

« — Un tel traitement, lui dis-je, serait inex- « cusable quand même une faute grave l'aurait « attiré; s'il n'a pas de motif, comme vous le pré- « tendez, il est inexplicable et tout à fait invrai- « semblable; mais qui peut avoir donné un tel « ordre?

« — C'est, me répondit le plaignant, Son Excel- « lence le comte de Bruce, gouverneur de la « ville. — Vous êtes fou, repris-je; il est im- « possible qu'un homme aussi estimable, aussi « éclairé, aussi généralement estimé que l'est le « comte de Bruce, se soit permis à l'égard d'un « Français une telle violence, à moins que vous « ne l'ayez personnellement attaqué et insulté.

« — Hélas! Monsieur, répliqua le plaignant, je « n'ai jamais connu le comte de Bruce : je suis « cuisinier, ayant appris que monsieur le gouver- « neur en voulait un, je me suis présenté à son « hôtel; on m'a fait monter dans son apparte- « ment. Dès qu'on m'a annoncé à Son Excellence, « elle a ordonné qu'on me donnât cent coups de « fouet, ce qui sur-le-champ a été exécuté. Mon « aventure peut vous paraître invraisemblable; « mais elle n'est que trop réelle, et mes épaules « peuvent au besoin me servir de preuves.

« — Écoutez, lui dis-je enfin, si contre toute « apparence vous avez dit vrai, j'obtiendrai répa- « ration de votre injure, et je ne souffrirai pas « qu'on traite ainsi mes compatriotes, que mon « devoir est de protéger. Mais, songez-y bien, si « vous m'avez fait un conte, je saurai vous faire « repentir de votre imposture. Portez vous-même « au gouverneur la lettre que je vais lui écrire; « un de mes gens vous accompagnera. »

En effet, j'écrivis sur-le-champ au comte de Bruce pour l'informer de l'étrange dénonciation qui venait de m'être faite. Je lui disais que, bien qu'il me fût impossible d'y ajouter foi, l'obligation de protéger les Français me faisait un devoir de lui demander l'explication d'un fait si singulier, puisque enfin il était possible que quelque agent subalterne eût abusé indignement de son nom pour commettre cet acte de violence. Je le prévenais que j'attendais impatiemment sa réponse, afin de prendre les mesures nécessaires pour

punir le plaignant s'il avait menti, ou pour lui faire rendre une prompte justice si, contre toute apparence, il avait dit la vérité.

Deux heures se passèrent sans qu'aucune réponse me parvînt. Je commençais à m'impatienter; je me disposais à sortir pour chercher moi-même l'éclaircissement que j'avais demandé, lorsque je vis soudain reparaître mon homme, qui véritablement ne semblait plus le même : son air était calme, sa bouche riante; la gaieté brillait dans ses yeux.

« Eh bien! lui dis-je, m'apportez-vous une « réponse? — Non, Monsieur; Son Excellence « va bientôt vous la faire elle-même; mais je n'ai « plus aucun sujet de me plaindre; je suis con- « tent, très-content, tout ceci n'est qu'un qui- « proquo : il ne me reste qu'à vous remercier de « vos bontés.

« — Comment! repris-je, est-ce que les cent « coups de fouet ne vous restent plus? — Si fait, « Monsieur, ils restent sur mes épaules, et très- « bien gravés; mais, ma foi, on les a parfaitement « pansés, et de manière à me faire prendre mon « parti assez doucement. Tout m'a été expliqué; « voici le fait. Le comte de Bruce avait pour « cuisinier un Russe né dans ses terres; cet « homme, peu de jours avant mon aventure, « avait déserté et, dit-on, volé. Son Excellence, « en ordonnant de courir à sa recherche, s'était

« proposé de le faire châtier dès qu'on le lui « ramènerait.

« Or, c'est dans ces circonstances que je me « présentai pour occuper la place vacante. Quand « on ouvrit la porte du cabinet de monsieur le « gouverneur, il était assis à son bureau, très- « occupé et me tournant le dos. Le domestique « qui me précédait dit en entrant : *Monseigneur,* « *voilà le cuisinier.* A l'instant Son Excellence, « sans se retourner, répondit : *Eh bien, qu'on le* « *mène dans la cour, et qu'on lui donne cent coups* « *de fouet, comme je l'ai ordonné.* Aussitôt le « domestique referme la porte, me saisit, m'en- « traîne et appelle ses camarades, qui, sans pitié, « comme je vous l'ai dit, appliquent sur le dos « d'un pauvre cuisinier français les coups destinés « à celui du cuisinier russe déserteur.

« Son Excellence, en me plaignant avec bonté, a « bien voulu m'expliquer elle-même cette méprise, « et a terminé ses paroles consolantes par le don « de cette grande bourse pleine d'or que voici. »

Je congédiai le pauvre diable, dont je ne pouvais m'empêcher de trouver la juste colère beaucoup trop facilement apaisée.

Tous ces effets, tantôt cruels, tantôt bizarres, et rarements plaisants, d'un pouvoir dont rien n'arrête ou ne suspend au moins l'action, sont les conséquences inévitables de l'absence de toutes institutions et de toutes garanties. Dans un pays où l'obéissance est passive et la remontrance in-

terdite, le prince ou le maître le plus juste et le plus sage doit trembler des suites d'une volonté irréfléchie, ou d'un ordre donné avec trop de précipitation.

En voici une preuve qui paraîtra peut-être un peu folle; mais c'est un fait que m'ont attesté plusieurs Russes, et qu'un de mes honorables collègues à la chambre des pairs a souvent, en Russie, entendu raconter comme moi, Or, notez que ce fait s'est, disait-on, passé sous le règne de Catherine II, qui certes a été citée, par tous les habitants de son vaste empire, comme un modèle de douceur et de bonté.

Un étranger très-riche, nommé Suderland, était banquier de la cour et naturalisé en Russie; il jouissait auprès de l'impératrice d'une assez grande faveur. Un matin on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliew, entre avec l'air consterné : « Monsieur Suderland, dit-il, je « vois avec un vrai chagrin chargé par ma gra« cieuse souveraine d'exécuter une ordre dont « la sévérité m'effraie, m'afflige, et j'ignore par « quelle faute ou par quel délit vous avez excité « à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

« — Moi! Monsieur, répondit le banquier, je « l'ignore autant et plus que vous; ma surprise « surpasse la vôtre. Mais enfin, quel est cet ordre?

« — Monsieur, reprend l'officier, en vérité le

« courage me manque pour vous le faire con« naître.

« — Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de « l'impératrice?

« — Si ce n'était que cela, vous ne me verriez « pas si désolé. La confiance peut revenir, une « place peut être rendue.

« — Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans « mon pays?

« — Ce serait une contrariété; mais avec vos « richesses on est bien partout.

« — Ah! mon Dieu! s'écrie Suderland trem« blant, est-il question de m'exiler en Sibérie?

« — Hélas! on en revient.

« — De me jeter en prison?

« — Si ce n'était que cela, on en sort.

« — Bonté divine! voudrait-on me *knouter*?

« — Ce supplice est affreux; mais il ne tue pas.

« — Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, « ma vie est-elle en péril? L'impératrice, si « bonne, si clémente, qui me parlait si douce« ment encore il y a deux jours, elle voudrait.... « mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, ache« vez; la mort serait moins cruelle que cette « attente insupportable.

« — Eh bien! mon cher, dit enfin l'officier de « police avec une voix lamentable, ma gracieuse « souveraine m'a donné l'ordre de vous faire em« pailler.

« — Empailler! s'écrie Suderland en regardant

« fixement son interlocuteur; mais vous avez « perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait pas « conservé la sienne; enfin vous n'auriez pas « reçu un pareil ordre sans en faire sentir la « barbarie et l'extravagance.

« — Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'or- « dinairement nous n'osons jamais tenter; j'ai « marqué ma surprise, ma douleur; j'allais ha- « sarder d'humbles remontrances; mais mon « auguste souveraine, d'un ton irrité, en me « reprochant mon hésitation, m'a commandé de « sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle « m'avait donné, en ajoutant ces paroles, qui « retentissent encore à mon oreille : *Allez, et* « *n'oubliez pas que votre devoir est de vous ac-* « *quitter sans murmure des commissions dont je* « *daigne vous charger.* »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Suderland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède en tremblant à ses prières, se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce.

Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie : « Juste ciel! quelle horreur! En vérité, « Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez, « et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite « délivrer mon pauvre banquier de ses folles « terreurs, et le mettre en liberté. »

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats. « Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une « scène aussi burlesque qu'inconcevable : j'avais « depuis quelques années un joli chien que j'ai- « mais beaucoup, et je lui avais donné le nom « de *Suderland*, parce que c'était celui d'un An- « glais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient « de mourir; j'ai ordonné à Reliew de le faire « empailler; et, comme il hésitait, je me suis « mise en colère contre lui, pensant que par une « vanité sotte il croyait une telle commission au- « dessous de sa dignité : voilà le mot de cette « ridicule énigme. »

Ce fait, ou ce conte, paraîtra sans doute plaisant; mais ce qui ne l'est pas, c'est le sort des hommes qui peuvent se croire obligés d'obéir à une volonté absolue, quelque absurde qu'en puisse être l'objet.

II

Négociations diplomatiques. — Ministres russes et étrangers à Pétersbourg. — Le prince Potemkin. — Mouvements des Turcs. — Marques de faveur de l'impératrice.

Revenant à l'objet de sa mission, l'auteur fait d'abord observer que ses instructions lui laissaient peu d'espoir de quelques succès marquants, et que son rôle semblait devoir se borner à celui d'observateur attentif, dans une cour sur laquelle le cabinet de Versailles n'avait aucune influence. Puis il continue ainsi :

Il ne me fut pas difficile de connaître les dispositions de la plupart des ministres : les comtes Bezborodko, Ostermann et Woronzoff ne dissimulaient pas leur penchant pour les Anglais; aussi mes soins pour former quelques liaisons avec eux ne me valurent qu'un accueil cérémonieux et des politesses froides.

D'ailleurs le désir et la nécessité de plaire à leur souveraine les avaient habitués à régler leur conduite sur la sienne, à lui prouver qu'en politique, comme en toute autre chose, ils partageaient ses préventions favorables ou contraires; et, comme les courtisans exagèrent presque toujours ce qu'ils imitent, leur bienveillance ou leur malveillance se manifestait d'une manière beaucoup plus prononcée que celle de l'impératrice.

Aussi, cette princesse traitant avec faveur l'ambassadeur d'Autriche et le ministre d'Angleterre, ses ministres vivaient avec ceux-ci dans une étroite intimité; et, comme ils n'ignoraient pas l'éloignement de Catherine II pour notre cour, et l'humeur que lui donnaient la conduite du roi de Prusse et ses sarcasmes, nous les trouvions, M. le comte de Goërtz et moi, trop peu communicatifs, et beaucoup plus disposés à nous nuire qu'à nous obliger.

Une partie de la société suivait leur exemple. Cependant on trouvait à Pétersbourg un assez grand nombre de personnes, et surtout de dames, qui préféraient les Français aux autres étrangers, et qui désiraient un rapprochement entre la Russie et la France.

Cette disposition était pour moi plus agréable qu'utile; car sur ce point Pétersbourg était loin de ressembler à Paris. Jamais dans les salons on ne parlait politique, même pour louer le gouvernement. La crainte avait donné l'habitude de la prudence; les frondeurs de la capitale n'émettaient leurs opinions que dans les confidences d'une intime amitié ou d'une liaison plus tendre; ceux que cette contrainte gênait se retiraient à Moscou, qu'on ne pouvait pas appeler cependant le foyer de l'opposition (car il n'en existe pas dans un pays absolu), mais qui était réellement la capitale des mécontents.

De tous les ministres, celui dont il m'aurait été

le plus utile de me rapprocher, c'était le prince Potemkin; par malheur, il paraissait de tous le plus difficile à guérir de ses préventions contre la France.

Entièrement opposé au système du comte Panin, partageant et enflammant les désirs ambitieux de Catherine II, il nous regardait comme un obstacle à ses vues, et nous haïssait comme les protecteurs des Turcs, des Polonais et des Suédois.

Il ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient, à nos dépens et à ceux de la Prusse, lui concilier la confiance, l'affection et l'appui des cabinets de Vienne et de Londres. Aussi toutes les froideurs étaient pour nous, et toutes les faveurs pour le comte de Cobentzel et M. Fitz-Herbert, de même que pour les voyageurs et les négociants de leurs nations.

Ces obstacles ne me découragèrent point : on m'avait fait connaître à fond le caractère, les qualités et les défauts de ce ministre; j'essayai de mettre cette connaissance à profit, et ce fut avec succès, quoique mes premières démarches près de lui semblassent devoir produire un effet tout contraire.

Ce prince, ministre de la guerre, chef de l'armée, gouverneur des nouvelles provinces méridionales conquises par les armes russes, supérieur en crédit à tous ses collègues, enfin tout-puissant par la confiance presque illimitée que lui accor-

dait l'impératrice, était courtisé et flatté par toute la noblesse et même par les plus grands seigneurs, avec des formes qui ne se rencontrent que dans un pays soumis à un gouvernement absolu, où l'obéissance est passive et la déférence sans dignité.

J'avais écrit au prince pour lui demander une audience. Le jour fixé, j'arrive à l'heure prescrite; je me fais annoncer, et je m'assieds dans un salon où se tenaient, comme moi, plusieurs seigneurs russes et le comte de Cobentzel.

J'attendais avec quelque impatience; mais au bout d'un quart d'heure, ne voyant point la porte s'ouvrir, je me fis annoncer de nouveau. Comme on me dit que le prince ne pouvait pas encore me recevoir, je répondis que je n'avais pas le temps d'attendre; en même temps je sortis, à la grande surprise des personnes qui m'entouraient, et je rentrai tranquillement chez moi.

Le lendemain je reçus un billet du prince Potemkin, qui s'excusait de son inexactitude, et me priait d'accepter un autre rendez-vous. Je retournai donc chez lui, et cette fois j'étais à peine arrivé que je vis le prince, paré, poudré et vêtu d'un habit brodé sur toutes les tailles, venir au-devant de moi; il me conduisit dans son cabinet. Là, après les compliments d'usage et quelques questions insignifiantes qui décelaient assez sa gêne habituelle, comme je voulais me retirer, il me pria de rester. Ayant cherché quel-

ques instants un sujet d'entretien, comme il était grand interrogateur, il me demanda avec un intérêt assez vif des détails sur la guerre d'Amérique, sur les principaux événements de cette grande lutte, et sur ce qu'on devait penser des destinées futures de la nouvelle république des États-Unis.

Cet entretien n'avait en réalité rien d'important; mais la longueur de cette première audience était si contraire à ses habitudes, qu'on en parla beaucoup dans la ville, et surtout parmi les membres du corps diplomatique, dont la coutume est partout, à la moindre nouveauté, de s'épuiser en conjectures qui les trompent plus souvent qu'elles ne les éclairent.

Le prince Potemkin avait probablement communiqué à l'impératrice l'opinion favorable qu'il s'était faite de moi. De jour en jour l'accueil que je reçus de cette princesse devint plus gracieux, plus aimable. La froideur de ses ministres à mon égard cessa; les courtisans les imitèrent; et, quoiqu'au fond l'éloignement politique du cabinet de Pétersbourg pour le nôtre restât le même, il était difficile que la société ne s'y trompât point, en voyant le ministre de France recherché, vanté, fêté autant que l'avaient été jusqu'à ce jour exclusivement les représentants des cours amies.

Je ne tardai pas à éprouver l'effet de ce changement de dispositions, d'abord pour quelques petites affaires, et ensuite pour de beaucoup plus

importantes. Quelque temps avant mon arrivée en Russie, trois Français en avaient été brusquement chassés sans que le ministère en informât M. de la Colinière, alors chargé d'affaires. Il s'était plaint, comme il le devait, de ce manque d'égards, mais cependant avec ménagement, parce qu'il n'ignorait pas les justes motifs qui avaient dicté cet acte de rigueur. La réponse des ministres avait été vague et peu satisfaisante; car alors, dans toutes les occasions, il semblait qu'on se fît un plaisir de nous désobliger.

Il est vrai que depuis très-longtemps on voyait abonder en Russie un grand nombre de Français peu recommandables, parmi lesquels se trouvaient même des aventuriers, des femmes de chambre, des domestiques, déguisant leur ancien état avec adresse, et leur ignorance sous les formes d'un langage assez poli. Mais on ne pouvait en accuser notre gouvernement : tous ces gens-là, n'étant point recommandés, n'avaient d'autres papiers que des passe-ports, que nulle part on ne refuse aux personnes des classes les plus inférieures, quand elles ne sont accusées d'aucun délit.

Un Français fort vif et fort étourdi avait, dans un mouvement de colère, insulté et frappé un de ses compatriotes, qui s'en était bassement vengé par une délation tout à fait étrangère à la querelle, délation que l'homme de qualité dont je viens de parler avait eu la coupable faiblesse de signer.

L'impératrice, informée par le maître de police de la violence de l'un de ces étrangers et de la fausseté de la dénonciation signée par les deux autres, avait ordonné qu'on les renvoyât tous trois hors de la Russie.

Cette décision sévère était juste, et je n'aurais rien trouvé à dire si on n'eût pas refusé hautainement à M. de la Colinière de lui en expliquer les motifs. Je crus donc convenable de représenter aux ministres de Catherine l'inconvenance d'un pareil procédé, contraire aux égards réciproques que se devaient nos deux cours pour maintenir l'harmonie qui existait entre elles, et j'exigeai que la note qui contenait ma plainte fût mise sous les yeux de l'impératrice.

Peu de jours après, cette princesse, me donnant une pleine satisfaction, ordonna au vice-chancelier de m'expliquer les raisons qui justifiaient sa rigueur, et de m'assurer que dorénavant on ne donnerait aucun ordre semblable sans m'en prévenir. En effet, depuis ce moment, je n'eus qu'à me louer de l'exactitude avec laquelle l'assurance que je venais de recevoir fut réalisée.

Chaque jour l'impératrice me traitait de mieux en mieux : dans un grand bal chez le maréchal Razoumowski, après m'avoir admis à sa partie, elle me parla longtemps et me montra une bienveillance particulière.

Ainsi encouragé et marchant avec plus d'assurance, je me plaignis vivement aux comtes Bezborodko et Ostermann du retard inconvenant de la satisfaction due au pavillon français et aux négociants de Marseille; je développai de nouveau nos griefs en démontrant la justice de nos réclamations, et je m'attachai surtout à leur faire sentir que le refus d'une juste réparation, ou la prolongation d'un retard qui équivaudrait à un refus, démentiraient les nobles principes proclamés par l'impératrice à l'époque de la neutralité armée.

Les ministres me répondirent par des excuses vagues sur la distance des lieux, sur la difficulté d'obtenir des éclaircissements exacts, des évaluations précises, et sur les obstacles suscités par des généraux négligents : ils finissaient cependant par des promesses d'un jugement prompt; promesses faites cent fois à mes prédécesseurs, et sans qu'aucun effet les eût suivies.

Vers la fin du mois d'avril 1785, je demandai à l'impératrice une audience, pour lui présenter une lettre du roi qui lui faisait part de la naissance du duc de Normandie, enfant infortuné qui, né sur le second degré du trône, ne monta au premier, après la mort de son frère, que pour se voir promptement précipité dans une infâme prison, où la mort moissonna cette fleur à peine éclose. L'impératrice, dans cette audience, me donna de nouvelles marques de bonté, et m'honora d'un assez long entretien.

Peu de jours après, le vice-chancelier me dit

de sa part qu'elle voulait que dans son empire les Français fussent traités comme ses propres sujets ; il me répéta que c'était à regret qu'elle en avait puni trois avec rigueur, et que dorénavant, dans le cas où une si triste nécessité se représenterait, j'en serais immédiatement prévenu.

Dans le même temps on apprit que les Turcs venaient de faire, du côté de Silistrie, et aussi vers l'Ukraine, quelques mouvements qui inquiétaient les Russes et excitaient les justes plaintes de l'Autriche.

Le comte Ostermann m'en parla avec un peu d'humeur, et me dit que l'activité de ces barbares ne laissait que trop voir combien le ministère ottoman était *conseillé et aiguillonné*. Je l'assurai que la politique de notre gouvernement, loyale et modératrice, loin de vouloir *aiguillonner* personne, n'avait pour but que d'arrêter dans leur marche ceux qui voulaient s'agrandir et troubler par là le repos de l'Europe.

« Je veux le croire, répondit le vice-chancelier, « car nous ne pourrions pas comprendre pourquoi « la France voudrait instruire, discipliner et « rendre redoutables en Europe, des barbares « qui en ont été si longtemps l'effroi. »

Je répliquai en riant que, dans leur état de faiblesse, nos vœux pour eux se bornaient à leur garantir un repos qu'on ne pourrait troubler sans exciter parmi les puissances européennes de fâcheuses discordes.

Les paroles du comte Ostermann n'avaient à la vérité pas plus de poids que son crédit; mais bientôt le prince Potemkin me tint le même langage. Cependant, à cette époque, non contents d'être maîtres de la Crimée, les Russes, franchissant le Caucase et paraissant vouloir tourner l'empire turc par la Géorgie, donnaient des inquiétudes très-fondées au ministère ottoman.

Tandis que je m'efforçais, suivant mes instructions, de faire entrevoir aux ministres de Catherine les obstacles insurmontables que cette princesse rencontrerait avant de s'emparer de Constantinople, le prince Potemkin, tout en m'assurant que sa souveraine ne désirait pas la guerre, cherchait à me prouver que, si elle était contrainte à la faire, ses succès seraient aussi rapides que faciles.

Il y avait sans doute quelque exagération dans cette assertion ; mais le fond en était vrai. L'ingénieur Lafitte, envoyé à Constantinople par mon père pour donner quelque instruction et quelques moyens de défense aux Turcs racontait, en m'écrivant, des traits fort étranges de leur imbécillité.

Envoyé par les ministres de la Porte sur les bords de la mer Noire, pour les mettre à l'abri d'un débarquement sur les points où ce débarquement aurait été le plus facile, Lafitte voulait avec raison placer convenablement ses batteries au sommet d'une pente qui s'étendait jusqu'au rivage; jamais

il ne put y faire consentir le pacha qui commandait dans ce poste.

Ce pacha, ignorant et entêté, devant, suivant l'usage des Turcs, faire sur ses propres fonds la dépense de ces travaux, et voulant économiser le plus possible les frais de transport, ordonna impérieusement à Lafitte de construire ses redoutes et de placer ses batteries fort loin de la mer, sur un terrain plat d'où l'on ne découvrait rien.

Vainement l'officier français lui fit remarquer que les ennemis débarqueraient sans être aperçus, et marcheraient contre lui à l'abri de toute atteinte, garantis par le rideau qui les couvrait. « Allez toujours, lui dit le pacha fataliste ; placez « vos canons comme je vous le prescris ; tout « dépend d'Allah, et, s'il le veut, votre artillerie « tuera tout aussi bien l'ennemi d'ici que d'un « autre endroit. »

L'impératrice, encouragée par la faiblesse stupide de tels ennemis, n'était retenue dans ses projets de conquête que par la crainte d'attirer sur elle les armes de la Prusse, de la Suède, les escadres de la France, et probablement celles de l'Angleterre : ainsi je la crus de bonne foi, au moins pour le moment, dans ses démonstrations pacifiques.

Vers ce même temps, je reçus de l'impératrice une marque de faveur à laquelle j'étais loin de m'attendre : elle me proposa de l'accompagner

dans un voyage qu'elle voulait faire immédiatement dans l'intérieur de l'empire. Elle allait visiter les travaux ordonnés par elle afin de surmonter les obstacles que des cataractes opposaient à la navigation d'un canal qui joint la mer Caspienne à la mer Baltique par le lac Ladoga, le Wolchoff, le lac Ilmen, la Mista, la Tuerza et le Wolga.

Sa Majesté me dit que toute étiquette serait proscrite dans ce voyage, où peu de personnes devaient être admises à l'honneur de la suivre.

Je chargeai M. de la Colinière, qui restait à Pétersbourg, de me remplacer auprès des ministres, et d'envoyer régulièrement ses dépêches à notre cabinet.

III

Voyage dans l'intérieur de l'empire avec Catherine II. — Tzarskoselo. — Wischney-Wolotschok. — Villes de Moscou et de Twer. — On s'embarque à Borowitz. — Retour par le lac d'Ilmen et le canal de Ladoga. — Anecdotes. — Les princes de Nassau et de Ligne. — Invitation pour un voyage en Crimée.

Je me rendis, continue l'auteur, à Tzarskoselo. Catherine II eut l'extrême bonté de me montrer elle-même les beautés de cette magnifique maison de plaisance, dont les eaux limpides, les frais bocages, les pavillons élégants, la noble architecture, les meubles précieux, les cabinets lambrissés en porphyre, en lapis-lazuli, en malaquite, avaient un air de féerie, et rappelaient aux voyageurs qui les admiraient le palais et les jardins d'Armide.

L'impératrice causait familièrement sur toutes sortes de sujets, hors la politique; elle aimait à entendre des contes, se plaisait elle-même à en faire; et, si par hasard la conversation languissait un peu, le grand écuyer Narischkin, par des folies un peu bouffonnes, rappelait immanquablement le rireet la saillie.

Catherine travaillait presque toute la matinée, et chacun de nous était libre alors d'écrire, de lire, de se promener, de faire enfin tout ce qui lui convenait. Le dîner, peu nombreux en mets et en convives, était bon, simple, sans faste; l'après-dînée était employée à jouer, à causer; le soir, l'impératrice se retirait de bonne heure, et nous nous réunissions alors, Cobentzel, Fitz-Herbert et moi, ou chez l'un de nous, ou dans l'appartement du prince Potemkin.

Le 3 juin, nous nous mîmes en voyage : une vingtaine de voitures composaient le cortége de Catherine; alternativement elle admettait dans la sienne le prince Potemkin et le comte de Cobentzel, ou Fitz-Herbert et moi. Les personnes qui jouissaient constamment de cet honneur étaient mademoiselle Protasoff, sa compagne fidèle, tante de la comtesse Rotopchin, et Yermoloff, aide de camp de sa souveraine; souvent on y appelait aussi le grand écuyer.

L'impératrice, ayant été plusieurs fois trompée par la légèreté ou la rivalité de quelques grandes dames honorées de sa confiance, n'en admettait

plus d'autres dans son intimité que mademoiselle Protasoff, chargée de la surveillance des demoiselles d'honneur.

Nous partions le matin à huit heures; vers les deux heures on s'arrêtait, pour dîner, dans une ville ou dans un bourg, où tout était préparé pour que l'impératrice se trouvât aussi bien servie et presque aussi commodément logée qu'à Pétersbourg. Nous dînions toujours avec elle. Notre course se terminait à huit heures du soir, et l'impératrice employait la soirée, suivant sa coutume, aux amusements du jeu et de la conversation. Chaque matin, après une heure de travail et avant de partir, Catherine recevait les hommages des magistrats, des nobles et des marchands du lieu où elle se trouvait; elle donnait à tous sa main à baiser et embrassait toutes les femmes; ce qui l'obligeait après à une sorte de seconde toilette: car, à la fin de ses audiences, comme l'usage du fard était universel dans les provinces chez toutes les femmes, même celles des bourgeois et des paysans, le visage de l'impératrice se trouvait couvert de rouge et de blanc.

Son premier soin, en arrivant dans chaque ville, était de descendre dans l'église et d'y remplir ses devoirs religieux, dont la négligence aurait éloigné d'elle l'affection d'un peuple non-seulement croyant, mais ardent et superstitieux à tel point qu'il adore saint Nicolas presque autant que Dieu lui-même : ce n'était que dans les lieux

où l'impératrice s'arrêtait, qu'une garde établie annonçait la présence du souverain.

En quatre à cinq jours nous arrivâmes par une pente insensible à Wischney-Wolotschok, point le plus élevé de ce vaste territoire qui s'étend de la mer du Nord au Pont-Euxin, et que ne coupe aucune montagne transversale.

Là, sur ce point culminant, nous vîmes les fameuses écluses qui retiennent les eaux de plusieurs rivières réunies, et les rejettent soit dans le canal de la Tuerza, soit dans celui de la Mista, pour naviguer vers la mer Caspienne par le Wolga, ou pour transporter à Pétersbourg les productions du sud; navigation qui féconde et enrichit d'immenses contrées.

Les paysans en foule, agenouillés d'abord comme serfs, malgré les ordres de leur souveraine, se relevaient promptement pour approcher de Catherine qu'ils appelaient *matuska* (mère), et causaient familièrement avec elle; la crainte du maître disparaissait; ils semblaient ne plus voir dans l'impératrice que leur protectrice et leur appui.

Après un court séjour, nous croyions partir pour longer les cataractes qui gênent le cours de la Mista jusqu'à Borowitz, où nous devions nous embarquer; mais Catherine nous avait ménagé une surprise : sans avoir prévenu personne, ni donné d'avance aucun ordre, nous changeâmes de route et nous fîmes une course jusqu'à Moscou.

Le gouverneur n'en fut instruit que quelques heures avant notre arrivée.

L'aspect de cette grande ville, la vaste plaine au milieu de laquelle elle est située, son immense enceinte, ses milliers de clochers dorés, la variété des couleurs de ses dômes, qui éblouissent les regards, en réfléchissant, comme un prisme, les rayons du soleil, ce mélange des cabanes du peuple, des riches maisons des marchands, des magnifiques palais d'une noblesse aussi nombreuse que fière, cette tourbillonnante population représentant à la fois des mœurs opposées, des siècles différents, des peuples sauvages et des peuples civilisés, des sociétés européennes, des bazars asiatiques, nous frappaient d'étonnement et d'admiration; cependant je ne pus, dans ce premier voyage, qu'entrevoir cette antique capitale; nous n'y restâmes que trois jours.

Catherine nous fit voir son palais de Petroski, ses maisons de plaisance de Kolominski et de Tzarizina, les jardins publics de Moscou, le bel aqueduc qu'elle avait ordonné de construire; nous repartimes ensuite pour Borowitz, en traversant Twer, Tarjowest et Wischney-Wolotschok.

L'impératrice, voulant laisser quelques traces généreuses de sa courte apparition, fit don à la ville de Moscou d'une rente de cinquante mille francs et d'une somme considérable destinée à remplacer par un bel hôpital ce redoutable bâtiment où se tenait, sous les règnes d'Anne et

« trompés ; mais vous-même, Madame, ajoutai-
« je, permettez-moi de vous le dire, vous êtes
« quelquefois, si je m'en rapporte à ce qu'on m'a
« dit, assez fréquemment volée : ce qui ne m'é-
« tonne pas ; car les détails de cuisine, d'écurie
« et d'office sont de trop petits objets pour que
« Votre Majesté puisse les apercevoir et les sur-
« veiller. »

« Vous avez tort et raison tout à la fois, mon-
« sieur le comte, reprit-elle ; je suis volée comme
« une autre, j'en conviens ; je m'en suis quelque-
« fois convaincue moi-même par mes propres
« yeux, en voyant de ma fenêtre, au point du
« jour ou le soir, sortir furtivement de mon pa-
« lais d'énormes paniers qui certes n'étaient pas
« vides. »

L'impératrice m'annonça le dessein qu'elle avait formé de faire un voyage en Crimée ; elle ajouta avec sa grâce ordinaire que, si ce voyage tentait ma curiosité, elle me permettrait avec un vrai plaisir de l'accompagner. Quelques jours après, elle me donna un exemplaire de la *Flora Russica* pour la bibliothèque royale.

Catherine II continuait toujours à me donner de fréquentes marques de sa bienveillance. Un jour je vis arriver de bonne heure chez moi le grand écuyer Narischkin avec un énorme paquet de lettres, de journaux, de brochures et de pamphlets. « Sa Majesté, me dit-il, me charge de
« vous remettre ce ballot qu'on vous envoie de

« Paris sous son adresse. Cette princesse vous
« prévient que, s'il lui en arrive encore de pa-
« reils, elle veut que j'achète un petit mulet
« pour vous les porter. » Je le remerciai en lui montrant ma surprise ; et, sans autre explication, il sortit en riant aux éclats.

J'ouvris promptement mes lettres, dont l'une, écrite par ma femme, m'expliqua le mot de cette énigme. « Vous trouverez, me disait-elle, mon
« apparente étourderie assez étrange, et vous ne
« concevrez pas la hasardeuse liberté que j'ai
« prise de mettre sous l'adresse de l'impératrice
« le volumineux paquet que je vous envoie ;
« mais accusez-en le baron de Grimm, c'est lui
« qui l'a voulu ; il connaît la bienveillance de Sa
« Majesté pour vous, et il m'a positivement as-
« suré que cette princesse ne me désapprouverait
« pas. »

Malgré cette assurance, me trouvant le soir au théâtre de l'Ermitage, je m'approchai de l'impératrice avec un embarras dont elle s'aperçut, et je commençais à peine à lui adresser quelques excuses assez gauches, lorsqu'elle m'interrompit et me dit en riant : « Écrivez de ma part à
« Mme de Ségur qu'elle peut continuer à vous
« envoyer sous mon adresse les paquets qu'elle
« voudra ; vous devez être au moins bien sûr que
« ceux-là ne seront pas décachetés. »

Catherine disait vrai : dans son empire, comme ailleurs, les agents du gouvernement amollis-

saient les cachets : aucunes dépêches ou lettres n'en étaient exemptes ; usage non-seulement immoral, mais dangereux par l'abus que la haine peut en faire au moyen d'extraits infidèles, et d'un autre côté assez inutile la plupart du temps ; car, tout le monde en étant averti, la prudence rend circonspects ceux qui écrivent, et leur donne même souvent le moyen de plaire par des flatteries trompeuses.

Mais l'impératrice, qui ne voulait pas que les ministres pussent empêcher les plaintes de ses sujets et la vérité d'arriver jusqu'à elle, aurait puni avec la plus grande sévérité le ministre qui se serait avisé d'intercepter et de faire ouvrir une lettre, ou un papier quelconque, qui lui aurait été personnellement adressé.

Ce fut dans ce temps que le prince de Nassau m'écrivit de Varsovie, et me demanda s'il ne serait pas possible d'obtenir pour lui la permission de faire porter le pavillon russe aux bâtiments sur lesquels il désirait faire transporter dans l'Archipel et en France, par la mer Noire, les productions de ses terres.

J'en parlai au prince Potemkin ; celui-ci m'assura que la chose était impossible : « Première-« ment, dit-il, on n'accorde point le pavillon « russe aux étrangers ; pour l'obtenir, il faut être « naturalisé en Russie et y posséder quelques « terres. De plus, je vous dirai que l'impératrice « a des préventions assez fondées contre le prince

« de Nassau, parce qu'il est allé dernièrement à « Constantinople, et s'y est montré très-disposé « à combattre avec les Turcs contre nous. »

Malgré cette réponse, comme j'insistais assez vivement, ce prince, surpris de la chaleur de mes instances, me demanda par quel motif je me montrais si pressant dans mes démarches, en faveur d'une personne qui n'avait avec moi aucun lien de famille. « Le prince de Nassau n'est pas « même, ajouta-t-il, véritablement votre compa-« triote ; par sa naissance il n'est point Français ; « il s'est marié en Pologne, qui devient aujour-« d'hui sa patrie adoptive. »

Alors, pour lui expliquer le commencement de notre liaison, je lui racontai le serment de fraternité d'armes que nous nous étions réciproquement fait quelques années auparavant.

Il ne me répondit rien ; mais, peu de jours après, il m'apprit que l'impératrice, voulant me donner une nouvelle preuve de sa bienveillance, m'autorisait à écrire au prince de Nassau qu'elle lui faisait présent d'une terre en Crimée, et lui accordait le pavillon russe pour ses bâtiments.

On jugera facilement de la surprise et de la satisfaction du prince de Nassau en recevant cette nouvelle si imprévue. D'après mon conseil, il écrivit au prince Potemkin, et le pria d'obtenir une autre faveur pour lui, celle d'être admis à présenter à l'impératrice l'hommage de sa respectueuse reconnaissance.

Cette princesse annonçait déjà publiquement son prochain voyage en Crimée ; je devais l'y accompagner, et ce fut à Kieff que le prince de Nassau alla nous rejoindre.

Le prince de Ligne, qui devait aussi faire partie de notre impériale caravane, était arrivé à Pétersbourg : connu et fêté dans toutes les cours de l'Europe, il s'y faisait aimer par la douceur et la facilité de son caractère, par l'originalité de son esprit, par la vivacité de son imagination ; il aurait animé la société la plus froide.

Brillant à la guerre par une bravoure chevaleresque, remarquable par l'étendue de ses connaissances militaires, historiques et littéraires, il écoutait et flattait la vieillesse, surpassait la jeunesse en légèreté, prenant sa part dans toutes les folies de son temps, dans toutes les guerres, dans toutes les fêtes. A cinquante ans il conservait encore une beauté noble ; quant à son esprit, il s'était arrêté à vingt ans.

Il était en grande faveur auprès de l'impératrice ; et, dès qu'il arriva, elle lui apprit qu'elle lui faisait don d'une terre en Crimée et située sur les bords de la mer Noire, au lieu même où l'on assurait que le temple desservi en Tauride par la princesse et prêtresse Iphigénie avait existé.

Depuis plusieurs années j'étais intimement lié avec le prince de Ligne ; aussi je jouis plus que personne du plaisir que me promettait un tel compagnon de voyage.

Plus ce voyage approchait, plus il me devenait nécessaire de hâter la conclusion des affaires dont j'étais chargé ; car, une fois parti, tout aurait été suspendu ; et, comme le baromètre politique est presque toujours au variable, un long délai, dans les circonstances où je me trouvais, pouvait facilement se convertir en un véritable échec.

Le prince de Ligne avait annoncé à l'impératrice que l'empereur la rejoindrait dans sa route sur les rives du Borysthène, et le comte Komarzewski, envoyé par le roi de Pologne, lui demanda pour ce monarque une entrevue près de Kieff ; ce qui lui fut accordé.

IV

Départ pour la Crimée. — Villes de Rojetswenk et de Porkhoff. — Anecdotes. — Villes de Smolensk et de Mscislaff. — On se rend à Kioff.

Le 17 janvier 1787, Fitz-Herbert, le comte de Cobentzel et moi, après avoir dîné à Pétersbourg chez le consul de l'empereur, nous partîmes pour Czarskosélo, où nous trouvâmes l'impératrice assez silencieuse et rêveuse, contre sa coutume.

Elle était contrariée de ne pouvoir emmener avec elle les grand-ducs Alexandre et Constantin, à cause de leurs maladies.

Elle nous reçut bien, mais parla peu, et nous

fit jouer avec elle au loto ; ce qui, je crois, lui était bien rarement arrivé.

Le cercle fut court ; à huit heures on nous congédia. Nous nous réunîmes dans l'appartement du comte de Cobentzel, et là nous ne fûmes pas plus gais. Ce grand voyage, dont l'annonce et l'espoir avaient si vivement excité notre curiosité, semblait nous peser au moment où nous allions l'entreprendre; on eût dit que c'était un pressentiment des longs orages et des terribles révolutions qui ne tardèrent pas à le suivre.

Mais nous étions jeunes; dans le printemps de la vie les soucis ne laissent pas plus de traces dans le cœur que les rides sur le front, et notre mélancolie ne fut qu'un léger nnage qui, à notre réveil, avait disparu comme les songes de la nuit.

Le lendemain nous nous mîmes en route : l'impératrice fit monter dans sa voiture mademoiselle Protasoff et le comte Momonoff, qui ne la quittaient jamais, le comte de Cobentzel, le grand-écuyer Narischkin et le grand-chambellan Schouwaloff. Dans le second carrosse on plaça Fitz-Herbert et moi, avec les comtes Tchernicheff et d'Anhalt.

Le cortége était composé de quatorze voitures, de cent vingt-quatre traîneaux et de quarante supplémentaires. Cinq cent soixante chevaux nous attendaient à chaque poste.

Le froid s'élevait à dix-sept degrés, la route

était superbe; le traînage rendait notre course rapide; nos voitures, montées sur de hauts patins, semblaient voler.

Pour nous garantir du froid, nous étions tous enveloppés dans de vastes fourrures de peau d'ours, que nous portions par-dessus des pelisses, et nos têtes couvertes de bonnets de martre. Avec ces précautions nous ne nous apercevions point du froid, lors même qu'il montait à vingt ou vingt-cinq degrés. Dans les maisons où l'on nous logeait, les poêles nous donnaient plutôt lieu de craindre l'excès de la chaleur que celui du froid.

A cette époque des jours les plus courts de l'année, le soleil commençait bien tard à nous éclairer, et au bout de six à sept heures il disparaissait, et faisait place à la plus obscure nuit. Mais, pour dissiper ces ténèbres, le luxe oriental ne nous laissait pas manquer de clartés : à de très-courtes distances et des deux côtés de la route, on avait élevé d'énormes bûchers de sapins, de cyprès, de bouleaux, de pins, qu'on livrait aux flammes; de sorte que nous parcourions une route de feux plus brillants que les rayons du jour : c'était ainsi que la fière autocratrice du Nord, au milieu des plus sombres nuits, voulait et commandait *que la lumière se fît.*

A soixante-douze verstes de Pétersbourg, nous nous arrêtâmes, pour dîner, dans une petite ville

neuve et jolie, nommée Rojestwensk. Là, Sa Majesté, revenue tout à fait à sa gaieté naturelle, daigna me parler avec une extrême obligeance de la satisfaction que lui donnait la conclusion du traité de commerce signé, peu de jours auparavant, par ses ministres et par moi.

Cette relation deviendrait monotone, si, voyageur trop scrupuleux, je parlais de toutes les villes et bourgs que nous traversions, et où nous nous arrêtions pendant le cours d'une si longue route; je ne citerai que celles dont la grandeur, l'antiquité, la richesse et l'histoire peuvent être dignes de quelque attention.

La première partie de ce voyage, commencé au milieu d'un rigoureux hiver, ne doit pas faire craindre aux lecteurs l'abus des descriptions. Une seule suffira : nous traversions de vastes plaines couvertes de neige, des forêts de sapins, dont les branches hérissées de glaçons offraient quelquefois au reflet des rayons du soleil l'éclat du cristal et du diamant.

Dans cette saison, toute la Russie différait peu de la froide Sibérie; chaque animal restait dans son étable, chaque habitant dans ses foyers, près de son poêle. De rapides traîneaux sillonnaient seuls en tous sens ces plaines solitaires et glacées, pour porter dans toutes les villes, de l'est à l'ouest et du sud au nord, les productions diverses de l'agriculture et de l'industrie. Ces innombrables traîneaux, semblables à des flottes

de barques légères, traversaient avec une incroyable célérité ces plaines immenses, qui n'offraient alors que l'aspect d'une mer glacée.

On peut juger facilement du contraste étrange que présentait, au milieu de cette mer de neige, une route embrasée de mille feux, que parcourait majestueusement le cortége nombreux de l'illustre souveraine du Nord, avec tout le luxe de la cour la plus magnifique.

A peu de distance des bourgs et des villes, cette route solitaire se peuplait d'une foule innombrable de citadins et de villageois, dont la curiosité bravait la rigueur du froid, et qui saluaient leur souveraine par les plus vives acclamations.

L'ordre constant que l'impératrice avait établi dans sa vie habituelle pour l'emploi de ses journées, variait le moins possible dans ses voyages : à six heures elle se levait et travaillait avec ses ministres; elle déjeunait ensuite, et nous recevait. On partait à neuf heures, et on s'arrêtait à deux pour dîner. Nous remontions ensuite en voiture, et nous nous arrêtions à sept heures.

Partout elle trouvait un palais ou une élégante maison préparée pour la recevoir. Nous dînions avec elle tous les jours. Après quelques moments employés à la toilette, Sa Majesté venait nous retrouver dans son salon, causait, jouait avec nous, et à neuf heures se retirait pour travailler jusqu'à onze.

roi Stanislas, vit, lorsqu'il entra dans la salle d'audience, un homme richement décoré, qu'entouraient les plus grands personnages de la cour; il le prit pour le monarque, et s'avança en lui faisant les trois grandes révérences d'usage. Chacun, s'apercevant de son erreur, l'avertit qu'il se méprenait, et lui montra dans un coin de la salle le véritable roi, causant familièrement avec deux ou trois personnes. Le baron de Thugut, un peu piqué des plaisanteries répétées qu'on lui faisait sur sa méprise, s'en vengea assez plaisamment : étant admis le soir à jouer avec le monarque et avec l'ambassadeur, il affecta de se tromper, et jeta deux fois sur la table un valet, tandis qu'il fallait jeter un roi; son partner le lui ayant reproché, il s'écria : « Pardonnez-moi; je ne sais ce « qui m'arrive aujourd'hui : voilà trois fois que je « prends un valet pour un roi. »

Porkhoff est une ancienne ville, située sur la Schelonia : au commencement du XIVe siècle, elle fut rançonnée par les Lithuaniens. Dans le XVe, les Novogorodiens l'avaient entourée de fortes murailles; ils y construisirent pour sa défense une forte citadelle. Les Suédois s'en emparèrent en 1606, et la rendirent peu de temps après aux Russes. Cette ville contenait près de six mille habitants et quatre cents marchands, qui envoyaient à Pétersbourg du lin et du blé par la Schelonia et par l'Ilmen.

Comme je n'ai pas le dessein de faire ici un

ennuyeux cours de géographie, je me hâterai d'arriver à Smolensk, n'ayant pas la présomption de croire qu'on veuille me suivre dans les villages et bourgs où nous nous arrêtions deux fois par jour, et qui devenaient, à leur grande surprise, le séjour momentané d'une cour pompeuse.

Les pauvres et rustiques habitants, rassemblés en foule malgré la rigueur du froid, restaient patiemment, avec leur barbe hérissée de glace, autour du petit palais bâti au milieu de leurs murs par une sorte de féerie, et dans lequel le cortége joyeux de l'impératrice, assis à une table somptueuse ou sur les coussins de vastes et commodes divans, ne s'apercevait ni de la dureté du climat, ni de la pauvreté du pays, trouvant partout une douce chaleur, des vins exquis, des fruits rares et des mets recherchés.

Catherine savait qu'alors beaucoup de gens, surtout en France et à Paris, regardaient encore la Russie comme un pays asiatique, pauvre, plongé dans l'ignorance, les ténèbres et la barbarie; que l'on y affectait de confondre la nouvelle et européenne Russie avec l'asiatique et rustique Moscovie.

L'ouvrage de l'abbé Chappe, qu'elle croyait composé par les ordres du duc de Choiseul (1), lui pesait encore sur le cœur, et son amour-propre

(1) Voir la fin de la partie suivante.

était sans cesse tourmenté par la causticité de Frédéric II, qui se plaisait à parler avec une amère ironie des finances de Catherine, de sa politique, de la mauvaise tactique de ses troupes, de la servitude de ses peuples, et du peu de solidité de sa puissance.

Aussi très-souvent cette princesse, faisant allusion à ces traits satiriques, ne nous parlait de son vaste empire qu'en l'appelant *son petit ménage*. « Comment trouvez-vous, disait-elle, « *mon petit ménage?* N'est-il pas vrai qu'il se « meuble et s'agrandit peu à peu ? Je n'ai pas « beaucoup d'argent, mais il me semble qu'il « n'est pas mal employé. »

Le nom de Smolensk est imprimé dans le souvenir des Français par de glorieuses victoires et par de grands malheurs. Les flammes auxquelles ses propres habitants vaincus la livrèrent, éclairèrent le triomphe du plus célèbre guerrier des temps modernes, et, à son retour, les ruines de cette cité en cendres furent le sinistre monument qui marqua l'époque de la destruction de ses armées et de la ruine de l'empire fondé par cet homme extraordinaire, dont la vie héroïque et courte retrace dans un seul tableau, et en peu d'années, les triomphes des consuls de Rome, la gloire des législateurs de l'antiquité, les conquêtes d'Alexandre, de César, de Trajan, de Charlemagne, les désastres de Cambyse, les revers de Charles XII et la triste fin de Prométhée.

Smolensk, capitale d'un gouvernement, ne le cède en ancienneté à aucune ville de Russie ; comme Novogorod, elle était déjà florissante avant l'arrivée de Rurik.

Cette ville est située sur la pente de la rive gauche du Dniéper ou Borysthène, et divisée en deux parties; elle est entourée par une forte muraille et défendue par une citadelle. Ses murs ont près de deux lieues de circonférence.

On y remarquait d'assez beaux bâtiments occupés par les tribunaux, par l'archevêque, par le gouverneur; un couvent d'hommes et deux monastères de filles; sept églises en pierre, cinq en bois; une très-belle cathédrale.

On me dit que sa population s'élevait à douze mille âmes. Hors de la ville, on voyait d'assez grands faubourgs, contenant plus de six cents maisons. Le commerce de Smolensk avec Riga et avec la Pologne était, à l'époque où je la vis, dans une grande activité, qui a dû prendre un prompt développement par les progrès de la culture et de la civilisation des provinces méridionales de l'empire.

La position de cette ville est très-pittoresque : la beauté du Dinéper, la rapidité de ses eaux, qui annoncent presque dès sa source la majesté qu'il déploie à Kioff, et qui s'accroît jusqu'à sa chute dans le Pont-Euxin, l'escarpement de son rivage, les bâtiments en amphithéâtre qui le décorent, les ravins inégaux que la nature a

placés dans les flancs de cette montagne, les maisons, les jardins, les vergers dont ils sont ornés, offrent le point de vue le plus singulier au voyageur qui, franchissant les voûtes hardies de ses ponts, aperçoit au-dessous de lui, au fond d'un abîme, cette ville artistement dessinée.

Nous avions parcouru près de deux cents lieues en six jours; l'impératrice était fatiguée. Cependant il était difficile de voyager, dans une saison aussi rigoureuse, avec plus de commodité, de promptitude, de magnificence et de plaisirs : le froid avait disparu sous la multitude des précautions; la distance avait été absorbée par la légèreté des traîneaux, et la longueur des nuits effacée par la clarté des immenses bûchers allumés de trente en trente toises.

Mais comme il fallait partout tenir une cour, être en représentation, examiner les établissements, donner des audiences, recevoir des plaintes, remédier à des abus, donner des leçons utiles et des récompenses encourageantes, il restait peu de moments pour se délasser.

Catherine résolut donc de s'arrêter trois jours à Smolensk; ce qui retarda notre arrivée à Kioff, où une foule de voyageurs de toutes les parties de l'Europe l'attendaient.

Sa Majesté, après avoir rempli ses devoirs religieux à la cathédrale, se renferma dans son palais; mais le lendemain elle reçut la noblesse, les autorités, la corporation des marchands, le clergé, et donna le soir un grand bal, où trois cents dames richement parées nous prouvèrent les progrès qu'avait faits déjà, dans les provinces de l'empire, l'imitation du luxe, des modes et des grâces qu'on admire dans les plus brillantes cours de l'Europe. La superficie en tout offrait l'image de la civilisation; mais, sous cette écorce légère, l'observateur attentif retrouvait encore facilement la vieille Moscovie.

L'archevêque de Mohiloff vint présenter ses hommages à l'impératrice. Je fus surpris de sa tournure plus martiale qu'ecclésiastique. « Ne « vous en étonnez pas, me dit Catherine : il a été « longtemps capitaine de dragons. »

Le bon prélat nous prouva qu'il se ressouvenait encore de son ancien métier; car il nous accompagna à cheval jusqu'à Kioff, en faisant au galop ses trente-cinq lieues par jour, sans se plaindre ni de la fatigue, ni de la glace.

Je vis avec plaisir la fin de ces trois journées, qu'il plaisait à l'impératrice d'appeler jours de repos, et qui, étant sans relâche employées aux audiences et à la représentation, me semblaient bien plus fatigantes que les jours de voyage.

Mscislaff, comme toutes les autres villes que nous avions parcourues, n'offrirait, à celui qui voudrait en connaître l'histoire, qu'une suite non interrompue de calamités causées par les rivalités des Lithuaniens, des Tartares, des Polonais,

des princes russes qui la conquéraient, la perdaient et la ravageaient tour à tour.

Nous vîmes à Mscislaff deux couvents catholiques et une grande école de jésuites. Cet ordre, exilé de tous les royaumes de l'Europe, avait conservé un asile en Russie.

Ce fut le maréchal Romanzoff, gouverneur de la province, qui reçut à ses limites l'impératrice. Ce vieux et célèbre guerrier portait sur ses traits l'empreinte de son caractère : on y voyait ce mélange de modestie et de fierté qui annonce toujours le vrai mérite; mais il y perçait aussi une teinte d'amertume et de mécontentement excités en lui par les préférences et par l'immense crédit accordés au prince Potemkin.

Nous nous remîmes en route, et, après dix jours de marche, nous arrivâmes, le 9 février 1787, à Kioff, antique capitale des premiers czars de Russie. Cette ville est située sur le Borysthène, à près de quatre cents lieues de Pétersbourg. C'était le terme de la première partie de notre voyage, et nous devions y séjourner jusqu'au moment où la fonte des glaces laisserait libre la navigation du fleuve; ce qui probablement ne pouvait pas arriver avant la fin d'avril.

CHAPITRE III

RUSSIE MÉRIDIONALE

Y COMPRIS LA PRESQU'ÎLE DE CRIMÉE.

I

Ville de Kioff. — Légende du monastère de Vouidoubets. — Arrivée de divers personnages de distinction. — Les généraux Kamenski et Souwaroff. — Arrivée du prince Potemkin et du prince de Nassau. — Fait de contrebande. — Projets gigantesques de Catherine II. — On s'embarque sur le Dniéper pour Kanief.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'histoire de Kioff, l'auteur entre dans des détails sur l'état actuel de cette ville. En voici les principaux.

Kioff est, dit-il, située au bord du Dniéper, sur une colline qui s'élève perpendiculairement, en quelques endroits, à quarante sagènes ou toises au-dessus du niveau de l'eau, ce qui lui donne un aspect très-imposant lorsqu'on la voit de la rive opposée, et lui conserve une apparence de son ancienne majesté.

On peut juger de cette antique splendeur par la description qu'en fait un auteur du XIe siècle : elle contenait déjà trois cents églises ; on y tenait trois foires par an, et sa population, dit cet écrivain, nommé Eggard, était innombrable.

Cent ans après, un incendie la dévasta et y détruisit un grand nombre d'églises.

Elle occupait encore, lorsque je la vis, un vaste terrain, mais qui n'offrait à nos regards qu'un bizarre mélange de ruines majestueuses, de misérables baraques, de quelques vastes couvents, de plusieurs églises à clochers dorés, et de nombreux palais ou bâtiments en pierre commencés, mais dont la plupart étaient loin d'être achevés.

Les environs de Kioff sont parsemés de plusieurs ermitages et monastères, dont les situations sont agréables et variées; on y distingue entre autres le monastère de Vouidoubets, dont le nom rappelle une antique tradition. Le prince Wladimir, disent les vieilles chroniques, ayant reçu le baptême, résolut de détruire les temples païens et les idoles; il ordonna donc de traîner l'idole principale, qui se nommait *Péroun*, jusqu'au bord du Dniéper, et de la jeter dans ce fleuve.

Le peuple, attaché par son ancienne superstition au culte de cette idole, éclatant en sanglots et suivant en foule sur la rive l'idole, que le courant emportait, lui criait: *Péroun*, *Péroun, vouidoubey*, c'est-à-dire : *Péroun*, *Péroun*, *sors de l'eau.*

Or, par l'effet du hasard, l'idole s'arrêta près du rivage, à l'endroit où l'on bâtit le monastère dont nous parlons; ce qui depuis rendit toujours

ce lieu sacré pour le peuple crédule : les moines favorisèrent cette superstition en donnant le nom de Vouidoubets à l'église et au couvent fondés sur la place où l'idole Péroun s'était arrêtée.

Lorsque nous eûmes visité cette vieille capitale et tous les sites de ses environs, l'impératrice voulut savoir quelle impression leur aspect avait produite sur M. de Cobentzel, sur M. Fitz-Herbert et sur moi; et depuis elle répéta plusieurs fois, en riant, que la diversité de nos réponses pouvait donner une assez juste idée du genre d'esprit des trois nations que nous représentions près d'elle.

« Comment trouvez-vous la ville de Kioff ? » dit-elle au comte de Cobentzel. « Madame, « répliqua le comte avec le ton de l'enthousiasme, « c'est la plus belle, la plus imposante et la plus « magnifique ville que j'aie vue. » Fitz-Herbert répondit à la même question : « En vérité, c'est « un triste lieu, on n'y voit que des ruines et des « masures. » Interrogé à mon tour, je lui dis : « Madame, Kioff nous offre le souvenir et l'espoir « d'une grande ville. »

On avait construit pour l'impératrice un palais vaste, élégant; il était richement meublé. Cette princesse y reçut les hommages du clergé, des autorités, du corps de la noblesse, de celui des marchands, et des étrangers qui s'étaient rendus à Kioff en grand nombre, attirés par la magnificence et la nouveauté du spectacle qui devait y frapper leurs regards.

En arrivant dans une très-belle maison qui m'était assignée, je la vis remplie de provisions de toute espèce : l'impératrice y avait envoyé maître d'hôtel, valets de chambre, cuisiniers, officiers, valets de pied, cochers, voitures, postillons, une belle argenterie, du superbe linge, plusieurs services de porcelaine, des vins exquis; de sorte que rien ne manquait pour tenir l'état le plus splendide. Elle avait défendu qu'on nous laissât rien payer. Ainsi, tant que ce grand voyage dura, il ne nous fut permis de faire d'autres dépenses que celles des présents qu'il nous semblait convenable d'offrir aux propriétaires des maisons où on nous logeait, et qui devaient être proportionnés au rang et à la qualité de nos hôtes.

Nous nous conformâmes aux intentions de Catherine; et, de même que j'avais pendant quelques jours dans la Pologne vécu en palatin polonais, je tins à Kioff ma petite cour plénière, comme un boïard russe ou comme un des descendants de Rurik et de Wladimir.

Les Polonais arrivaient en foule, plus certainement par crainte que par affection pour la dominatrice du Nord. On voyait briller parmi eux les comtes Branitski, Potocki, Mnicheck, le prince Sapiéha, la princesse Lubomirska.

A cette époque, le bruit s'était répandu que dix régiments russes devaient entrer prochainement dans l'Ukraine polonaise, ce qui jetait l'alarme en Pologne.

Les étourderies commises assez récemment par plusieurs jeunes Français en Russie, et la crainte de voir leur légèreté contrarier le dessein que j'avais formé de rapprocher la Russie de la France, et de détruire les vieux préjugés enracinés dans l'esprit de l'impératrice contre nous, m'avaient déterminé à prier le comte de Vergennes et mon père de donner difficilement et avec circonspection à la jeunesse de notre cour la permission de voyager en Russie.

Ils me comprirent; aussi je ne vis arriver à Kioff que deux Français, tous deux distingués : c'étaient le chevalier Alexandre de Lameth et le comte Édouard Dillon. Le marquis de La Fayette avait aussi annoncé l'intention de venir à la cour de Catherine; mais comme il fut nommé membre de l'assemblée des notables, il ne put exécuter son projet. L'impératrice m'en montra un vif regret : elle avait un grand désir de le connaître; car alors l'enthousiasme pour l'affranchissement de l'Amérique avait gagné tout le monde, jusqu'aux têtes couronnées.

La Fayette leur paraissait un héros, parce qu'il n'avait combattu pour la cause de la liberté que dans un autre hémisphère; mais, dès qu'il voulut soutenir la même cause en Europe, tous les souverains le traitèrent en coupable et en rebelle.

L'impératrice reçut avec une bienveillante distinction Édouard Dillon, et plus particulièrement

Alexandre de Lameth. Son esprit, comme son ambition, aimait à faire des conquêtes, surtout celle des personnes qui lui paraissaient dignes d'être conquises ; elle n'ignorait pas que tous les hommes distingués par leur nom, par leur mérite, par leurs actions, par leur talent, par leurs écrits, ou par leurs succès dans le monde, sont de fort bons instruments pour étendre la renommée des souverains qui ont flatté leur amour-propre.

Je vis à Kioff beaucoup de généraux que j'avais peu connus à Pétersbourg, parce qu'ils étaient habituellement employés, ou résidaient dans leurs terres loin de la cour. Deux surtout me frappèrent, l'un par la violence de son caractère, l'autre par des bizarreries et par une originalité qu'il affectait, et dont il se plaisait à masquer des talents et un génie qui offusquaient ses rivaux.

Le premier, le général Kamenski, était un homme vif, dur, pétulant et emporté. Un Français, tout effrayé de sa colère et redoutant l'effet de ses menaces, vint chercher un asile dans ma maison ; il me dit « qu'étant entré au service du « général Kamenski, tant qu'il avait été avec lui « à Pétersbourg, il n'avait eu qu'à se louer de la « manière dont il se voyait traité ; mais que bientôt, le général l'ayant emmené dans une de « ses terres, la scène changea totalement : loin « de la capitale, le Russe moderne disparaît, le « Moscovite se montre tout entier; il traite ses

« gens comme des esclaves, les gronde sans « cesse, ne leur paie point de gages, et les accable « de coups pour la moindre faute, ou même « souvent sans sujet. »

Excédé d'un joug si tyrannique, le Français se sauva et vint à Kioff, où les émissaires du général le poursuivaient. L'un d'eux, plus humain, le fit avertir que son maître avait juré, s'il pouvait le reprendre, de lui faire subir un châtiment exemplaire.

Indigné de cette conduite, j'allai trouver son persécuteur pour le prévenir que je ne souffrirais pas qu'un Français fût ainsi opprimé. La scène fut vive; Kamenski me dit « qu'il trouvait fort « étrange que je me mêlasse de ses affaires do- « mestiques, et que je prisse la défense d'un mau- « vais sujet, qu'il saurait bien châtier malgré moi.

« — Eh bien, général, lui dis-je, j'ai deux titres « pour protéger votre victime : je suis ministre « et Français. Si vous ne me promettez pas for- « mellement de cesser toute poursuite contre un « homme libre par les lois de mon pays, et que « rien ne vous autorise à traiter en esclave, « comme ministre je vais sur-le-champ chez « l'impératrice pour me plaindre de votre con- « duite; et ensuite, comme militaire français, je « vous demanderai raison des insultes faites à « un de mes compatriotes, insultes que dès ce « moment je regarderai comme personnelles, « puisque je l'ai pris sous ma protection. »

Une affaire particulière n'aurait point effrayé le général, mais la crainte du courroux de l'impératrice l'intimida; il me fit la promesse que j'exigeais, et nous nous séparâmes.

Le général Souwaroff était bien autrement digne d'exciter la curiosité : par son bouillant courage, par son habileté, par la confiance qu'il inspirait aux soldats, il avait trouvé le moyen, dans une monarchie absolue, où tout se donnait à la faveur, de s'avancer rapidement, quoiqu'il fût sans fortune, sans appui, et né au sein d'une famille qui n'était pas en crédit.

Il avait emporté chaque grade à la pointe de l'épée; toutes les fois qu'il y avait quelque péril à courir, quelque ordre difficile à exécuter, quelque succès audacieux à tenter, le nom de Souwaroff était le premier qui vînt à la pensée de ses chefs.

Mais comme, dès les premiers pas de sa glorieuse carrière, il s'était vu l'objet de la jalousie active de plusieurs courtisans et favoris qui auraient été assez puissants pour s'opposer à son avancement, il forma l'étrange dessein de couvrir son mérite transcendant des formes bizarres de la folie.

Souwaroff, respectueux pour ses chefs, affable pour ses soldats, se montrait avec ses égaux impoli, hautain et sans formes; il étonnait ceux qui ne le connaissaient pas, par la multiplicité et la rapide concision des questions qu'il leur adres-

sait, comme s'il avait eu le droit de leur faire subir une sorte d'interrogatoire : c'était sa manière de connaître un homme en un clin d'œil; il ne faisait aucun cas de ceux qu'il embarrassait, et concevait une prompte estime pour celui qui lui répondait nettement et sans hésitation.

J'en avais fait l'épreuve à Pétersbourg; mes réponses laconiques lui avaient plu, et pendant son court séjour il était venu souvent dîner chez moi.

Je me souviens que, lui ayant demandé une fois s'il était vrai qu'à l'armée il ne dormait presque jamais, domptant la nature, même sans nécessité, couchant toujours sur la paille, et ne quittant jamais ni ses bottes ni ses armes : « Oui, « me dit-il, je hais la paresse; et, dans la crainte « de m'endormir, j'ai toujours dans ma tente un « coq très-exact à me réveiller fréquemment; « lorsque parfois je veux céder à la mollesse, et « me reposer commodément, j'ôte un de mes « éperons. »

Souwaroff n'était pas encore parvenu aux suprêmes honneurs militaires à l'époque où j'étais en Russie. Nous ne pouvions voir en lui qu'un brave soldat, qu'un officier général audacieux à l'armée, mais très-bizarre à la cour.

Le premier jour qu'il rencontra Alexandre de Lameth, dont le défaut ne fut jamais d'avoir un caractère trop flexible, leur entretien me parut assez original pour être ici rapporté.

« De quel pays êtes-vous ? lui dit brusquement « le général. — Français. — Quel état ? — Mili- « taire. — Quel grade ? — Colonel. — Votre « nom ? — Alexandre de Lameth. — C'est bon. »

Lameth, un peu piqué de ce bref interrogatoire, l'interpellant à son tour et le regardant fixement, lui dit : « De quel pays êtes-vous ? — Russe appa- « remment. — Quel état ? — Militaire. — Quel « grade ? — Général. — Quel nom ? — Souwaroff. « — C'est bon. » Alors tous deux se prirent à rire, et depuis furent très-bien ensemble.

Le prince Potemkin (qui avait, comme on sait, beaucoup d'ennemis à la cour) était toujours absent, occupé à faire tous les préparatifs du brillant spectacle qu'il se proposait d'offrir aux regards de sa souveraine dès qu'elle entrerait dans ses gouvernements.

Bientôt le prince arriva : dès lors on n'entendit plus que des éloges ; on ne vit plus que des hommages rendus avec la plus obséquieuse adulation.

Le prince de Nassau était venu avec lui ; je le reçus en fidèle frère d'armes ; je le présentai à l'impératrice, qu'il remercia du don qu'elle lui avait fait d'une terre en Crimée, et de la permission de porter le pavillon russe sur ses bâtiments.

Sa Majesté l'invita à la suivre dans son voyage, et, en attendant les ordres de ma cour, je l'autorisai provisoirement à prendre l'uniforme que

portaient les propriétaires de terres dans chacun des gouvernements de Russie.

Enfin le prince de Ligne revint de Vienne : sa présence ranima tout ce qui languissait, dissipa toute ombre d'ennui, et rendit la chaleur à tous les plaisirs. De ce moment, nous crûmes sentir que les rigueurs d'un sombre hiver allaient s'adoucir, et que le joyeux printemps ne tarderait pas à renaître.

L'impératrice, une ou deux fois par semaine, tenait cour plénière, et donnait alternativement de grands bals et de beaux concerts. Les autres jours, sa table n'était que de huit à dix couverts; les trois ambassadeurs qui la suivaient y étaient constamment admis, ainsi que le prince de Ligne, et souvent le prince de Nassau.

Le prince de Ligne ne laissait pas la moindre langueur pénétrer dans notre petit cercle ; il racontait cent histoires plaisantes, et faisait à tous propos des madrigaux, des chansons : usant seul du droit de dire tout ce qui lui passait par la tête, il mêlait un peu de politique aux charades, aux portraits; et, quoiqu'il poussât quelquefois la gaieté jusqu'à la folie, il faisait passer de temps en temps, au bruit de ses grelots, quelques utiles et piquantes moralités. Il était courtisan par habitude, flatteur par système, bon par caractère, et philosophe par goût ; ses plaisanteries faisaient rire, et ne blessaient jamais.

Les jours où le prince Potemkin ne donnait pas d'audiences publiques, ou, pour mieux dire,

ne tenait pas sa cour asiatique, je le voyais avec plus de plaisir dans l'intimité, entouré de ses aimables nièces et d'un petit nombre d'amis. C'était alors un tout autre homme, toujours original à la vérité, mais spirituel et capable de répandre un intérêt piquant dans tous les genres d'entretiens les plus variés.

Le régime des douanes russes était alors très-fiscal, très-dur, et suivi avec beaucoup de rigueur. Les ministres étrangers eux-mêmes se voyaient astreints à ne donner à leurs courriers que des sacs d'une dimension convenue, de manière à ne pouvoir laisser aucune possibilité d'y mêler aux dépêches quelques objets de contrebande; mais, dans les pays despotiques, ce sont ceux qui ont fait la loi, et dont le devoir est d'en maintenir l'exécution, qui la violent le plus souvent. En voici une preuve qui me paraît assez singulière pour être rapportée.

Lorsque mon valet de chambre Évrard, que j'avais envoyé en courrier à Versailles avec le traité de commerce signé, revint à Kioff portant les ratifications de ma cour, comme on savait qu'il était aussi chargé des présents destinés par le roi aux ministres de l'impératrice, on avait ordonné aux douanes de la frontière de le laisser passer sans le fouiller; il le savait, en profita, et, à mon insu, arriva dans Kioff avec une voiture remplie de dentelles, de bijoux et de toutes sortes d'effets de contrebande.

Or, un jour, me trouvant à déjeuner chez le prince Potemkin avec ses nièces, plusieurs dames et une douzaine d'autres personnes, je m'aperçus qu'à tous moments, et tour à tour, on quittait le salon pour entrer dans une autre pièce, dont la porte était refermée avec soin.

Toutes les fois que j'étais tenté de m'y rendre aussi, une des nièces du prince m'en empêchait, et me retenait par les plus aimables cajoleries. Enfin, cet obstacle irritant de plus en plus ma curiosité, je m'échappai, je courus, j'ouvris la discrète porte, et je vis sur une grande et large table, entourée de curieux et d'acheteurs, une grande quantité de bijoux et d'autres marchandises prohibées, que mon joyeux valet de chambre étalait avec complaisance en vantant leur beauté et déclarant leur prix.

A mon aspect, la surprise éclate dans tous les yeux : prince, curieux, acheteurs, tous semblent des coupables pris sur le fait. Mon marchand consterné replie précipitamment sa boutique. Une colère feinte brille dans mes regards; je gronde sérieusement le contrebandier, et je lui déclare que dès ce moment il n'est plus à mon service.

En vain les dames veulent m'attendrir, en vain on me presse de lui pardonner : je résiste pendant une heure à toutes les instances, et je ne me rends enfin qu'au moment où le prince, premier ministre, me supplie de faire grâce au criminel.

« Il le faut bien, lui dis-je, puisque, par un

« étrange hasard, vous vous trouvez être son « recéleur et son complice. »

L'imagination de Catherine ne pouvait rester en repos : aussi ses plans étaient plus précipités que mûris; on s'apercevait que cette précipitation étouffait dans leur germe une partie des créations de son génie.

Elle voulait en même temps former un tiers état, attirer le commerce étranger, établir des manufactures, étendre l'agriculture, fonder le crédit, multiplier le papier-monnaie, faire hausser le change, baisser l'intérêt de l'argent, bâtir des villes, créer des académies, peupler des déserts, couvrir la mer Noire d'escadres nombreuses, anéantir les Tartares, envahir la Perse, continuer progressivement ses conquêtes sur les Turcs, enchaîner la Pologne et étendre son influence sur toute l'Europe.

C'était beaucoup entreprendre; et, quoiqu'il y eût plus à faire dans un pays aussi neuf en civilisation, il est certain qu'on aurait obtenu plus de succès si on eût embrassé moins d'objets à la fois, ou si on eût voulu au moins, renonçant aux projets de conquêtes, ne s'occuper que de la prospérité intérieure, seule et vraie gloire pour les souverains.

L'hiver venait de disparaître : les eaux du Borysthène n'étaient plus enchaînées par les glaces; la nature, quittant son voile de deuil et se colorant des feux du printemps, donnait à

Catherine le signal du départ. On célébra sa fête.

Cette princesse, après avoir visité religieusement le monastère de Petschersky, distribua beaucoup de grâces et de cordons, de diamants et de perles. « La Cléopâtre de Kioff, dit à ce propos « le prince de Ligne, n'avale point de perles, mais « elle en donne beaucoup. »

Enfin l'impératrice s'embarqua, le 1er mai 1787, sur sa galère, suivie de la flotte la plus pompeuse qu'un grand fleuve eût jamais portée. Elle était composée de plus de quatre-vingts bâtiments, avec trois mille hommes d'équipage et de garnison; à leur tête marchaient sept galères d'une forme élégante, d'une grandeur majestueuse, peintes avec art, garnies d'équipages nombreux, lestes, uniformément vêtus. L'or et la soie étincelaient dans les riches appartements construits sur les tillacs.

L'une de ces galères, qui suivaient celle de l'impératrice, reçut à son bord le comte de Cobentzel et Fitz-Herbert, une seconde fut assignée au prince de Ligne et à moi; les autres étaient destinées au prince Potemkin, à ses nièces, au grand-chambellan, au grand-écuyer, aux ministres et aux grands que Catherine avait admis à l'honneur de l'accompagner. Le reste de la flotte portait les officiers inférieurs, les bagages, les munitions. Mademoiselle Protasoff et le comte Momonoff étaient logés dans la galère de Sa Majesté.

Nous trouvâmes chacun sur les nôtres une

chambre et un cabinet dont le luxe égalait l'élégance, un divan commode, un excellent lit en taffetas chiné, et un secrétaire en acajou.

Chaque galère avait sa musique. Une foule de chaloupes et de canots voltigeaient sans cesse à la tête et sur les flancs de cette escadre, qui ressemblait aux créations de la féerie.

Je ne vis jamais l'impératrice plus aimable que le premier jour de notre navigation : le dîner fut très-gai ; nous étions tous charmés de sortir de la triste ville de Kioff, où les glaces nous avaient bloqués trois mois.

Notre marche était lente, nous nous arrêtions souvent, et nous profitions de ces moments de repos pour monter sur de rapides esquifs, et pour nous promener sur les rives du fleuve, ou dans les îles fraîches et verdoyantes dont son cours est parsemé.

Une affluence immense de peuple salua l'impératrice par de bruyantes acclamations, à l'instant où l'on vit, au bruit du canon, les matelots de sa majestueuse escadre frapper en cadence, avec leurs rames peintes et brillantes, les eaux du Borysthène.

Sur les bords du fleuve une foule de curieux, qui se renouvelaient sans cesse, venaient de tous les points de l'empire admirer la marche de notre cortége, et offrir en tribut à leur souveraine les productions de leurs climats divers.

Souvent on voyait des corps légers de Cosaques

manœuvrer dans les plaines que baigne le Dniéper. Les villes, les villages, les maisons de campagne, et quelquefois de rustiques cabanes, étaient tellement ornés et deguisés par des arcs de triomphe, par des guirlandes de fleurs, par d'élégantes décorations d'architecture, que leur aspect complétait l'illusion au point de les transformer à nos yeux en cités superbes, en palais soudainement construits, en jardins magiquement créés.

La neige avait disparu ; un riante verdure couvrait la terre ; les prés étaient émaillés de fleurs ; un soleil brillant animait, vivifiait, colorait tous les objets. L'air retentissait des sons de la musique harmonieuse de nos galères, et les costumes divers des spectateurs qui bordaient le rivage, variaient sans cesse ce riche et mouvant tableau.

Enfin, plus tard, lorsque nous approchâmes de quelques grandes villes, nous vîmes rangés à leurs postes des escadrons de troupes d'élite, éclatantes par la beauté de leurs armes et par la richesse de leurs uniformes. Le contraste de leur magnifique tenue avec le dénûment des régiments du maréchal Romanzoff, annonçait assez que nous quittions le gouvernement de ce vieux et illustre guerrier, et que nous allions entrer dans ceux que la fortune avait soumis au prince Potemkin.

Les éléments, la saison, la nature et l'art, tout

semblait conspirer pour assurer le triomphe de ce favori puissant. Il espérait, en entourant sa souveraine de tant de prestiges, au moment où elle parcourait les contrées récemment conquises par ses armes, enflammer son ambition et lui inspirer le désir de tenter audacieusement de nouvelles conquêtes.

Nos matinées seules étaient libres. Nous les employions agréablement en lectures, en conversations, en visites d'une galère à l'autre, en promenades sur les bords du fleuve.

A une heure, nous nous rendions tous les jours sur la galère de l'impératrice, et nous dînions avec elle. Sa table, suivant sa coutume, ne passait point dix couverts. Une fois par semaine seulement elle invitait toutes les personnes qui avaient l'honneur de l'accompagner. Alors son dîner était servi sur un très-grand bâtiment, où soixante couverts pouvaient être facilement placés.

Sans nous appesantir sur rien, nous passions continuellement d'un sujet de conversation à l'autre. Nous comparions les temps anciens aux modernes, la France à l'Attique, l'Angleterre à Carthage, la Prusse à la Macédoine, l'empire de Catherine à celui de Cyrus. On racontait des anecdotes anciennes et nouvelles. L'impératrice nous en fit connaître plusieurs relatives à Pierre le Grand et à Élisabeth.

Comme dans la suite de cet entretien cette

princesse passait en revue assez rapidement les systèmes des législateurs de la Grèce, de l'Asie, de Rome et de l'Arabie, je lui dis qu'elle paraissait avoir perdu tout à fait le droit de dire du mal des savants, selon son habitude.

« Oui, ajouta le prince de Ligne; car songez-y « bien, Madame, après ce que nous venons « d'entendre, nous allons être obligés en con- « science de vous inscrire sur la liste de ces « savants que vous ménagez si peu.

« — Ah! je le sais, dit-elle, mon ensemble « vous plaît; vous me louez en gros; mais je « parie que, dans les détails, vous trouvez en « moi bien des sujets de critique. Je fais à tous « moments des fautes de langue et d'orthographe. « M. de Ségur conviendra que j'ai parfois la tête « bien dure, puisqu'il n'a pu parvenir à me faire « composer seulement six vers; et en vérité je « crois, malgré ses éloges, que si j'étais parti- « culière en France, ces charmantes dames de « Paris ne me trouveraient pas assez aimable « pour m'inviter à souper.

— « Songez, je vous prie, Madame, m'écriai- « je alors, que je représente près de vous la « France, et que je ne dois pas souffrir qu'on la « calomnie ainsi. »

Comme l'impératrice était en train, continuant sur ce ton, elle nous dit: « Allons, que croyez- « vous que j'aurais été dans le monde si j'y fusse « née homme et particulier? »

Fitz-Herbert répondit qu'elle aurait été un profond législateur ; Cobentzel, un grand ministre ou un ambassadeur ; moi, je l'assurai qu'elle serait devenue un général très-renommé.

« Ah ! pour le coup, reprit-elle, vous vous « trompez ; car je connais ma tête, elle est ar« dente ; j'aurais tout risqué pour chercher la « gloire, et, n'étant que sous-lieutenant, dès la « première campagne je me serais fait casser la « tête. »

Notre navigation devait durer pendant l'espace de quatre cent quarante-six verstes (1), qui séparent Kioff de Kaydak. A Kaydak, les cataractes commencent, et de là il fallait reprendre nos voitures pour nous rendre à Kherson.

Le Borysthène ou Dniéper, dont les sources se trouvent près du village de Dniéproff, à cent cinquante verstes de Smolensk, se grossit rapidement. Son cours entier est de quinze cents verstes ou près de cinq cents lieues.

Avant d'arriver à son embouchure, entre Kinburn et Oczakoff, il forme un golfe dont la longueur est de quinze lieues et la largeur de quatre. Son lit, depuis Kaydak, est embarrassé par treize cataractes qui occupent un espace de soixante verstes. Plusieurs de ces roches sont couvertes d'eau ; d'autres s'élèvent à une assez grande hauteur au-dessus de sa surface.

(1) La verste est une mesure itinéraire de Russie qui équivaut à environ un kilomètre et demi.

Ce fleuve est rapide ; plusieurs bancs de sable en rendent quelquefois la navigation assez dangereuse.

De Kaydak jusqu'à Kherson, on traversait une plaine alors presque déserte. Kherson est située à l'embouchure du Dniéper, à vingt-deux lieues de la mer.

Cinq jours après notre départ, nous nous arrêtâmes devant la ville de Kanieff, où le roi de Pologne nous attendait avec sa sœur.

C'était là que devait avoir lieu l'entrevue de Stanislas et de Catherine.

II

Ville de Kanieff. — Entrevue de Catherine et de Stanislas-Auguste. — Ville de Krementchuk. — Spectacles extraordinaires. — Arrivée de l'empereur Joseph II. — Villes de Kaydak et d'Ekatérinoslaff. — Steppes voisins. — Ville de Kherson, et fêtes qui y eurent lieu.

L'artillerie de la flotte et de la ville annonçait l'approche des deux monarques. Catherine envoya, sur une chaloupe élégante, plusieurs de ses grands officiers, qui vinrent saluer le roi de Pologne.

Ce prince, accompagné par eux, et croyant devoir, pour éviter toute étiquette embarrassante, garder un *incognito* peu compatible avec tant d'éclat, leur dit : « Messieurs, le roi de Pologne

« m'a chargé de vous recommander le comte Po-
« niatowski. »

Lorsqu'il fut monté sur la galère impériale, nous nous pressâmes en cercle autour de lui, curieux de voir les premières émotions et d'entendre les premières paroles de ces augustes personnages, dans une circonstance si différente de celle où ils s'étaient vus autrefois.

Mais notre attente fut presque totalement déçue ; car, après un salut réciproque grave, majestueux et froid, Catherine ayant présenté sa main à Stanislas, ils entrèrent dans un cabinet, et y restèrent enfermés une demi-heure.

Dès que ce tête-à-tête fut fini, Leurs Majestés vinrent nous rejoindre ; et comme nous n'avions pas pu les entendre, nos regards curieux cherchaient à lire leurs pensées sur leurs traits ; mais quelques légers nuages répandus sur leurs fronts rendaient cette lecture assez difficile : c'était, du côté de l'impératrice, un nuage d'embarras et de contrainte inaccoutumé, et, dans les yeux du roi, une certaine empreinte de tristesse, qu'un sourire affecté ne pouvait entièrement déguiser.

Ce prince vint obligeamment parler à tous ceux d'entre nous qu'il connaissait ; l'impératrice lui présenta les autres. Je reçus de lui un accueil très-gracieux.

Tout avait été calculé pour ne point laisser de vide dans une journée que, de part et d'autre, on désirait peut-être également abréger. Bientôt on s'embarqua dans de belles chaloupes, pour se rendre sur la galère du festin. Il était difficile d'en voir un plus somptueux, plus délicat et plus recherché.

L'impératrice avait à sa droite le roi, et à sa gauche l'ambassadeur Cobentzel ; le prince Potemkin, Fitz-Herbert et moi, nous étions placés vis-à-vis de Leurs Majestés.

On parla peu, on mangea peu, on se regarda beaucoup ; on écouta une belle musique, et l'on but à la santé du roi, au bruit d'une grande salve d'artillerie.

En sortant de table, le roi prit de la main d'un page les gants et l'éventail de l'impératrice, et les lui présenta.

On revint à la galère impériale ; le cercle fut court, et n'offrit rien de remarquable. Le roi se rembarqua à huit heures, et retourna à Kanieff.

Dès que le soleil eut fait place à l'ombre, la montagne de Kanieff étincela de feux ; ses flancs étaient sillonnés d'un fossé serpentant rempli de matières combustibles. Lorsqu'elles furent enflammées, elles présentèrent l'image de la lave d'un volcan, image d'autant plus parfaite, que dans le même moment, au sommet de la montagne, une éruption de cent mille fusées embrasait les airs, et multipliait ses clartés en se réfléchissant dans les eaux du Borysthène.

Notre flotte était aussi magnifiquement illuminée, de sorte que cette fois, dans notre horizon, il n'y eut point de nuit.

Le roi nous avait tous invités : nous nous rendîmes chez lui; il nous donna un bal superbe, mais l'impératrice n'y voulut point aller. Stanislas l'avait inutilement conjurée de prolonger son séjour de vingt-quatre heures ; le temps des faveurs était passé pour lui. Catherine lui dit qu'elle craindrait par ce retard de faire attendre l'empereur, qui devait la rejoindre à Kherson.

Nous continuâmes donc notre route le lendemain; et ce fut ainsi que se termina cette entrevue.

Comme le roi, dans cette occasion, avait montré beaucoup de condescendance pour l'impératrice, cette princesse, touchée de ses procédés, résolut de le soutenir contre les attaques de ses ennemis. Elle lui donna la décoration de l'ordre de Saint-André, et, avec son autorisation, le roi revêtit de l'ordre de l'Aigle-Blanc le général Engelhard, neveu du prince Potemkin.

En partant de Kanieff, Stanislas-Auguste courut promptement à la rencontre de l'empereur Joseph II, dans l'espoir de se concilier sa bienveillance, et de détourner les périls que lui faisaient redouter la puissance et l'ambition de ce formidable voisin, qui venait déjà de manifester quelque désir d'étendre les frontières de la Gallicie.

L'empereur le reçut bien, et l'assura que, loin de projeter quelque nouveau démembrement de la Pologne, il s'opposerait à tous ceux que d'autres puissances voudraient effectuer. Vaines promesses! aux yeux des souverains les plus sévères dans leur conduite privée, la politique se croit rarement obligée à se soumettre aux règles de la morale, l'intérêt dicte et rompt leurs serments.

Notre navigation continuait d'être heureuse. Elle fut seulement quelquefois ralentie par des vents contraires, et nous arrivâmes sans accident, le 10 mai, à Krementchuk.

La tristesse du séjour de Kioff, la rigueur de la saison, et surtout l'humeur du maréchal Romanzoff, avaient obscurci de quelques nuages la gaieté naturelle de Catherine. En débarquant à Krementchuk, un spectacle tout différent frappa ses regards : le printemps, ranimant la nature, donnait aux objets un air de fête, et le charme de la première verdure embellissait tout, jusqu'aux marais.

Une maison vaste, élégante, bâtie et distribuée conformément au goût de l'impératrice; un jardin anglais, où la magie du prince Potemkin avait fait transporter à grands frais des arbres d'une grosseur singulière; une vue charmante dont l'ombrage, les fleurs et les eaux variaient agréablement les perspectives; douze mille hommes de troupes habillés et équipés à neuf; toute la noblesse du gouvernement rassemblée et riche-

ment vêtue; la réunion des marchands accourus de toutes les contrées de l'empire; enfin le plaisir d'être en mouvement, après trois mois d'immobilité, et celui de voir s'avancer vers son but cet extraordinaire voyage, qui fixait l'attention de l'Europe : tels furent les préludes des scènes nouvelles dont j'allais être témoin.

La satisfaction de Catherine, nourrie chaque jour par des objets nouveaux et piquants, se manifestait à tous les yeux. Le prince Potemkin, extraordinaire en tout et toujours, se montrait aussi actif dans ses gouvernements qu'il paraissait indolent à Pétersbourg.

Tout ce que sa vive imagination, son pouvoir illimité et la connaissance profonde qu'il avait du caractère de sa souveraine, pouvaient lui fournir de moyens pour exalter sa tête, pour flatter son amour-propre, était employé avec un art inconcevable.

Il savait, par une espèce de prodige, lutter contre tous les obstacles, vaincre la nature, abréger les distances, parer la misère, tromper l'œil sur l'uniformité des plaines sablonneuses, l'esprit sur l'ennui d'une longue marche, et donner un air de vie aux déserts les plus stériles.

Toutes les stations étaient mesurées de façon à éviter la plus légère lassitude; il avait soin de ne faire arrêter la flotte qu'en face des bourgs ou villes situés dans des positions pittoresques. D'immenses troupeaux animaient les prairies; des

groupes de paysans vivifiaient les plages; une foule innombrable de bateaux portant des jeunes garçons et des jeunes filles, qui chantaient des airs rustiques de leur pays, nous environnaient sans cesse; rien n'était oublié.

Il faut convenir que, si ce premier ministre, médiocre général, politique capricieux, se montrait fort loin d'être un grand homme d'État, il était au moins le plus grand et le plus habile des hommes de cour.

Cependant, en retranchant tout ce qu'il y avait d'artifice dans ses créations, on y reconnaissait aussi quelques réalités : lorsqu'il avait pris possession de son immense gouvernement, on n'y comptait que deux cent quatre mille habitants; et sous son administration la population, en très-peu d'années, s'était élevée à huit cent mille, nombre encore faible pour une province longue de deux cents lieues et large de cent.

Le prince nous fit jouir, à Krementchuk, du spectacle d'une grande manœuvre, où se déployèrent quarante-cinq escadrons et une nombreuse infanterie. J'ai vu peu de troupes plus belles et en plus brillante tenue. Leurs mouvements purent nous donner une idée de cette tactique russe, si effrayante pour les Turcs, quoiqu'elle dût être sans doute insuffisante contre d'autres troupes. Depuis, nous leur avons donné de savantes leçons, dont ils n'ont que trop bien profité.

Après cette brillante revue militaire, l'impératrice, témoignant sa satisfaction au prince, lui dit avec une joie qui partait du cœur : « Depuis « Pétersbourg jusqu'à Kioff, j'ai cru voir le res- « sort de mon empire détendu et usé; ici je le « retrouve dans toute son activité et dans toute « sa vigueur. »

Cette princesse, ayant ensuite, conformément à ses habitudes qu'elle ne variait jamais, donné audience au clergé, aux autorités, aux marchands, invita toute la noblesse à un cercle, suivi d'un bal magnifique, et remonta sur sa galère.

Le fleuve devenait plus large, et cependant notre navigation devenait plus difficile : à chaque instant des vents trop faibles, ou des vents contraires, nous faisaient échouer sur des îles ou sur des bancs de sable; quelquefois ils nous forçaient de rester à l'ancre vingt-quatre heures de suite.

Mais l'aspect de ces rives inconnues, le plaisir de traverser un pays naguère habité par des Cosaques zaporoviens, brigands, destructeurs, ennemis de tout travail agricole ou industriel, pays aujourd'hui peuplé de citoyens soumis et laborieux, enfin la commodité et l'agrément de nos galères, ainsi que le charme des lectures et des entretiens, abrégeaient le temps pour nous, et transformaient presque en plaisirs, par leur variété, ces légers accidents d'un si long voyage.

L'impératrice même paraissait si contente

d'elle et de nous, qu'elle aurait vu avec peine, disait-elle, s'approcher le terme de cette navigation, si elle n'avait pas craint de faire attendre longtemps l'empereur, qu'on savait arrivé à Kherson.

Le prince de Ligne, plus âgé que moi de vingt ans, m'étonnait sans cesse par la vivacité de son imagination et par la jeunesse de son esprit : dès le matin, frappant contre la faible cloison qui séparait son lit du mien, il me réveillait pour me réciter des impromptus en vers et en chansons, qu'il venait de composer; et, peu de temps après, son chasseur m'apportait une lettre de quatre à six pages, où la sagesse, la folie, la politique, la galanterie, les anecdotes militaires et les épigrammes philosophiques étaient mêlées de la manière la plus originale.

Il exigeait une prompte réponse : aussi rien ne fut jamais plus suivi et plus exact que cette étrange correspondance quotidienne, entre un général autrichien et un ambassadeur français, couchés l'un à côté de l'autre sur la même galère, non loin de l'impératrice du Nord, et naviguant sur le Borysthène, à travers le pays des Cosaques, pour aller visiter celui des Tartares.

Mille amusements divers, les récits curieux et piquants que nous faisait Catherine, les réflexions spirituelles, bien qu'un peu mélancoliques, de Fitz-Herbert, les folies du grand écuyer, et la gaieté intarissable de Cobentzel, qui nous fai-

sait jouer avec lui des proverbes dans la chambre à coucher de l'impératrice (genre de talent où il excellait), variaient agréablement nos journées.

Néanmoins, les écueils et les retards se multipliant de plus en plus, l'inquiétude de l'impératrice allait peut-être se changer en humeur, lorsque nous apprîmes que l'empereur, le lendemain de son arrivée à Kherson, en était parti, et s'était rendu en toute diligence à Kaydak, dont nous n'étions éloignés que de six lieues.

Le dessein de ce monarque avait été de venir à la rencontre de la galère de l'impératrice; mais le prince Potemkin, qui s'était rendu d'avance à Kaydak, ayant prévenu à temps sa souveraine, elle se fit descendre à terre, nous laissa presque tous sur sa flotte, monta précipitamment en voiture, et courut au-devant de l'empereur, qu'elle rencontra près de la maison isolée d'un Cosaque, où ils s'arrêtèrent peu d'heures, et d'où ils partirent ensuite ensemble pour Kaydak, où nous les rejoignîmes le lendemain matin, 19 mai.

Comme l'impératrice s'était pressée au point de ne prendre avec elle aucun de ses gens, l'embarras pour faire dîner les deux grands souverains ne fut pas médiocre. Le prince Potemkin, le grand général Branitski, ainsi que le prince de Nassau, que ce dernier avait mené dans sa voiture à Kaydak, leur firent, comme ils le purent, un repas qui fut très-gai, mais aussi détestable qu'on pouvait l'attendre de si nobles cuisiniers.

Nous restâmes àKaydak toute la journéedu 19, pour attendre, non pas notre flotte entière, car plusieurs de nos bâtiments étaient restés échoués, mais au moins ceux qui portaient les hommes et les effets les plus indispensables pour la continuation du voyage.

Le 20, on alla camper sous des tentes à deux lieues de là, à l'endroit où l'impératrice voulait bâtir Ekaterinoslaff. On entendit la messe dans la tente impériale, et Leurs Majestés posèrent, en présence de l'archevêque, la première pierre de l'église de cette nouvelle capitale, dont la position est extrêmement riante. Elle est placée sur une hauteur d'où l'on aperçoit les longues sinuosités du Borysthène, et les îles boisées qui embellissent cette partie de son cours.

Nous allâmes dîner ensuite dans la maison de campagne du gouverneur de la province; elle était située sur le bord du fleuve, vis-à-vis de la plus fameuse des cataractes qui longtemps ont fait regarder ce passage comme absolument impraticable pour le commerce.

En effet, le Borysthène est barré en cet endroit dans toute sa largeur par des chaînes de rochers, dont les uns à fleur d'eau, et les autres très-élevés, forment plusieurs chutes et plusieurs cascades; le bruit nous empêchait presque de nous entendre. L'eau s'y brise et y écume avec furie.

En sortant d'Ekaterinoslaff, nous entrâmes

dans ce qu'on appelle en Russie les *steppes*, vastes et solitaires prairies, totalement dépourvues d'arbres, et coupées seulement à longs intervalles par quelques coteaux tout nus, au pied desquels serpentaient de faibles ruisseaux. On parcourt souvent sept à huit lieues sans y rencontrer un homme, une maison, un arbuste.

La partie de ces steppes où nous nous trouvions, et sur laquelle la civilisation cherche à étendre ses conquêtes et ses travaux, ressemblait à une toile unie dont un peintre commence à faire un grand tableau, en y plaçant quelques hameaux, quelques bocages, quelques champs cultivés; mais cet ouvrage, avançant avec lenteur, lui laissera encore pendant plus d'un siècle toute l'apparence d'un désert.

La veille de notre arrivée à Kherson, nous passâmes, sur un pont, la petite rivière Kaminka, qui servait autrefois de limites entre les Tartares Nogais et les Cosaques.

Ce désert de cent lieues que nous venions de traverser, rendit peut-être plus grande et plus agréable la surprise que nous causa la vue de Kherson. Je crois cependant qu'indépendamment de la disposition où notre esprit se trouvait, nous n'aurions pu nous défendre d'un juste étonnement, en voyant tant de nouvelles et imposantes créations : une forteresse presque achevée; des casernes pour vingt-quatre mille hommes; une amirauté avec tous ses magasins; un arsenal

garni de six cents pièces de canon; deux vaisseaux de guerre et une frégate prêts à lancer; des édifices publics qui s'élevaient partout à la fois; plusieurs églises d'une noble architecture; enfin une ville déjà commerçante, qui contenait deux mille maisons, des boutiques remplies de marchandises venues de Grèce, de Constantinople et de France, et environ deux cents vaisseaux de commerce qui mouillaient ou arrivaient dans le port.

Il est vrai que ce premier moment d'étonnement fut bientôt mêlé de réflexions qui rendirent notre admiration plus modérée; en voyant Kherson de plus près et plus en détail, on nous fit remarquer que sa position était mal choisie : les vaisseaux ne peuvent remonter le Dniéper que déchargés; ceux de guerre qu'on y construit sont obligés, pour descendre le fleuve, de se faire alléger par le secours de chameaux.

On n'avait point construit de quais, ni de magasins pour le commerce; les tribunaux, mal organisés, rendaient mal et lentement la justice; enfin l'infection des marais et des îles remplies de roseaux qui entouraient la ville, en faisait un séjour malsain et souvent mortel pour ses habitants.

Les premiers moments de notre séjour à Kherson furent employés en courses dans la ville, en grandes audiences, en repas de cent vingt couverts, en concerts et en bals. L'impératrice nous

mena dîner dans une maison de campagne à quatre lieues de Kherson. Le lendemain nous vîmes lancer, en sa présence, un vaisseau de quatre-vingts canons, un de soixante-six et une frégate. Le jour suivant, il y eut bal paré à la cour, dans un palais construit pour elle avec plus d'élégance que de solidité.

J'avais vu à Kanieff un roi sans force et sans autorité, entouré de la magnificence et de l'éclat des plus grands monarques; par un contraste remarquable, je voyais à Kherson un empereur puissant, simple dans ses formes, modeste dans ses manières, familier dans son accueil, ennemi de toute étiquette, permettant et provoquant la conversation sur tous les sujets, et ne voulant briller d'aucun autre éclat que de celui que lui donnaient une instruction étendue, un jugement solide, un esprit orné.

Lorsque Catherine II voulut, à Kaydak, me présenter à lui, il lui dit : » Madame, je ne suis « ici que le comte de Falkenstein, et c'est moi « qui dois être présenté au ministre de France. »

Ce prince était arrivé en Russie dans une simple calèche, accompagné d'un officier général et de deux domestiques. Le strict *incognito* qu'il gardait lui était aussi commode qu'utile pour mieux voir et pour mieux entendre; aussi voulait-il absolument qu'on le traitât comme un voyageur, et non comme un monarque.

Tous les matins il venait au lever de l'impéra-

trice, se mêlant avec nous, et attendant comme nous que cette princesse parût. Dans la journée, il parcourait tous les environs du lieu où nous nous étions arrêtés; et, comme le hasard fit que mon entretien lui plut, il faisait souvent de longues promenades seul avec moi, en me donnant familièrement le bras.

Nous partîmes de Kherson le 29 mai, pour nous rendre à Kisikerman, située sur la rive droite du Borysthène, à soixante-quinze verstes au nord-est de Kherson.

III

On traverse le Dniéper à Kisikerman. — Les Tartares Nogais et les Cosaques du Don. — Explications entre Catherine et l'auteur. — Promenades nocturnes. — Pérékop, isthme entre la mer Noire et celle d'Azoff. — Ville de Bachtchi-Saraï et le port de Sébastopol (Crimée). — Spectacle maritime. — Symphéropol et autres villes de la Crimée. — Pultawa, et tableau de la bataille de 1709. — Karkoff et villes sur la route de Moscou.

En parlant de la petite ville de Kisikerman, l'auteur observe qu'elle appartenait autrefois aux Tartares Nogais, et fait à présent partie de la nouvelle Russie, ou Russie méridionale. Les Grecs, qui la fondèrent, l'appelèrent d'abord Olviopol; les czars lui donnèrent le nom de Bélaiavéja, depuis Bérislaff, et les Tartares celui de Kisikerman, ce qui voulait dire dans leur langage *ville des filles*. Elle fut tour à tour la proie des Kozars, des Petschenèques et des Tartares.

Les marais salants, et les pétrifications qu'on trouve en abondance dans la plaine qui l'entoure, donnent lieu de croire que jadis son territoire était couvert par les eaux.

Nous passâmes en cet endroit le Borysthène; en débarquant sur la rive opposée, l'impératrice trouva une troupe de Tartares des familles les plus distinguées, qui étaient venus au-devant de cette princesse pour lui rendre hommage et pour lui servir d'escorte; de là, pour arriver à Pérékop, nous traversâmes le grand désert des Nogais.

Les Tartares, comme les Arabes, étaient partagés en tribus, dont les unes habitaient les villes de la Crimée, et les autres, toujours errantes, parcouraient les steppes avec leurs nombreux troupeaux.

Lorsque leur pays fut conquis par l'impératrice, la plus grande partie de ces peuples nomades abandonnèrent leur patrie, et se réfugièrent dans le Kuban; nous n'en vîmes donc qu'un petit nombre dont les tentes, les chevaux, les troupeaux et quelques chameaux donnaient encore un peu de vie à cet uniforme paysage.

De plus, comme le prince Potemkin voulait sans cesse lutter contre les obstacles, varier les grands tableaux qu'il offrait aux regards de Catherine, et animer la solitude même, il eut soin, autour d'un camp formé de tentes très-élégantes et richement meublées, qu'il avait fait préparer

pour sa souveraine, de faire paraître inopinément à ses yeux cinquante escadrons de Cosaques du Don.

Leurs costumes asiatiques et pittoresques, la célérité de leurs manœuvres, l'agilité de leurs chevaux, leurs courses, leurs cris, leurs lances, firent oublier momentanément les steppes, passer agréablement des heures qu'il eût été difficile autrement de ne pas trouver un peu longues et tristes.

Ce fut dans ce lieu que l'impératrice, de nouveau aigrie contre moi, et qui ne me parlait pas depuis quelques jours, recommença à me traiter avec sa bienveillance ordinaire : quelques obligeants courtisans lui avaient assuré que, trop pressé de m'éloigner d'elle, il me tardait de retourner en France, et de profiter d'un congé que le comte de Montmorin venait de m'envoyer.

Aussi, en montant en voiture à Kisikerman, elle m'avait dit, sans attendre ma réponse : « Pourquoi « vous gêner, monsieur le comte ? Si vous crai- « gnez l'ennui des déserts, qui vous empêche de « partir pour Paris, où tant de plaisirs vous « appellent ? »

On comprend facilement que j'étais pressé d'obtenir quelques explications sur une interpellation si étrange et si peu attendue : aussi, dès qu'elle fut établie dans son camp, et que nous pûmes la voir, je m'approchai d'elle et lui demandai le sens d'une plaisanterie que je n'avais pas comprise.

« Ce n'est point une plaisanterie, me répon-
« dit-elle. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois; « j'étais sûre que vos Parisiens vous plaignaient « de faire quinze cents lieues dans un pays « barbare, et au milieu d'un désert, avec une « ennuyeuse czarine. Or, apprenant que vous « aviez demandé un congé, j'ai voulu, quelque « contrariété que votre départ pût me causer, « vous mettre tout à fait à l'aise à cet égard. »

Je me récriai alors vivement sur l'étrange idée qu'elle avait de moi et de mes sentiments pour elle. « C'est en même temps, lui dis-je, Madame, « me juger aveugle, ingrat, sans discernement et « sans goût. J'ose même ajouter que j'y vois avec « peine un reste de prévention contre les Fran- « çais, qui ne méritent pas une opinion si peu « fondée. Nulle part vous n'êtes plus appréciée et « admirée qu'en France, et sur ce point je repré- « sente bien fidèlement près de vous mon pays. « Ce sera avec un véritable chagrin qu'après le « retour de Votre Majesté à Pétersbourg, je m'é- « loignerai momentanément de sa cour. Il fau- « drait, pour que mon départ eût lieu plus tôt, « qu'elle m'exilât.

« — Je n'en ai, dit-elle en riant, nulle envie. « Je voudrais que vous pussiez toujours rester « près de moi, et vous le savez bien. Si je vous « en ai un peu voulu de la visite que m'ont faite « récemment vos Turcs barbus, vos spirituels dis- « ciples, cette bouderie est tout à fait passée. »

Elle me parla ensuite des propositions qu'on ferait à la Porte. « Le roi verra par ma condes- « cendance, dit-elle, que mes dispositions pour « la paix sont sincères, et que je ne suis point « aussi ambitieuse qu'on se plaît à le supposer. » De ce moment elle reprit avec moi toute sa grâce et son enjouement.

Le soir, dès qu'elle eut congédié son cercle, l'empereur, voulant profiter de la beauté de la soirée, me prit par le bras, s'éloigna du camp, et se promena assez longtemps sur cette vaste prairie où l'œil ne voyait pas de bornes.

A l'aspect de plusieurs chameaux et de quelques pasteurs tartares errants dans la plaine : « Quel singulier voyage! me dit ce prince; et « qui aurait pu s'attendre à me voir avec Ca- « therine II et les ministres de France et d'An- « gleterre, errant dans le désert des Tartares! « C'est une page toute neuve d'histoire.

« — Il me semble plutôt, lui répondis-je, que « c'est une page des *Mille et une Nuits*, que je « m'appelle Giafar, et que je me promène avec le « calife Haroun-al-Raschild déguisé selon sa « coutume. »

Quelques moments après, l'empereur s'arrête subitement et se frotte les yeux. « En vérité, me « dit-il, je ne sais si je veille, ou si votre mot « des *Mille et une Nuits* me fait illusion; regardez « de ce côté. »

Je tournai la tête, et le même objet qui exci-

tait sa surprise me causa le plus vif étonnement. En effet, à deux cents pas de nous, nous voyions une grande, haute et immense tente qui marchait toute seule sur l'herbe et s'avançait de notre côté.

Malgré la hauteur des herbes, nous courûmes assez vite tous deux pour mieux distinguer ce phénomène singulier. Bientôt la tente s'arrêta, et nous vîmes une trentaine de Kalmouks qui en sortaient.

L'empereur me dit d'y entrer; et comme il avait fait apparemment, et en riant, quelques signes aux Kalmouks, ils me suivirent et baissèrent la couverture qui fermait l'entrée de la tente; de sorte que je me trouvai, pour ainsi dire, leur prisonnier.

Quand ils m'eurent ainsi fait faire avec eux une petite promenade de quelques toises, je recouvrai ma liberté, et je retrouvai l'empereur qui riait beaucoup de mon emprisonnement. Il entra lui-même dans la tente, et convint avec moi qu'un pareil logement, pour ceux qui en avaient l'habitude, devait être assez commode et très-propre à les mettre à l'abri des rigueurs de toutes les saisons.

Le lendemain nous arrivâmes à Pérékop, isthme étroit qui sépare la mer Noire de la mer d'Azoff. Une muraille et un fossé s'étendent de l'une à l'autre mer. On y voit un fort carré en pierres, et un bourg composé de quelques baraques. Pérékop est l'entrée, la porte et la clef de

la presqu'île de Crimée, à laquelle l'impératrice conquérante venait de rendre l'antique nom de Tauride.

La presqu'ile de Crimée est entourée à l'est par la mer d'Azoff, au sud et à l'ouest par la mer Noire, et bornée au nord par les plaines désertes de l'ancienne Scythie.

La partie plate de cette presqu'île, malgré la fertilité de son terrain, était, lorsque je la vis, presque aussi déserte que les steppes des Nogais. Le nord était coupé de lacs salés, riche branche de commerce. De nombreux troupeaux paissaient dans ces vastes pâturages; le long de la route, de loin en loin, on apercevait quelques hameaux et quelques champs qui commençaient à être cultivés.

La partie montagneuse et méridionale, où l'on entre après avoir passé la rivière nommée Salguire, offre un coup d'œil tout différent: l'air y est sain, le ciel pur, la nature féconde; la majesté de ces monts, dont quelques-uns s'élèvent à dix-huit cents pieds de hauteur, est imposante.

Les nombreuses vallées qui les séparent sont riches de fleurs, de fruits, de bois, de ruisseaux, de cascades et de culture. Des arbres touffus de toute espèce, de riants bocages, des lauriers, des vignes qui se marient aux troncs des arbustes, des maisons de plaisance entourées de jolis jardins, présentent aux voyageurs mille aspects variés et délicieux.

Au revers des montagnes, on éprouve la chaleur du climat de Naples et de Venise, tandis qu'au nord, dans la plaine, aucune hauteur n'arrêtant la course des vents depuis la mer Baltique jusqu'au Pont-Euxin, c'est-à-dire pendant l'espace de huit cents lieues, on y ressent la rigueur du froid des zones glacées. L'embouchure du Borysthène même est quelquefois prise par les glaces, de sorte que jusqu'aux montagnes on reste sous le climat de la Russie, pour passer en peu d'heures sous celui de l'Italie.

Toutes les côtes offrent aux navigateurs de bons ports, des rades sûres, et, en considérant l'étendue de la Tauride, la variété de ses productions, et tous les moyens de défense que la nature lui a prodigués, on trouve très-simple que tant de peuples s'en soient disputé pendant tant de siècles la possession.

Les plus anciens peuples qui l'ont habitée et dont la mémoire soit parvenue jusqu'à nous, sont les Kimères ou les Kimbres, qui ont donné leur nom au bosphore Kimérien ou Cimmérien.

Depuis, les Scythes s'emparèrent des plaines; mais ils ne purent parvenir à se rendre maîtres des montagnes. Les Kimériens s'y maintinrent longtemps sous le nom de Taures, ce qui fit appeler Tauride la presqu'île.

Ici l'auteur passe en revue divers peuples et conquérants qui occupèrent cette péninsule depuis les Grecs jusqu'aux Turcs, qui en laissèrent la

possession aux princes ou khans de la famille de Guerray, descendant de Gengis. Ensuite il parle de la conquête de la Crimée par les Russes, en ces termes.

En 1771, le prince Dolgorouki et les Russes, après avoir envahi la Crimée, donnèrent le titre de khan à Saheb-Guerray. Celui-ci céda à l'impératrice les villes de Kertch et Kilbourn, et bientôt les Turcs rétablirent le dernier khan déposé.

Après plusieurs combats, le frère de Saheb, soutenu par les Russes, reconquit la presqu'île, qui cependant resta depuis livrée aux guerres civiles: les Russes les prolongèrent en s'y mêlant.

En 1779, la France obtint l'évacuation de la Crimée par l'armée russe, et le khan fut obligé de faire confirmer son élection par le Grand Seigneur.

Mais, les dissensions intérieures continuant toujours, le khan Saheb-Guerray, dont les ports étaient bloqués par les vaisseaux russes, se trouvant sans défense et menacé par l'armée que commandait le prince Potemkin, descendit du trône, et céda à Catherine II la Crimée, le Kuban et l'île de Taman. La Porte, abandonnée par l'empereur d'Autriche et par le roi de France, se vit forcée d'y consentir.

Cette importante révolution, qui, en renversant le dernier souverain de la race de Gengis-Khan, donnait à la Russie la possession de la mer Noire,

et qui la faisait, pour ainsi dire, planer sur la capitale de l'empire ottoman, ne produisit alors qu'une légère impression en Europe.

Ainsi Catherine, victorieuse sans obstacle, put, au gré de ses désirs, entrer triomphalement dans l'antique Tauride, et s'asseoir sur le trône de ces princes tartares dont les ancêtres avaient si souvent forcé les czars de Russie à venir présenter leurs serviles hommages aux chefs insolents de la *horde dorée.*

Le 30 juin, nous passâmes les fameuses lignes de Pérékop, qui, malgré la force de leur position et la profondeur de leurs fossés, n'ayant jamais pu arrêter la marche d'aucun ennemi, ne sont plus aujourd'hui qu'un simple objet de curiosité; nous visitâmes ensuite la forteresse d'Or, qui les défend.

Comme nous en sortions, nous vîmes un corps assez nombreux de cavalerie tartare, richement vêtue et armée, qui venait au-devant de l'impératrice pour lui servir de garde d'honneur. Cette princesse avait voulu n'être escortée, pendant son séjour en Crimée, que par ces mêmes Tartares, si dédaigneux pour son sexe, si constamment ennemis des chrétiens, et si récemment subjugués par elle. Une preuve de confiance si peu attendue réussit, comme presque tout ce qui est audacieux.

Le 31, ayant traversé le Salguire, nous arrivâmes dans la ville de Bachtchi-Saraï, et toute

la cour s'établit dans le palais des anciens khans.

Bachtchi-Saraï est située dans un vallon très-étroit, ou plutôt dans une gorge, sur la rivière Tschourouk. Fondée dans le XVIe siècle par les Tartares, ses maisons, assez mesquinement bâties, s'étendent en amphithéâtre sur la pente des montagnes très-hautes qui l'entourent, qui la pressent, et dont les immenses rochers semblent à tous moments près de l'écraser. C'est un des plus singuliers points de vue qui puissent exciter la curiosité des voyageurs.

Bachtchi-Saraï, fort dépeuplée depuis la conquête, contenait cependant encore neuf mille habitants, presque tous musulmans. La politique de Catherine ne gênait ni leur commerce ni leur culte; elle les laissait suivre en tous leurs anciens usages, de sorte que nous pouvions nous croire véritablement transportés dans un ville de Turquie ou de Perse, avec cette seule différence que nous avions le loisir d'y tout examiner, sans avoir à craindre aucune des humiliations que les chrétiens sont forcés de subir dans tout l'Orient.

On nous dit que le palais du khan, devenu le nôtre, avait été construit, sur des dimensions plus petites, d'après le modèle du sérail de Constantinople. Ce palais est près de la rivière, sur le bord de laquelle les Tartares ont construit un quai; on y arrive par un petit pont de pierres, et on entre dans une grande cour.

Vers la gauche, se trouve la grande mosquée du

khan; plus loin, les écuries; à droite, le palais du sérail : il n'a qu'un étage, et est composé de plusieurs corps de bâtiments séparés et d'inégale hauteur; un jardin divisé en quatre terrases l'environne.

Près de la mosquée, on aperçoit le cimetière où l'on enterrait les khans, les mirzas ou grands, et les prêtres. Ces lieux consacrés aux morts sont très-pittoresques, dans l'Orient, par la forme variée des tombeaux, et par la beauté des arbres qui les ombragent.

Leurs Majestés Impériales occupaient les appartements du sultan. Fitz-Herbert, Cobentzel, le prince de Ligne et moi, nous étions logés dans les autres chambres, qui donnaient sur de jolis jardins entourés de murailles très-élevées.

Chaque appartement n'avait pour tout meuble qu'un large et commode divan, qui en faisait le tour. Le milieu de la pièce était entièrement occupé par un grand bassin carré, de marbre blanc, au centre duquel des tuyaux faisaient jaillir sans cesse des gerbes d'une eau fraîche et limpide.

Les mahométans soumis ne pouvaient rien nous refuser: ainsi nous entrâmes dans la mosquée pendant les prières. Nous y vîmes un de ces spectacles qui attristent la raison humaine : trente ou quarante derviches fanatiques, qu'on appelait en arabe des *tourneurs*, pirouettaient sur eux-mêmes avec la rapidité d'une toupie, et en criant

de toutes leurs forces *allah-hou, allah-hou, allah-hou*, avec une telle violence, qu'à la fin ils tombaient la poitrine sur la terre, exténués et presque sans respiration.

En sortant de Bachtchi-Saraï, nous parcourûmes d'agréables vallées, et nous traversâmes la Cabarta, dont les rives sont si pittoresques, qu'on peut comparer toutes les campagnes qu'elle arrose aux jardins les plus délicieux. Nous arrivâmes pour dîner à Inkerman, précédemment nommée Théodora par les Grecs, et Actiar par les Tartares : là, de hautes montagnes, s'étendant en demi-cercle, forment un golfe large et profond, sur les bords duquel étaient jadis bâties l'antique Kherson et la ville d'Eupatorie. Ce port et cette rade célèbre de la Chersonèse Tauride, plus tard appelé Héracléotique, avaient reçu de l'impératrice le nom de Sébastopol.

La vue de ces côtes de la Tauride, consacrées à Hercule, à Diane, réveillait en nous les souvenir fabuleux de la Grèce, ainsi que la mémoire plus historique des rois du Bosphore et des exploits de Mithridate.

Pendant le repas de Leurs Majestés Impériales, aux accords d'une musique harmonieuse, on ouvrit tout à coup les fenêtres d'un grand balcon. Alors le plus magnifique spectacle frappa nos regards : à travers une ligne de Tartares à cheval qui se separèrent, nous aperçûmes derrière eux une baie profonde de douze verstes et large de

quatre. Au milieu de cette rade terminée par l'aspect d'une vaste mer, une flotte formidable, construite, armée, équipée en deux années, était rangée en bataille en face de l'appartement où nous dînions avec l'impératrice.

Cette armée salua sa souveraine du feu de tous ses canons, dont le bruit éclatant semblait annoncer au Pont-Euxin qu'il avait une dominatrice, et que ses armes pouvaient en trente heures faire briller son pavillon et planter ses drapeaux sur les murs de Constantinople.

Nous nous embarquâmes au fond du golfe. Catherine passa en revue les vaisseaux de son armée navale, admirant de larges et profondes anses que la nature semblait avoir creusées dans les deux flancs de cette rade, pour en faire le plus beau port du monde connu.

Après avoir ainsi parcouru l'espace de deux lieues, nous débarquâmes au pied d'une montagne sur laquelle s'élevait en amphithéâtre la nouvelle Sébastopol, fondée par Catherine. Déjà plusieurs magasins, une amirauté, des retranchements, quatre cents bâtiments qui s'élevaient, une foule d'ouvriers, une forte garnison, deux hôpitaux, plusieurs ports pour le carénage, pour le commerce et pour la quarantaine, donnaient à cette naissante création l'apparence d'une ville imposante.

Les trois vaisseaux lancés en notre présence à Kherson, et d'autres à Taganrok, devaient incessamment arriver. Mais, en les attendant, nous voyions une escadre de vingt-cinq bâtiments de guerre, qui garnissaient la rade, complétement armés et équipés, et prêts, dès que Catherine le voudrait, à déployer leurs voiles au premier signal.

L'entrée du golfe est sûre, commode, à l'abri de tous les vents, et assez étroite pour que les feux des batteries placés sur les deux rivages puissent non-seulement se croiser, mais encore porter à mitraille d'une côte à l'autre.

Les roches des montagnes, dont l'imposante enceinte forme le vaste golfe de Sébastopol, et que les Grecs nommaient le Cténus, sont criblées de cavernes qui attirent justement la curiosité des voyageurs.

Ces immenses catacombes furent jadis les retraites des Taures, de ces pirates qui en sortaient comme des oiseaux de proie pour exercer sur la mer Noire leurs brigandages. Plus tard ces cavernes devinrent le refuge des Grecs proscrits et des chrétiens persécutés.

On y voit encore des chapelles, des débris d'autel; les regards y sont frappés par un escalier de cinquante toises taillé intérieurement dans le roc.

A une lieue environ au sud-ouest de Sébastopol, nous aperçûmes les ruines de l'antique Kherson, vaste débris d'édifices autrefois magnifiques. Cette ville, bâtie six cents ans avant Jésus-Christ,

et l'une des principales cités des rois du Bosphore, fut sans doute, depuis, sous le règne du fameux et infortuné Mithridate, témoin de ses triomphes sanglants et des cruautés qui ternirent sa gloire.

Ayant rejoint la cour, nous partîmes de Sébastopol pour retourner à Bachtchi-Saraï, en traversant l'Alma; et cette route ne nous offrit d'autre objet remarquable qu'une haute montagne nommée Biaklia-Kauba, qui depuis son sommet jusqu'à sa base, est toute criblée de cavernes: quand la tyrannie régnait sur la terre, ce n'était que dans les profondeurs de son sein que les hommes pouvaient trouver refuge et sécurité.

Notre repos fut court: nous quittâmes les roches escarpées de Bachtchi-Saraï, le palais du khan et son sérail, et nous arrivâmes sur les bords du Salguire, dans la ville d'Achmetschet, nommé Symphéropol par Catherine. C'est aujourd'hui la capitale de la presqu'île; elle est située au milieu d'une plaine unie, entourée à quelque distance de collines dont les vallées sont peuplées de bocages frais, de jardins riants, de peupliers majestueux à forme pyramidale.

Nous continuâmes notre marche vers la partie orientale de la Tauride, et nous arrivâmes à Stari-Krim, à vingt verstes de Soudak et à la même distance de Théodosie.

Stari-Krim, connue dès le VIe siècle, devint, dans le XIIIe, une des villes principales.

Nous nous y arrêtâmes peu, et nous arrivâmes en quelques heures dans les murs, ou plutôt sur les ruines de l'infortunée et célèbre Théodosie (Caffa).

Pour nous distraire des impressions produites par ces débris et par cette solitude, nous parcourûmes la presqu'île de Kertch. C'est une plaine coupée par plusieurs ruisseaux et par quelques bouquets de bois. On y trouve des lacs salés. Le terrain s'élève en approchant de la mer d'Azoff et du détroit de Yénikalé.

Kertch était appelée par les Grecs Panticapée, et plus tard Bosphore. Elle est située au pied d'une montagne et sur le bord du détroit jadis Cimmérien, aujourd'hui détroit de Yénikalé. Sa rade est vaste et sûre.

Nous partîmes de Caffa pour retourner directement à Pétersbourg; et, après avoir traversé de nouveau les steppes de la Crimée, l'isthme de Pérékop, et le désert des Nogais, nous arrivâmes à Kisikerman, où Joseph II et Catherine se séparèrent, en se renouvelant mutuellement les assurances d'une amitié dont ce long voyage avait dû resserrer les nœuds.

De là nous nous rendîmes à Krementchuk, où l'impératrice se reposa. Depuis, elle poursuivit sa route vers le nord, et arriva le 20 juin à Pultawa, petite ville mal fortifiée, mais célèbre par la victoire que remporta en 1709 Pierre Ier sur le roi de Suède Charles XII.

Ici la czarine fut surprise par un tableau vivant de cette bataille, dont voici quelques détails.

Nous vîmes, dit l'auteur, l'armée russe partagée en deux corps, dont l'un occupait les retranchements russes, et l'autre les redoutes suédoises. Sous les yeux de l'impératrice, le prince Potemkin fit exécuter, avec beaucoup d'ensemble, de précision et de célérité, tous les mouvements qui pouvaient nous retracer cette fameuse bataille, dont on lui présentait l'image.

Rien n'arrêtant plus cette princesse, elle partit de Pultawa pour se rendre à Karkoff.

Karkoff est située sur un coteau élevé, près des rivières Karkoff et Lopani, à trois cent soixante lieues de Pétersbourg. Elle fut fondée au milieu du XVIIe siècle par les Cosaques, dans le dessein d'en faire une barrière contre les incursions des Tartares de Crimée. On y comptait douze mille habitants; son commerce, assez actif, consistait en suif, beurre, cire et miel. La plupart de ses maisons étaient encore en bois.

Nous traversâmes ensuite les riches et fertiles provinces de Kursk et d'Orel.

Cursk, capitale d'un gouvernement, était riche et peuplée. On l'avait rebâtie sur un nouveau plan. On y comptait deux mille maisons, deux écoles, l'une pour les jeunes nobles, l'autre pour les enfants des marchands et des bourgeois, plusieurs tanneries et quelques fabriques.

Après avoir quitté cette ville, l'impératrice se

rendit à Orel, où nous séjournâmes. Là, nous étions encore à deux cent soixante-dix lieues de Pétersbourg, et à quatre-vingt-douze de Moscou. Orel est placé dans une plaine riante, entre l'Oka et l'Orlik; c'est une jolie ville, capitale du gouvernement qui porte son nom. Autrefois elle était fortifiée.

En continuant notre route jusqu'à Moscou, nous ne trouvâmes rien de bien remarquable que la ville de Toula; on pouvait presque la compter parmi les créations de Catherine, tant elle l'avait embellie. Déjà une grande partie des maisons de bois avaient fait place à de beaux bâtiments en pierres.

Cette ville était depuis longtemps connue par sa manufacture d'armes; elle en fournit pour toute l'armée russe. On y faisait aussi des ouvrages en acier, et cette branche d'industrie, encouragée par Catherine, était arrivée à un tel point de perfection, qu'elle pouvait prétendre à rivaliser avec les fabriques anglaises. Sa Majesté fit présent à chacun de nous de quelques productions dans ce genre très-habilement travaillées.

Avant d'arriver à Moscou, nous traversâmes les villes peu remarquables de Serpoukoff et de Podol. Enfin, nous arrivâmes le 4 juillet à Kolumenski, élégante maison de plaisance impériale, située à deux lieues de Moscou.

CHAPITRE IV

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LES VILLES DE MOSCOU ET DE PÉTERSBOURG.

I

Maisons de plaisance aux environs de Moscou. — Fêtes données en cette ville. — Retour à Pétersbourg. — Palais de l'Ermitage. — Théâtre. — Guerre avec la Suède.

Trois jours après son arrivée à Kolumensky, Catherine s'établit au Kremlin, et, avant de partir pour Pétersbourg, se reposa encore à Pétrowski, autre maison de plaisance à une lieue de Moscou.

Nous reprenons ici le récit de l'auteur sur cette capitale et sur le retour de l'impératrice à Pétersbourg.

Je parlerai, dit-il, peu de Moscou : ce nom rappelle de trop sombres souvenirs. D'ailleurs on a fait cent fois la description de cette grande et belle capitale : il est peu de nos familles dans lesquelles il ne se trouve un guerrier couvert de gloire et de blessures, dont les récits ne leur aient fait connaître les palais, les jardins, les temples, les baraques, les masures, les champs, le Kremlin, le quartier Chinois, les clochers dorés, qui présentaient à nos yeux, dans Moscou, l'image bizarre de plusieurs groupes de palais ou de châteaux, environnés chacun de leurs villages.

Les flammes en ont dévoré la plus grande partie. Depuis elle est sortie de ses cendres, et ce sera dorénavant une nouvelle ville que nos voyageurs auront à visiter et à peindre.

Il est facile d'imaginer quelle fut la magnificence des fêtes qu'une noblesse nombreuse, fière et riche, s'empressa de donner à l'impératrice; mais s'il était un peu fatigant d'y assister, il serait encore plus ennuyeux de les décrire.

Ces grandes fêtes se ressemblent toutes : de grands bals sans gaieté, de grands spectacles sans intérêt, des vers de circonstance sans esprit, d'éclatants feux d'artifice qui ne laissent après eux que de la fumée, beaucoup d'argent, de temps et de fatigues perdus : voilà ce qu'on en sait, ce qu'on en dit, ce qu'on en dira toujours; ce qui n'empêchera jamais ni de les recommencer, ni d'y courir.

Catherine, à son tour, voulait donner au Kremlin des bals et des fêtes dont la pompe devait être proportionnée à sa puissance; mais tout fut décommandé, parce qu'elle apprit soudainement que, les gouverneurs de plusieurs provinces ayant négligé l'exécution de ses ordres, et laissé dégarnir les greniers d'abondance qu'elle avait établis, une disette de grains aussi réelle qu'imprévue désolait ses peuples.

L'impératrice, s'étant retirée et reposée quelques jours à Pétrowski, repartit pour Pétersbourg, et nous arrivâmes à Czarskosélo le 22 juillet, après avoir revu pour la seconde fois, avec elle, la jolie ville de Twer, Wischney-Wolotschok, Waldaï, et cette grande Novogorod, fameuse autrefois comme république, longtemps dominatrice du Nord, illustre par ses victoires et heureuse par son indépendance.

Ce long et singulier voyage, qui venait de nous offrir successivement l'image d'une immense galerie ornée de tableaux les plus variés, les plus nouveaux, étant enfin terminé, je pris congé de l'impératrice, et je revins à Pétersbourg reprendre le cours d'une vie diplomatique, qui me parut, dans les premiers moments, un peu monotone et sérieuse : c'était en effet quitter l'action rapide et variée du roman, pour revenir à la marche lente et grave de l'histoire. Pendant quelque temps, je ne m'occupai que du soin d'entretenir par mes assiduités la faveur dont l'impératrice daignait m'honorer.

Cette princesse m'admettait plus que jamais dans sa société intime; elle m'invitait souvent à dîner, et presque tous les jours me permettait d'assister avec elle à un spectacle qui avait lieu dans son palais de l'Ermitage.

La vue de cet Ermitage répondait assez mal à son nom; car, en y arrivant, on était frappé de la grandeur des pièces et des galeries qui le com-

posaient, de la magnificence de son ameublement, du grand nombre de tableaux des plus grands maîtres qui l'ornaient, et d'un agréable jardin d'hiver, où la verdure, les fleurs et le chant des oiseaux semblaient transporter le printemps de l'Italie du milieu des glaces du pôle.

La bibliothèque la mieux choisie annonçait assez que l'ermite de ce lieu avait plus de penchant pour les lumières de la philosophie que pour les pratiques monacales.

On y voyait aussi une sorte de cours d'histoire presque animée; c'était la collection la plus complète des médailles de tous les pays et de tous les siècles.

Enfin, à l'extrémité de ce palais, on entrait dans une salle de spectacle élégamment construite, et copiée en petit d'après le modèle antique du théâtre de Vicence; elle était demi-circulaire, n'avait point de loges, et n'offrait aux regards qu'un amphithéâtre de gradins.

Une fois seulement tous les quinze jours, pendant l'hiver, l'impératrice invitait au spectacle le corps diplomatique et toutes les personnes présentées à la cour. Le reste du temps, le nombre des spectateurs se réduisait à une douzaine de personnes.

Le grand-duc et la grande-duchesse profitaient rarement de la permission qu'ils avaient de venir à l'Ermitage.

On s'était occupé, par les ordres de l'impératrice, à faire venir de France une bonne troupe

de comédie. Celle que j'y vis nous offrait une réunion de talents fort distingués : on y remarquait le célèbre acteur Aufrène ; quelques fameux compositeurs et virtuoses, Païsiello d'abord, plus tard Cimarosa, Sarti, le chanteur Marchesi et M[me] Todi, faisaient les délices, non de l'impératrice, dont l'oreille était insensible à l'harmonie mais du prince Potemkin et de plusieurs amateurs éclairés.

Catherine II voulut faire un cours assez complet de notre théâtre : tous les soirs on représentait devant elle quelque pièce de Molière ou de Regnard. Mais il serait difficile d'exprimer quel fut, dans les premiers jours, l'embarras de nos pauvres acteurs, obligés de jouer sur un grand théâtre, voyant en face d'eux une salle magnifique, bien éclairée, mais presque déserte, et dont dix ou douze spectateurs peuplaient seuls la solitude. Là, les applaudissements, même unanimes, ne faisaient pas un bruit fort encourageant, et c'était bien certainement le cas de peser les suffrages au lieu de les compter.

On reçut en ce temps d'assez mauvaises nouvelles de Finlande, sur la guerre qui s'y était allumée : le général suédois Steding avait battu complétement le général russe Schultz à Pomala, et s'était emparé de son artillerie. Catherine me parut plus irritée qu'inquiète de cet échec.

II

Affaires de France. — Victoire sur les Turcs. — L'auteur se dispose à partir. — Sa dernière audience. — Ses visites d'adieu et de départ.

L'impératrice, continue le comte de Ségur, me parle avec beaucoup d'intérêt des affaires de France. « Votre tiers état, me dit-elle, élève de « bien hautes prétentions ; il excitera le ressen-« timent des deux autres ordres, et cette dis-« corde peut avoir des suites aussi longues que « dangereuses. Je crains que le roi ne se voie « forcé à trop de sacrifices sans parvenir à satis-« faire les passions. »

Je lui répondis que, « sans être exempt d'in-« quiétude, je conservais encore beaucoup d'es-« pérance, puisque le roi, aimé de toute la nation, « ne voulait que le bonheur public, et qu'en « général l'effervescence des peuples ne devient « violente et durable que lorsqu'elle se trouve « contrariée et comprimée par un injuste abus « de la force. »

Peu de jours après cet entretien, le vice-chancelier, m'ayant prié de me rendre promptement chez lui, m'apprit les événements qui s'étaient passés à Paris le 14 juillet. Il me dit « que tout le peuple de la capitale s'était in-« surgé, et avait pris la Bastille ; qu'on avait

« forcé le roi de venir à l'Hôtel-de-Ville arborer la « cocarde de l'insurrection; que le désordre était « au comble; enfin, que partout on bravait les « lois, on insultait la noblesse, on pillait les « châteaux. »

Comme on ne m'avait point écrit (suivant l'usage très-blâmable, selon moi, et pourtant suivi par beaucoup de ministres dirigeants, dans la crainte de se compromettre), il m'était impossible de répondre d'une manière convenable et de distinguer ce qui pouvait y avoir de vrai ou d'exagéré dans ces nouvelles.

Elles se répandirent avec rapidité, et furent très-diversement reçues, selon la condition et les sentiments de ceux auxquels elles parvenaient. A la cour, l'agitation fut vive, et le mécontentement général : dans la ville, l'effet fut tout contraire; et, quoique la Bastille ne fût assurément menaçante pour aucun des habitants de Pétersbourg, je ne saurais exprimer l'enthousiasme qu'excitèrent parmi les négociants, les marchands, les bourgeois et quelques jeunes gens d'une classe plus élevée, la chute de cette prison d'État, et ce premier triomphe d'une liberté orageuse.

Français, Russes, Danois, Allemands, Anglais, Hollandais, tous, dans les rues, se félicitaient, s'embrassaient, comme si on les eût délivrés d'une chaîne trop lourde qui pesât sur eux.

Cette folie, que j'ai peine encore à croire en la

racontant, n'eut que quelques moments de durée: la crainte arrêta bientôt ce premier mouvement. Pétersbourg n'était pas un théâtre sur lequel on pût faire sans dangers éclater de pareils sentiments.

Bientôt on fut distrait de ces événements lointains, et les combats qui se livraient à peu de distance de la capitale absorbèrent toutes les attentions. Comme on avait fait mystère de la victoire de Steding et de ses détails, ils furent, ainsi que cela arrive toujours, connus, malgré le gouvernement, et fort exagérés. Le ministère s'en alarma, et défendit, sous des peines sévères, de parler dans les lieux publics des affaires de la guerre de Suède.

La fortune cessa bientôt de se montrer infidèle pour Catherine : elle avait ordonné aux escadres de Tchitchakoff et de Kasilinoff de se réunir. La flotte suédoise s'y opposa. On combattit huit heures sans perte considérable des deux côtés; mais les Russes s'attribuèrent avec raison l'avantage de cette journée, puisque leur jonction fut faite.

Le prince de Nassau battit et mit en fuite vingt bâtiments suédois, dont plusieurs portaient des canons de vingt-quatre; et, bravant le feu de tous les îlots fortifiés qui s'opposaient à sa marche, il franchit heureusement toutes les passes. Nous apprîmes aussi que le général Souwaroff et le prince de Cobourg avaient défait trente mille Turcs, pris Foczany, douze étendards et le camp des musulmans.

On recevait de tous côtés les lettres les plus alarmantes relativement à nos troubles intérieurs, et comme je persistais à croire qu'un heureux accord terminerait ces dissensions, Catherine me dit : « Je le souhaite plus que personne; mais je « ne commencerai à y croire que lorsque votre « peuple cessera de se livrer à des excès qui « m'indignent. Au reste, je vous avertis que les « Anglais veulent se venger de leurs revers en « Amérique : s'ils vous attaquaient, cette nou- « velle guerre vous rendrait service, en attirant « au dehors le feu qui vous tourmente. «

L'impératrice eut bientôt un nouveau motif de s'applaudir des preuves de confiance qu'elle avait données au prince de Nassau : cet aventureux guerrier remportait sur les mers du Nord des palmes non moins brillantes que celles dont il s'était paré dans le Liman. Profitant habilement de l'imprudence commise par le roi de Suède, qui s'avançait toujours sans assurer sa retraite et ses communications, il attaqua la flotte suédoise à l'embouchure de la Kimen, et remporta sur elle une victoire signalée.

Le combat dura quatorze heures, depuis le matin jusqu'à une heure après minuit. Les Suédois furent mis en fuite ; Nassau s'empara du vaisseau amiral, de quatre autres bâtiments portant quarante canons, d'un cutter et de trois galères; il fit prisonniers quarante officiers, treize cents

matelots ou soldats, et coula bas plusieurs bâtiments embossés près des îles.

L'amiral suédois se vit contraint de se sauver sur un yacht. Dans cette glorieuse action la garde impériale accrut sa renommée, et le chevalier de Litta fut cité glorieusement.

Nassau, débarqué ensuite avec six mille hommes, marcha rapidement dans l'espoir de couper toute retraite au roi de Suède; mais ce prince, menacé par trois autres corps russes, qui l'attaquaient de front et sur les flancs, avait abandonné à la hâte le poste d'Egfort. Nassau le poursuivit, atteignit son arrière-garde, lui prit cinq cents hommes, une partie de ses munitions et ses bagages. Pendant ce temps, sa flottille, poursuivant ses avantages, détruisit encore quarante bâtiments suédois.

Un courrier du prince Potemkin vint, à cette époque, terminer toutes les inquiétudes de Catherine sur l'issue de la campagne contre les Turcs, qui était alors sur le point de s'ouvrir. Il lui mandait que le prince de Cobourg et Souwaroff venaient de livrer bataille au grand vizir et de le battre complétement.

On avait pris aux Turcs leur camp, cinquante étendards, quatre-vingts canons; six mille Turcs étaient restés sur le champ de bataille. Le général russe Ribas avait enlevé aux musulmans le fort Atgibey. D'un autre côté, on apprit que le capitan-pacha, défait et poursuivi par le prince Repnin,

s'était enfermé dans Ismaïl. Pendant ce temps, Potemkin et Anhalt battaient le beglier-bey de Romélie, et lui tuaient six cents hommes.

Vers la même époque, les Autrichiens investirent Belgrade, qui fut prise peu de temps après; mais je n'appris cette nouvelle qu'après mon départ de Russie.

Nous étions à la fin de septembre : on pouvait regarder comme terminées les campagnes du sud et du nord. Il était évident que le roi de Suède, trop animé du désir de réparer son nouvel échec, et comptant sur l'appui des Prussiens, ne songerait pas de longtemps à la paix.

Je savais de M. de Choiseul que le sultan Sélim, loin de prêter l'oreille à ses propositions pacifiques, n'écoutait que les conseils hostiles de l'Angleterre et de la Prusse.

Ainsi, ayant obtenu tout ce que je pouvais désirer de la cour de Russie, un traité de commerce, l'acceptation de notre médiation, et la promesse de signer la quadruple alliance dès que notre gouvernement s'y déterminerait, il ne me restait plus d'autre rôle à remplir à Pétersbourg que celui d'observateur, dont un chargé d'affaires pouvait s'acquitter aussi bien que moi.

Dès le mois précédent, j'avais écrit à M. de Montmorin pour lui demander un congé : il m'était doublement nécessaire, car je souffrais d'un mal de poitrine qu'un hiver de plus sous ce climat glacé pouvait, disait-on, rendre fort dangereux.

J'étais absent de mon pays depuis cinq années; enfin de grands orages éclataient au sein de ma patrie.

A huit cents lieues de distance on reçoit des nouvelles si incomplètes, on entend des récits d'une nature si exagérée ! A tout moment on me disait que le sang inondait la France, que les châteaux étaient pillés, que des couleurs opposées armaient tous les Français les uns contre les autres, que Paris même et Versailles devenaient le théâtre de scènes tumultueuses, souvent sanglantes.

On nous avait mandé que, le 4 août, la noblesse, soit par une sorte d'enthousiasme ou d'ivresse, soit par la crainte des violences d'une multitude effrénée qui s'était déjà portée, près de l'Hôtel-de-Ville, à d'affreux excès, venait d'offrir à la nation, dans une séance du soir, le sacrifice de ses antiques droits et de tous ses priviléges.

Peu de temps après, sur la motion de Duport, l'assemblée, consommant ces sacrifices par un seul décret, avait prononcé ces paroles brèves et solennelles qui retentissent encore dans les deux mondes : *Le régime féodal est aboli.*

On avait pu regarder l'événement du 14 juillet comme une insurrection passagère; mais le 4 août proclamait une grande révolution : c'était un ordre social nouveau s'établissant sur les débris de l'ancien ordre social. Que de dissensions, que de

combats, que d'orages, n'étaient pas annoncés par ce prompt triomphe de l'égalité sur une fière et antique aristocratie !

Mes préparatifs furent prompts : je présentai aux ministres mon secrétaire de légation, M. Genet, comme chargé d'affaires ; je rédigeai et je lui laissai une instruction, dans laquelle je ne négligeai rien de ce qui pourrait diriger sa conduite et rendre son travail plus facile ; enfin je pris congé de l'impératrice, et certes cette audience m'aurait profondément affligé, si j'avais cru voir cette princesse pour la dernière fois, mais je m'absentais par congé, et j'espérais revenir dans peu de mois près d'elle.

Elle daigna me montrer quelques regrets de mon départ, et me parla beaucoup des affaires de France : « Dites au roi, ajouta-t-elle, combien « je fais de vœux pour son bonheur Je souhaite « que sa bonté soit récompensée comme elle le « mérite, que ses plans réussissent, qu'il voie « cesser les maux dont son cœur est affligé, et « que la France recouvre bientôt sa tranquillité, « sa force et sa prépondérance. Je suis bien sûre « que celle-ci me sera favorable, et ne le de- « viendra jamais pour mes ennemis.

« Je vous vois partir avec peine : vous feriez « mieux de rester près de moi, et de ne pas aller « chercher des orages dont vous ne prévoyez « peut-être pas toute l'étendue. Votre penchant « pour la nouvelle philosophie et pour la liberté

« vous portera probablement à soutenir la cause « populaire ; j'en serai fâchée, car moi je res- « terai aristocrate : c'est mon métier : songez-y, « vous allez trouver la France bien enfiévrée et « bien malade.

« — Je le crains, Madame, lui répondis-je ; « mais c'est ce qui me fait un devoir d'y re- « tourner. »

Elle me retint à dîner, et me combla de marques de bonté qui me rendirent cette séparation très-pénible. Je me hâtai de faire mes adieux à plusieurs personnes que je n'oublierai jamais, et qui m'avaient, pendant cinq années, traité moins en étranger qu'en compatriote et en ami.

Le 11 octobre 1789, je partis de Pétersbourg, et j'allai à Gatschina pour prendre congé du grand-duc et de la grande-duchesse. Je ne croyais y rester qu'une heure ; mais, l'essieu de ma voiture s'étant cassé, Leurs Altesses Impériales me pressèrent obligeamment de m'arrêter deux jours chez elles.

Le grand-duc Paul Pétrowitz joignait malheureusement à beaucoup d'esprit et de connaissances l'humeur la plus inquiète, la plus méfiante, et le caractère le plus mobile ; souvent affable jusqu'à la familiarité, et plus souvent hautain, despotique et dur, jamais peut-être on ne vit un homme plus léger, plus craintif, plus capricieux, enfin moins capable de faire le bonheur des autres ni le sien.

Son règne le prouva : ce ne fut point par méchanceté qu'il exerça tant d'injustices et qu'il disgracia ou exila tant de personnes; c'était par une sorte de maladie d'esprit. Il tourmentait tous ceux qui l'approchaient, parce qu'il se tourmentait sans cesse lui-même. Le trône lui semblait toujours environné de précipices. La peur troubla son jugement: à force de craindre des périls imaginaires, il en fit naître de réels; car un monarque inspire tôt ou tard la méfiance qu'il montre et la terreur qu'il éprouve.

Je pris congé de Leurs Altesses, je partis, et comme j'étais impatient d'abréger mon voyage, je courus nuit et jour, sans m'arrêter, jusqu'à Varsovie. »

Nous terminerons ici cette partie. Les détails qui suivent ne se rattachent que fort peu à ceux qui précèdent.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGES DU PROFESSEUR E. D. CLARKE

(1800)

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Pour compléter ce livre, nous croyons devoir ajouter ici un résumé de l'ouvrage du docteur Édouard-Daniel Clarke, professeur de minéralogie à l'université de Cambridge, dont la traduction française a été publiée 1812, sous ce titre : *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie.*

Accompagné d'un de ses confrère, John Martens, notre professeur fit ce voyage en 1800, après avoir visité les principales villes de la vieille Russie, y compris Saint-Pétersbourg et Moscou. Il explora, avant de se rendre en Turquie, le pays des Cosaques et la péninsule de Crimée, baignés par le Don, le Kuban, la mer d'Azoff et la mer Noire.

Le récit qu'on va lire est, comme on voit, postérieur à celui du comte de Ségur; il se rattache surtout aux deux derniers pays, qui n'avaient été visités qu'en partie par le voyageur français. Nos jeunes lecteurs y trouveront des détails non moins intéressants que dans la partie précédente. Ils pourront ainsi se faire une idée exacte de cette vaste contrée de l'Europe orientale qui, colonisée jadis par les Grecs, se trouve aujourd'hui habitée par des peuples issus de diverses races, dont l'histoire n'est pas encore assez connue.

CHAPITRE I

PAYS DES COSAQUES DU DON ET DE LA MER NOIRE.

I

Physionomie des Cosaques du Don et de leurs femmes. — Kazanskaia (canton). — Maison et autorité de l'hetman. — Mœurs et caractère du peuple. — Steppes et camp des Kalmouks. — Oxai (canton). — Embarquement sur le Don. — Détails sur ce fleuve.

Il y a, dit l'auteur, quelque chose de martial dans le premier abord d'un de ces Cosaques (du Don); son regard majestueux et grave, son front élevé, ses moustaches noires, son grand casque de laine noire, que termine un sac cramoisi orné de festons et d'une cocarde blanche; sa haute stature, l'aisance et la grâce de sa démarche, lui donnent un air très-imposant: nous en trouvâmes un grand nombre à Kasanskaia (première stanitza ou canton.) Leurs vêtements paraissaient beaucoup plus riches que ceux des Cosaques que nous avions vus jusque-là en Russie, quoiqu'ils eussent tous le même costume. Ce vêtement se compose d'une jaquette bleue brodée d'or et doublée de soie, attachée sur la poitrine par des agrafes. Des pantalons larges et très-longs, de

même étoffe que la jaquette, sont attachés fort au-dessus de la veste et couvrent les bottes. Les Cosaques n'ont pas de sabre, si ce n'est à cheval, en voyage ou à la guerre; ils le remplacent par une houssine ou une canne à pomme d'ivoire. Le turban ou bonnet est la partie la plus agréable du costume cosaque : il est ordinairement recouvert d'une laine noire, douce et brillante. Ces Cosaques portent les cheveux courts, mais ils les laissent croître davantage sur le front. Leur ceinture est jaune, verte ou noire, et ils ont l'usage des gants à parement de buffle. Les femmes des Cosaques sont très-belles.

A l'arrivée de nos voyageurs, l'hetman ou chef de la stanitza (canton) vint à eux avec beaucoup d'obligeance, et fit prévenir les habitants de ne pas quitter la ville avant de fournir ce que pourraient demander leurs nouveaux hôtes. Il mit à leur disposition sa propre maison, située agréablement au-dessus du Don et ornée d'une galerie couverte; c'est là que nos voyageurs déjeunèrent et dînèrent durant leur séjour, l'hetman ayant chargé sa femme de tenir constamment ouvertes pour eux la cave et la basse-cour, remplies de provisions.

Il est assez curieux, dit l'auteur, d'observer les témoignages variables de respect que les Cosaques rendent à l'hetman. Convoque-t-il des habitants pour quelque affaire, ils font la révérence en l'abordant, et se tiennent debout, nu-

tête; l'assemblée est-elle dissoute, ce chef passe au milieu d'eux sans être seulement remarqué. La dignité d'hetman est élective et annuelle; mais s'il met quelque soin à se rendre populaire, il conserve son titre par réélection pendant plusieurs années.

Contrairement aux assertions des Russes, les étrangers trouvent au milieu des Cosaques une complète sécurité, et s'il y a quelque danger à craindre, ce n'est que de la part des Kalmouks errants qui sont assez nombreux dans le territoire des Cosaques du Don.

Les boutiques de Kasanskaia renferment plusieurs articles de luxe, tels que du sucre en pain, des rubans, des soieries, des armes et surtout des sabres (sabla). La danse cosaque est très-expressive par le mouvement du corps, et surtout par ceux des bras et de la tête; les danseurs s'accompagnent en criant et en sifflant.

En général, ce qui caractérise plus particulièrement les Cosaques du Don, c'est une grande vivacité et beaucoup de véhémence. Ils font peu de cas des occupations industrielles; mais ils sont passionnés pour le plaisir, et se livrent avec excès, soit à la danse ou au chant, soit à la discussion.

Dans la soirée du 16 juin, poursuit l'auteur, nous quittâmes cette ville hospitalière, et nous passâmes le Don sur un radeau. Les gens de la maison dans laquelle nous avions été si commo-

dément logés, refusèrent obstinément d'accepter les plus légers dons. « Les Cosaques, disent-ils, « ne vendent pas leur hospitalité. »

En sortant de Kasanskaia, nous rentrâmes dans les steppes, pour ne plus les quitter jusqu'à Tcherkask, capitale des Cosaques du Don. Ces immenses plaines sont incultes ; mais elles paraissent en été comme de vastes prairies sauvages, où l'herbe croît à la hauteur du genou, sans que personne recueille ces fourrages. Le sol est très-bon, quoique négligé. Nous nous reposions avec sécurité sur la vigilance de notre escorte, composée de Cosaques qui, fiers de leur emploi, rôdaient dans la plaine armés de pistolets, de sabres et de grandes lances de vingt pieds de longueur.

Après avoir passé la nuit dans un lieu marécageux et rempli de moustiques, nos voyageurs se mirent en route, et virent près du chemin un camp de Kalmouks.

Ces peuples, dit l'auteur, étaient presque nus; ils avaient la peau luisante et presque noire, et leurs cheveux, noirs aussi, leur pendaient derrière le cou. Ils nous invitèrent à entrer dans leur grande tente : nous y aperçûmes plusieurs femmes, quoiqu'il fût difficile de distinguer les sexes, tant leur extérieur paraissait horrible.

Elles montent à cheval avec la plus grande hardiesse, et ont l'habitude de placer sous la selle de leur monture des morceaux de chair

de cheval pour préparer ainsi cette espèce d'aliment. Nous vîmes d'autres vieilles femmes manger de la chair de cheval crue, ou fumer comme des Lapons, avec des pipes longues à peine de deux pouces ; cependant la manière de vivre des Kalmouks est bien supérieure à celle des Lapons. Du reste, le Kalmouk est un géant comparativement au Lapon; mais il surpasse ce dernier en saleté. Aux environs d'Okai, nous vîmes de nombreux camps de Kalmouks épars dans toutes les directions.

Quant aux steppes que nos voyageurs venaient de parcourir, ils sont, d'après l'auteur, couverts d'habitants, bien qu'on les voie figurer sur les cartes comme déserts. Ils contiennent cent stanitzas (cantons), et environ cent mille Cosaques, dont un tiers portent les armes. D'un autre côté, le territoire des Cosaques du Don renferme trente mille Kalmouks, dont cinq mille sont armés. On ne leur permet jamais de quitter le pays, bien qu'ils soient ordinairement nomades.

Le lendemain de notre arrivée, dit-il, à une nouvelle stanitza nommée Oxai, nous vîmes le général commandant en chef le district de Tcherkask. Ayant reçu de lui une invitation à dîner, nous le suivîmes avec tous ses officiers. Le dîner offert par le général prouva que, parmi les Cosaques comme ailleurs, l'abstinence religieuse impose de bien faibles privations aux personnes riches. On nous avait prévenus de nous attendre à un repas

maigre; mais nous trouvâmes la table chargée de toutes sortes de poissons, de délicieux vins du Rhin, et de grands vases d'un hydromel exquis.

A la fin de ce jour-là même, nous nous embarquâmes sur le Don pour Tcherkask, accompagnés du lieutenant-colonel Popof, de qui nous avions reçu toutes sortes de services.

Le Don me paraît avoir beaucoup d'analogie avec le Nil; une inondation régulière couvre chaque année, de même qu'en Égypte, une grande étendue des pays voisins de ce fleuve. Nous voguâmes sur ce terrain submergé pour nous rendre à Tcherkask. La terre est à sec dans les mois de juillet et d'août. Le cours entier du Don est d'environ six cent soixante-six milles [anglais] (1); il a sa source près de Tula, et au printemps il s'élève à une hauteur de quatre-vingts pieds; son courant est très-rapide.

Les bateaux employés sur le Don présentent encore cette forme grossière que les peuples les plus anciens donnaient à leurs sauvages embarcations, celle d'un canot creusé dans un seul arbre. Les navigateurs se dirigent à l'aide d'une simple rame. Quelquefois deux de ces canots sont joints ensemble par des planches mises en travers; ils forment ainsi une espèce de pont propre à transporter des charges considérables.

(1) Ce qui fait 1233 kilomètres. — Les géographes modernes portent le cours du Don jusqu'à 1400 kilomètres.

II

Ville de Tcherkask. — Maison de l'hetman et habitations des particuliers. — Habitants. — Églises. — Commerce. — Costume des femmes. — Retour à Oxai. — Dîner chez le général. — Nakhitsivan (colonie arménienne). — Forteresse de Rostoff. — Canal de Donactz-mort.

La vue de Tcherkask, cette capitale des Cosaques du Don, offre, dit l'auteur, le plus singulier spectacle. Quoique moins grande que Venise, cette ville a quelques rapports avec l'ancienne reine de l'Adriatique. On y entre par de grands canaux qui coupent la ville dans tous les sens. Des deux côtés, des maisons de bois élevées sur pilotis paraissent flotter sur l'eau : les habitants traversent ces canaux dans des barques, ou sur des ponts étroits formés seulement de deux planches garnies de piliers et de barrières qui forment une espèce de chaussée à chaque bord. Comme nous faisions voile vers la ville, nous aperçûmes les enfants assis sur les toits des maisons ; des chiens qu'ils avaient auprès d'eux couraient çà et l'à, et ne cessaient d'aboyer à notre approche. Les enfants, comme autant de grenouilles, sautèrent aussitôt au milieu de l'eau, et nous les vîmes en un instant nager autour de notre barque. Tout indiquait dans ce lieu une race amphibie ; on n'y distingue pas un seul pouce de terre sèche; une partie très-nombreuse de la

population vit dans les eaux, une autre dans l'air.

Le colonel Popof nous conduisit à la maison d'un général ou hetman de Tcherkask. C'était un marchand très-riche. Sa maison, comme toutes celles que nous vîmes ensuite, se faisait remarquer par une extrême propreté, et elle nous parut même très-bien meublée. Le général, après nous avoir offert ses services durant notre séjour à Tcherkask, chargea un officier de nous accompagner, de nous donner des gardes, et de nous procurer tout ce qui pourrait nous devenir nécessaire.

La ville se partage en onze stanitzas (cantons); elle contient quinze mille habitants et trois mille maisons. Elle renferme sept églises, dont quatre sont bâties en pierre et trois en bois; l'une de ces dernières appartient au culte tartare. Ce peuple possède à Tcherkask une stanitza particulière; il professe la religion mahométane, et son temple, parfaitement éclairé, est de la plus grande simplicité. On n'y voit ni peintures, ni images; il y a seulement une petite barrière, une chaire et une tribune pour les hommes non mariés et pour les jeunes gens. Les vieillards seuls viennent se placer dans la partie basse, entièrement couverte de tapis comme en Turquie; personne n'ose y entrer avec des bottes ou des souliers.

Pierre dit *le Grand* a fondé la première église qu'ait possédée Tcherkask, comme l'atteste une inscription placée sur la muraille; des dorures

fort riches relèvent l'éclat de la peinture qui orne son autel. On y brûle des cierges de cire verte, et l'on y conserve des *marques de distinction* ou *regalia*; elles se composent des présents de divers souverains, en étendards, en pavillons brodés aux armes impériales; ce sont des dons politiques destinés à rappeler aux Cosaques leurs obligations particulières envers les czars.

Le commerce des habitants est très-varié; leurs principaux articles d'exportation consistent en poisson, fer, caviar et un peu de vins, la consommation de ce dernier produit se faisant en général dans le pays. Le vin, qui ressemble assez à celui de Bourgogne, est d'ailleurs sujet à une fermentation violente.

Les Cosaques méritent qu'on vante la propreté de leurs personnes, qui est égale à celle de leurs maisons. La mise de leurs femmes diffère de tous les costumes de la Russie; mais sa magnificence éclate particulièrement dans les ornements des bonnets, qui ressemblent quelquefois aux mitres des évêques grecs. La chevelure des femmes mariées se relève sous ce bonnet, souvent couvert de perles et d'or, ou orné de fleurs.

Notre curiosité pleinement satisfaite de tout ce que nous avions vu dans ce lieu extraordinaire, nous quittâmes Tcherkask le 23 juin après midi, et nous nous embarquâmes sur le Don pour Oxai.

Le lendemain de notre retour dans cette ville, nous reçûmes du général Orloff, commandant en

chef l'armée cosaque, un message annonçant qu'il nous attendait à dîner à sa maison de campagne. Nous nous mîmes aussitôt en route, accompagnés de notre ami le colonel Popof. Le général nous avait envoyé sa voiture attelée de six beaux chevaux, et plusieurs Cosaques, armés de leurs lances, devaient nous servir d'escorte. Nous traversâmes les steppes et les vignobles jusqu'à la maison du général, située vis-à-vis Tcherkask.

Nous prîmes place à un repas aussi magnifique que pourrait le donner un riche seigneur anglais. La société était composée de près de trente personnes. On distribua aux convives des vins très-rares : plusieurs étaient fort précieux ; mais le vin du Don, de première qualité, nous parut supérieur à tous les autres.

Quand nous prîmes congé du général, il nous dit que si nous désirions retourner à Oxai par eau, nous pourrions nous servir de sa barque, qui attendait nos ordres. On nous y conduisit ; nous la trouvâmes manœuvrée par dix rameurs, et décorée de la manière la plus somptueuse. Le courant nous étant favorable, nous fûmes promptement arrivés.

Dans la matinée du jour suivant, nous prîmes congé de nos hôtes, et nous voguâmes agréablement sur le Don jusqu'à Nakhitsivan, colonie arménienne établie environ vingt ans auparavant. En nous rendant à l'établissement arménien, nous vîmes des Tatars, des Turcs, des Grecs,

des Cosaques, des Russes, des Italiens, des Kalmouks et des Arméniens, qui, avec notre groupe anglais, offraient le tableau de neuf différentes nations. Les Tatars pêchaient dans la rivière ou conduisaient des bestiaux à la ville ; les Turcs fumaient dans leurs tavernes ; les Grecs couraient de tous côtés troquant des marchandises, les Cosaques caracolaient à cheval dans toutes les directions ; les Russes, agents de police, étaient occupés à gratter leur tête ; les Italiens, simples marins vénitiens et napolitains, attendaient les ordres de leurs capitaines ; les Kalmouks bredouillaient avec les uns et les autres ; les Arméniens se chauffaient dans leurs droskis (chaises), et les Anglais les regardaient tous avec surprise.

Tout le midi de la Russie, du Dniéper au Wolga, et même jusqu'au territoire du Tibet, ainsi que la partie septentrionale de la Crimée, ne forme qu'une vaste plaine inculte ; elle est, pour ainsi dire, une suite de ces déserts désignés sous le nom de *steppes*. Les très-anciens voyageurs qui, des parties civilisées de l'Europe, vinrent autrefois dans ces régions éloignées et barbares, trouvèrent le pays tel exactement qu'il paraît encore aujourd'hui.

Nakhitsivan offre un exemple de cet esprit entreprenant si particulier aux marchands arméniens, lorsque l'espoir du gain les excite. Ils ne sont pas naturellement très-vifs ; cependant, sti-

mulés par des spéculations commerciales, ils pénètrent dans toutes les contrées, surmontent tous les obstacles, et entreprennent souvent par terre des voyages jusque dans l'Inde et dans les pays de la terre les plus éloignés.

Embarqués de nouveau sur le Don, nous voguâmes de Nakhitsivan à la forteresse de Saint-Demetris-Rostoff, située un peu plus bas, et nous nous avançâmes vers Azoff. Différents villages sont semés çà et là sur les bords de cette rivière; ils ne se composent la plupart que de méchantes baraques construites avec les roseaux qui croissent dans les marais du Don. Ce fleuve est, au-dessous de Rostoff, divisé par le canal qui porte le nom de *Donactz-mort*, et sur lequel nous voguâmes, à travers un pays très-plat et très-marécageux. Les seuls objets qui interrompent l'uniformité du paysage, sont les anciens *tumuli* cités par tant de voyageurs.

III

Ville forte d'Azoff et sa population. — Officiers russes. — Ville de Taganrog. — Camps des Kalmouks. — Habitants de cette ville. — Voyage aux frontières de la Circassie.

La vue d'Azoff, après laquelle, poursuit l'auteur, nous soupirions depuis si longtemps, nous présenta un panorama remarquable; mais, sous le rapport militaire, l'illusion s'évanouit bientôt; car rien ne peut être plus misérable ni plus insi-

gnifiant. La garnison ne consiste qu'en quelques invalides qui ont fait leur temps. Les divers ouvrages de cette place tombent en ruine, et ne couvrent que le bas du village; de sorte qu'en cas d'attaque ils seraient entièrement commandés de diverses hauteurs. Des positions élevées nous vîmes le Don verser ses eaux dans la mer Noire; la ville de Taganrog se distingue au delà.

La population d'Azoff est très-peu considérable; même avec les logements de la garnison, le nombre des maisons ne s'élève pas à plus de cinquante. Les officiers résidant ici momentanément se répandirent auprès de nous en plaintes sur l'ennui et sur la tristesse de la vie qu'ils y menaient. Ils sont, en effet, privés de tout rapport avec le genre humain; détestés des nations qui les entourent, la solitude profonde où ils vivent n'est interrompue par aucun agrément; aussi la joie que leur causa notre arrivée peut difficilement se décrire. Après la curiosité de ces officiers, rien de plus insupportable que leur manière d'exercer ce qu'ils appellent l'hospitalité, qui pour eux consiste à boire sans discontinuer, à pousser des cris de joie et à danser.

Le contraste déjà remarqué entre un Cosaque et un Russe nous frappa encore davantage durant notre navigation d'Oxai à Azoff. Dans le cours d'une seule journée, nous déjeunions avec un peuple et nous étions contraints de souper avec un autre; je dis contraints, car les conséquences

qu'entraînerait le refus de semblables invitations seraient réellement très-sérieuses, particulièrement lorsque ces invitations viennent de petits officiers de l'armée russe, qui ont toujours le pouvoir et généralement le désir d'entraver la marche d'un voyageur.

Nous obtînmes très-difficilement la permission de quitter Azoff le jour suivant. Nous prîmes congé de nos hôtes après minuit, et afin de mieux assurer notre départ, nous passâmes la nuit à bord.

Ensuite nous fîmes route vers la mer d'Azoff, et après de vives contrariétés, occasionnées par un temps extrêmement orageux, nous arrivâmes à Taganrog.

Taganrog est située sur la pente d'un promontoire qui domine une étendue considérable de la mer d'Azoff jusqu'aux bouches du Don. Le nombre des habitants de cette ville n'excède pas cinq mille; sans le manque d'eau douce, nulle autre position dans le midi de la Russie ne serait plus favorable pour le commerce; mais l'eau du Don, qu'on y boit, est très-insalubre lorsque les vents amènent les flots de la mer. Les bâtiments de la mer Noire trouvent ici, prêts à être embarqués, tous les produits de la Sibérie, le caviar et les autres denrées d'Astrakhan. Taganrog ne peut soutenir son commerce que pendant trois mois de l'année; en hiver le fleuve est gelé, et les traîneaux passent sur la glace à Azoff.

Une multitude de Kalmouks vivent aux environs de Taganrog. Nous voyions souvent ces sauvages, hommes et femmes, faisant galoper leurs chevaux dans les rues de la ville, ou gisant accroupis sur les places publiques. Les femmes montent mieux à cheval que les hommes. Nous allâmes visiter un camp kalmouk très-considérable établi près de la ville. Le terrain autour des tentes était entièrement couvert de carcasses mutilées de rats morts, de chats, de chiens et de marmottes. Une tempête affreuse survenue la nuit précédente venait de les plonger tous dans la consternation; elle avait découvert plusieurs tentes et en avait renversé d'autres. Leur grand-prêtre, en robe jaune, allait partout pour maintenir l'ordre. Nous remarquâmes qu'à chaque tente on avait arboré un petit pavillon d'étoffe écarlate couvert de caractères sacrés. Notre interprète nous apprit qu'ils exposaient toujours ces bannières, dans les temps de grande calamité, pour garantir les propriétés particulières de la confusion et du vol.

Le territoire des environs de Taganrog est une continuation de ces steppes dont on a si souvent parlé; ils servent de pâturages à plusieurs milliers de bestiaux.

La composition singulière de la population de Taganrog est sans exemple: chaque rue réunit les scènes variées d'une mascarade. Je distinguai un jour, dit notre auteur, quinze différentes

nations dans un seul groupe. Les sociétés, les mariages n'empêchent personne à Taganrog de conserver l'habillement national, ni d'exercer ses devoirs ordinaires de religion. Les petites querelles, si fréquentes dans les marchés des grandes villes commerciales, paraissent inconnues à la tribu bigarrée qui peuple ce lieu; cependant Babel elle-même n'entendit peut-être pas une plus grande variété de langages.

Nous ajouterons à ces détails tirés de la relation du docteur Clarke, que la ville de Taganrog est célèbre par la mort de l'empereur de Russie Alexandre Ier, survenue en 1825.

L'auteur parle ensuite de son voyage au Kuban, fleuve qui faisait alors frontière entre la Russie et la Circassie; puis du pays des Cosaques de la mer Noire. Nous nous bornerons à réunir ici les principaux passages de son récit qui se rattachent à ce dernier pays.

IV

Cosaques de la mer Noire (Tchernomorski). — Description de ce pays et de ses habitants. — Cherubinowsk (premier village). — Climat et nature du sol.

Le pays des Cosaques de la mer Noire (Tchernomorski), situé entre la mer Noire et les fleuves Kuban, Ae, Laba, comprend plus de mille milles carrés (1851 kilomètres). Suivant quelques écrivains, les habitants seraient un objet d'effroi pour

les voyageurs. La raison en est que les Russes ou Moscovites leur attribuent des cruautés plus affreuses encore que celles qu'ils imputent à leurs frères les Cosaques du Don.

On nous avait conseillé, dit-il, d'augmenter notre escorte; et nous étions toujours précédés d'une troupe de cavaliers cosaques armés. Quoique les physionomies de ces gardes ne fussent pas très-rassurantes, jamais nous n'avons eu à nous plaindre ni de leur conduite, ni de leur probité.

Les Tchernomorski, ou Cosaques de la mer Noire, appartiennent à un peuple brave, mais grossier, belliqueux et étranger aux formes de la civilisation; ils sont doués d'une grande bonté de cœur, et se montrent toujours disposés à la plus franche hospitalité envers les personnes qui sollicitent leurs secours. On les nommait jadis *Zaporogski* (Zaporoviens), mot qui rappelle leur première habitation au delà des Porogues (cataractes) du Dniéper. Ils furent transportés par Catherine au bord du Kuban, dans la vue de mettre cette nouvelle frontière à couvert des incursions des Circassiens et des Tatars. Leur troupe se composa d'abord, sur le Dniéper, de réfugiés et de déserteurs de toutes les nations. Les services rendus par ces aventuriers à la Russie dans sa dernière guerre avec les Turcs, et d'autres motifs politiques, portèrent Catherine à leur céder le territoire de Taman et tous les pays voisins. On leur donna en même temps une constitution abso-

lument semblable à celle des Cosaques du Don, et ils eurent, comme ceux-ci, le privilége de se choisir un hetman.

Le nombre de ces Cosaques paraît considérablement diminué; ils pouvaient autrefois mettre en campagne quarante mille cavaliers effectifs; actuellement ils lèveraient difficilement au delà de quinze mille hommes.

Les Tchernomorski ne ressemblent aux Cosaques du Don ni dans leur mise, ni dans aucune de leurs habitudes. Ils n'ont aucun costume particulier; ils sont beaucoup plus gais et plus bruyants que les autres; turbulents dans leurs joies, véhéments dans la conversation, quelquefois querelleurs. Les Cosaques du Don ont peu d'estime pour eux, et les considèrent comme pillards. Les Tchernomorski, de leur côté, n'ont pas pour ces derniers des préventions plus favorables. Les Russes (Moscovites) ont pour ces deux peuples une égale aversion; mais l'ignorance et l'envie sont les motifs les plus probables de ces sentiments. En effet, le Cosaque est riche, le Russe pauvre; le Cosaque est ambitieux, le Russe asservi: les Cosaques, pour la plupart, aiment la propreté dans leurs personnes; ils sont d'ailleurs honorables, vaillants, souvent très-instruits et d'une belle stature; le Russe est presque toujours sale, sans principes, timide, ignorant, et rarement distingué par quelque avantage de l'esprit ou du corps.

Ayant passé l'Ae, nous arrivâmes sur le territoire des Tchernomorski, et entrâmes à Cherubinowsk, misérable village contenant deux ou trois chétives boutiques. Les maisons de poste que nous vîmes sur toute notre route ressemblent exactement aux huttes; elles n'offrent aucune espèce d'abri, car elles consistent seulement en quelques paquets de joncs et de roseaux négligemment attachés ensemble, et trop faibles pour résister au vent le plus léger.

Le 6 juillet (1800), nous vîmes des steppes à perte de vue tout couverts de fleurs magnifiques; la chaleur, alors excessive, fit monter le thermomètre de Fahrenheit à 90 degrés à l'ombre (un peu plus de 32 degrés centigrades).

Dans toute cette partie du Kuban, un voyageur sur un char léger peut facilement parcourir en un jour environ cent trente milles anglais (240 kilomètres); avec notre voiture chargée nous faisions soixante-dix lieues en douze heures. En perspective nous découvrîmes quelques-uns des anciens *tumuli* (tertres). Des nuées prodigieuses d'hirondelles couvraient cette vaste plaine dans son étendue. Des cygnes, des oies et des canards sauvages volaient aussi en troupes nombreuses. Cette partie du territoire des Tchernomorski est entièrement couverte d'une riche végétation servant à la pâture des bestiaux, et les habitants recueillent des approvisionnements de foin très-abondants.

V

Ekaterinedara, ville capitale, et ses habitants. — Visite et hospitalité de l'hetman et des officiers. — Ville et fort de Taman. — Ruines de l'ancienne Phanagoria, et antiquités qu'elles renferment.

Nous arrivâmes rapidement, poursuit l'auteur, à Ekaterinedara (ou Don de Catherine), capitale des Cosaques Tchernomorski. Cette ville ne ressemble en aucune manière à nos villes d'Europe: c'est plutôt une forêt de chênes, au sein de laquelle une quantité d'habitations séparées l'une de l'autre échappent, non-seulement à toute observation générale, mais même aux regards. Les habitants ont mis tous leurs soins à abattre les arbres et à éclaircir ce sol; mais les rues ainsi que les divers espaces entre les maisons sont encore couverts de chênes nains et de branches épaisses.

L'air de cette métropole des forêts est pestiféré, l'eau qu'on y boit très-insalubre; aussi les fièvres tourmentent les habitants de cette ville singulière. Aux environs, cependant, l'air présente moins de danger.

Dans leur nouvel établissement, les Tchernomorski conservent encore les mêmes mœurs et leur ancien genre de vie. Les Circassiens, et même les Russes, vivent au milieu d'eux, les instruisent de plusieurs recherches d'aisance et de propreté qu'on n'y connaissait point autrefois. Remarquables par leur adresse à manier les chevaux, ils se regardent cependant comme moins agiles que les Kalmouks, qui, sur leurs chevaux, les plus rapides du monde, les dépassent à la chasse.

Le soir de notre arrivée nous reçûmes la visite de l'hetman et celle d'un groupe d'officiers. On nous avait donné pour logement une des maisons les plus commodes de la ville, et l'hetman nous invita à la regarder comme nôtre. Les Cosaques se montrèrent disposés à nous rendre tous les bons offices qui dépendaient d'eux.

Ici l'auteur parle de deux excursions qu'il fit jusqu'aux bords du Kuban pour voir les Circassiens, alors en guerre avec les Cosaques. Toutefois, nous passerons immédiatement à la partie de son récit qui se rattache à la visite des bords du Bosphore Cimmérien, et particulièrement des environs de Taman.

Nous trouvâmes, dit-il, la nouvelle forteresse de Taman, pour nous rendre à la ville de ce nom, qui en est éloignée de deux verstes (une demi-lieue). On la bâtissait alors; c'est une entreprise propre seulement à devenir le tombeau du petit nombre d'inscriptions en marbre qui subsistent encore, et à engloutir les bas-reliefs grecs qu'on jette journellement dans ses fondations

Nous allâmes loger à Taman, dans la maison d'un officier depuis peu renvoyé du service. Aidés de son secours et avec l'appui du général Vandersveyde, commandant des ingénieurs, nous sommes

parvenus à sauver d'une destruction certaine plusieurs débris d'antiquités confondus dans les matériaux employés à la construction de la forteresse. Le général nous conduisit aux ruines d'où l'on tire des blocs de marbre pour cet usage; il les désignait par le nom qu'elles me parurent devoir réellement porter : celui de ruines de la ville de *Phanagoria.* Ces débris antiques se rencontrent dans tous les faubourgs de Taman; la terre, à quelques verstes de distance, est parsemée de fondations d'un grand nombre de vieux édifices, parmi lesquels on aperçoit souvent des blocs de marbre, des fragments de sculptures et d'anciennes médailles. Quand nous considérions les efforts employés depuis tant d'années, et continués même de nos jours, pour détruire toutes les antiquités qui subsistent à Taman et dans ses environs, nous ne pouvions raisonnablement être surpris de n'y découvrir aucun monument qui fît connaître les temps éloignés de son histoire.

Le 12 juillet, nos voyageurs quittèrent Taman pour se rendre en Crimée.

CHAPITRE II

PÉNINSULE DE LA CRIMÉE.

I

Villes de Yénikalé et de Kertch. — Tombeau de Mithridate. — Antiquités.

Ayant quitté la ville de Taman, nos voyageurs mirent à la voile, et, après avoir traversé le détroit qui sépare la Crimée de Taman, ils arrivèrent à Yénikalé. Cette ville, qui n'est éloignée que d'environ six lieues, se trouve presque entièrement habitée par des Grecs, dont la plupart s'occupent de spéculations mercantiles.

La forteresse de Yénikalé, dit l'auteur, est bâtie sur quelques roches escarpées; au-dessus de la ville une fontaine coule dans l'une de ses tours, et la source d'où elle sort alimente au bas un conduit extérieur. Le ruisseau y arrive par des aqueducs qui prennent l'eau à une distance de quatre milles anglais (7 kilomètres 50).

Dans le court trajet de Yénikalé à Kertch, qui est d'un peu plus de sept milles anglais (13 kilomètres), nous observâmes sur les roches escarpées au-dessus du Bosphore plusieurs débris d'anciens bâtiments, et un nombre considérable de *tumuli.*

La ville de Kertch, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Panticapæum*, est réduite aujourd'hui à une pauvreté et à une misère extrêmes. Il y a peu d'années, son état était bien différent. A s'en rapporter aux témoignages de ses habitants, les Russes ont détruit à Kertch cinq mille maisons; mais dans ses ruines mêmes, le séjour des monarques à bosphoriens, l'ancienne résidence de Mithridate, ne cessera jamais de paraître à l'historien et à l'antiquaire un lieu fort intéressant.

D'après les traditions populaires, Mithridate mourut dans cette ville, et serait enterré à peu de distance. Les Grecs prétendent montrer encore son tombeau, à quatre verstes (une lieue) de Kertch; les Tatars l'appellent *Altyn-Oho*.

Le coup d'œil dont on jouit du sommet d'*Altyn-Oho* est assurément un des plus beaux de la Crimée. Depuis ce tumulus jusqu'à Kertch, les hauteurs, en général de même niveau, décrivent une ligne immense; les regards ont pour dernière limite une haute montagne, l'ancien emplacement de la forteresse des Bosphoriens, au bord même de ce terrible précipice d'où Mithridate jeta autrefois dans la mer le corps de son fils Xipharès.

Dans aucun lieu de la Crimée le voyageur ne rencontrera peut-être autant d'antiquités qu'à Kertch. Les paysans vendent pour quelques copecks (un copeck vaut environ 10 centimes) les anciennes médailles du pays. Les murs de la ville sont couverts de marbres entiers quoique brisés, de bas-reliefs et d'inscriptions négligées ou détruites. On emploie ces marbres à faire des marches pour les portes des maisons, où, comme à Yénikalé, ils entrent dans les constructions, mêlés aux matériaux les plus grossiers.

Les ravages qu'ont éprouvés toutes les villes de la Crimée dans les révolutions successives dont elle fut le théâtre, et le renouvellement fréquent des habitants de cette péninsule, ont dispersé ou anéanti tous les monuments propres à éclaircir les premières époques de son histoire. Mais de tous les peuples qui jusqu'ici ont désolé une terre aussi malheureuse, aucun ne s'est montré plus ennemi que les Russes de la littérature et des arts.

II

Suite du voyage. — Égyptiens ou Triganes. — Tatars. — Ville et port de Caffa; ses ruines extraordinaires et leur cause. — Bâtiments qui y subsistent encore. — Autres villes de la Crimée.

Avant d'arriver à Caffa, l'auteur s'attacha à étudier divers peuples de la Crimée disséminés sur sa route.

Nous aperçûmes, dit-il, dans les villages, plusieurs troupes de Triganes ou Égyptiens, campées de la même manière que nous les voyons établies en Angleterre. Des chariots les trans-

portent, eux et leurs tentes, dans toutes les parties du pays : des volailles, des chats, des chiens et des chevaux, vivent au milieu d'eux; ils paraissent être tous membres d'une même famille. Les Égyptiens sont très-favorisés par les Tatars, qui leur permettent de camper même au sein de leurs villages; ils y exercent les professions diverses de forgerons, de musiciens et d'astrologues. Plusieurs ont de la fortune, possèdent de beaux chevaux et quantité de bestiaux; mais leur genre de vie, riches ou pauvres, est toujours le même. Une troupe de ces vagabonds que nous visitâmes, transportait sur un chariot un tambour si énorme, qu'il remplissait entièrement la voiture. Ces aventuriers, lorsqu'ils sont appelés à des danses de village, ont l'usage d'en accompagner toujours le bruit des sons d'un flageolet.

La fortune des nobles tatars consiste surtout en bestiaux, qu'on voit répandus par milliers dans les steppes, appartenant souvent tous à un seul propriétaire. Nous remarquâmes au milieu d'eux quelques centaines de chameaux avec leurs doubles bosses. Les nobles tatars sont toujours armés à cheval; ils professent la religion mahométane, et pratiquent la plupart des cérémonies qu'observent si scrupuleusement les Turcs. Un prince tatar choisit le plus souvent un habit de drap d'étoffe commune; il porte un bonnet de laine grise et des bottes jaunes ou de couleur ordinaire.

Nous étions enfin arrivés dans cette magnifique baie de Caffa. Plusieurs vaisseaux mouillaient en ce moment. Malgré la destruction de la plupart de ses bâtiments, faite en aussi peu de temps, la ville de Caffa, qu'on suppose avoir été Theodosia, nous offrit encore un spectacle intéressant. Elle avait mérité autrefois le nom de petite Constantinople : ses murailles renfermaient alors trente-six mille maisons, et ses faubourgs quarante-cinq millle. Aujourd'hui cinquante familles composent toute la population de Caffa, et quelquefois même une maison contient plus d'une famille. Les terribles dévastations commises par les Russes font couler les larmes des Tatars, arrachent plus d'un soupir aux Turcs de Natolie que leurs affaires commerciales amènent dans l'ancienne capitale de la Crimée, et ne peuvent manquer d'exciter l'indignation de tout peuple éclairé. Pendant notre séjour à Caffa, nous vîmes des soldats renverser les belles mosquées de cette ville, faire tomber les minarets, briser les fontaines publiques, détruire tous les aqueducs, pour l'appât d'une petite quantité de plomb, qu'ils parvenaient par là à se procurer. Les officiers eux-mêmes se plaisaient à être témoins de ces actes de destruction.

Les marbres sculptés du temps des anciens habitants grecs n'ont pas éprouvé un meilleur sort. Tout ce que les mahométans eux-mêmes avaient épargné de bas-reliefs, d'inscriptions ou de co-

lonnes d'architecture, a été mis en pièces par les Russes, et vendu comme de vils matériaux pour construire des baraques.

La plupart des bâtiments encore existants à Caffa sont dans la ville tatare; ils consistent en bains très-magnifiques et en mosquées; ces édifices sont tous en ruines.

En quittant Caffa, nos voyageurs visitèrent encore Starij-Krim, Baktiserai et autres villes de la Crimée. Mais comme plusieurs de ces villes se trouvent comprises dans les extraits de l'ouvrage du comte de Ségur (chapitre III de la première partie), nous nous bornerons à y renvoyer nos jeunes lecteurs.

Il nous reste à ajouter qu'après avoir quitté la Crimée, nos voyageurs s'embarquèrent à Odessa pour Constantinople.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

APPENDICE.

M. l'abbé Chappe d'Auteroche, chargé par l'Académie royale des Sciences d'aller observer en Sibérie le passage de Vénus, fixé au 6 juin 1761, mérita, par ses travaux astronomiques, l'estime des sociétés savantes de l'Europe; mais en accomplissant l'objet de sa mission, il aspira à obtenir le suffrage de toutes les classes de lecteurs par des observations morales et politiques qui furent généralement bien accueillies, ce qui lui attira en même temps des critiques violentes et la colère de Catherine. Cette altière princesse ne pouvait, en effet, pardonner à l'abbé Chappe d'avoir jeté quelques lumières sur la barbarie de ses sujets et sur ses institutions. Elle montra plus de passion contre un astronome bon écrivain, que Richelieu poëte contre les lauriers du Cid; aussi fut-elle bien moins servie pour le succès de ses desseins et pour sa gloire. L'Académie française, en cherchant à plaire au cardinal-roi, n'avait blessé aucune convenance, et les critiques des flatteurs de l'impératrice russe insultèrent à la fois le goût et la vérité. Au reste, ce qui fut le plus ridicule dans cet absurde débat, ce fut le soin que

prit Catherine elle-même de faire proclamer, en son nom et par son ordre, la gloire de la civilisation moscovite. Ce trophée, singulier fruit des méditations des savants de Saint-Pétersbourg, fut en effet répandu avec profusion dans toute l'Europe, et laissa dans les esprits éclairés des impressions bien différentes de celles qu'on avait voulu y produire. L'abbé Chappe, cependant, eut le bon esprit de se montrer insensible à ces vaines représailles d'une vanité mortellement blessée : il dédaigna de lire la correspondance de Caillot-Duval, l'Antidote de Mussin-Puskin et cent autres libelles. Il s'embarqua pour la Californie, et alla une seconde fois faire noblement aux sciences et à la gloire du nom français le sacrifice de ses jours.

L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg n'a été composée, en général, depuis son origine, que de savants étrangers et d'honoraires russes; l'impartialité nous fait donc un devoir d'observer ici que la plupart des écrivains embarqués sur le vaisseau même de Catherine devaient appartenir par leur naissance à d'autres pays. Une véritable académie des sciences fut et sera probablement longtemps encore une institution exotique en Russie.

FIN

TABLE

—

VOYAGES DU COMTE DE SÉGUR.

VOYAGES DU PROFESSEUR E. D. CLARKE.

Tours, imp. Mame.

100,-